

LES TABLETTES DE KERKOUK

ET LES

ORIGINES DE LA CIVILISATION ASSYRIENNE

par GEORGES CONTENAU.

La formation de l'Assyrie.

Le déchiffrement de l'assyrien, au milieu du siècle dernier, prouva qu'on se trouvait en présence d'une langue de la famille de l'hébreu, du syriaque et de l'arabe, c'est-à-dire d'une langue sémitique.

En même temps, les premières découvertes de monuments (Botta 1842), qui firent connaître des représentations d'Assyriens, montrèrent que leurs traits reproduisaient le type « Juif ».

Les empires d'Assyrie et de Babylone furent donc considérés comme des pays sémitiques ; de même la Phénicie quand on en connut la langue et les monuments. L'Asie antérieure apparaissait ainsi comme le domaine du sémitisme, et puisque sa civilisation se révélait aussi ancienne que celle de l'Égypte, on attribua tout naturellement l'origine de cette civilisation aux Sémites, dont on reconnaissait la présence à une époque beaucoup plus tardive.

La question n'est pas demeurée aussi simple. Les découvertes ultérieures ont fait attribuer aux Sumériens, population non sémitique, la civilisation primitive du sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate, et l'on a reconnu que cette civilisation fut adoptée par les Sémites lorsqu'ils ont envahi le pays. L'existence d'éléments non sémitiques, sur tout le pourtour de la Mésopotamie (Elamites, Guti, Kassites,



Mitanniens, Hittites, etc...) est une garantie de la multiplicité des influences qui n'ont cessé de s'exercer sur le pays de Sumer-Akkad, et peu à peu l'on a pu rechercher parmi ces peuples les éléments constitutifs du royaume d'Assyrie.

Influence de Sumer.

Les découvertes de ces dernières années permettent de délimiter, en face des Sémites cantonnés en Amurru (Haute-Syrie), à une période antérieure à l'histoire, un bloc d'un seul tenant, non sémitique, composé de : l'Asie mineure, la région du Taurus, l'Arménie actuelle, la Mésopotamie et l'Elam, dont tous les éléments participent à la même civilisation, art et religion, et dont le type le plus parfait nous est donné par le pays de Sumer.

L'influence de cette civilisation se fait même sentir à l'ouest jusque dans le monde égéen. C'est dans ce bloc que les Sémites d'Amurru enfoucent comme deux coins : en Asie Mineure, la colonie Cappado-cienne établie au pied du mont Argée ; à l'est, le Royaume d'Agadé, simple étape dans la sémitisation de la Mésopotamie et des contrées situées plus ou moins loin d'elle et sur ses autres frontières.

Au début de la période historique (vers 3.000), le pays est encore sous l'influence de la civilisation sumérienne. Les fouilles allemandes d'Assur¹ ont fait découvrir sous le plus ancien temple, des vestiges d'art sumérien tout-à-fait net, et l'influence de cet art continue à se faire sentir, comme en Babylonie, tout au long du troisième millénaire. On a retrouvé sous un sanctuaire dédié à Ishtar, les restes d'un temple plus ancien, et sous les fondations de ce temple, une couche de débris renfermant des sculptures d'art sumérien. Entre autres une tête, sans doute féminine, dont les yeux sont incrustés d'un fragment de coquille, une tête de style tout-à-fait archaïque analogue aux œuvres les plus anciennes de Lagash, et du même type ethnique. Des statuettes reproduisaient le vêtement à longues mèches

1. W. ANDRAE, *Die archaischen Ishtar-Tempel in Assur*, Leipzig (Hinrichs) 1922.

laineuses des Sumériens. Au-dessus des sculptures sumériennes se trouvait une couche de séparation composée de décombres attestant un bouleversement violent.

Influence du Mitanni.

Nous savons par l'histoire ¹ que Sargon d'Agadé (vers la fin de sa vie) et ses successeurs dirigèrent des expéditions contre le Subartu (ou Subaru, nom que portait alors l'Assyrie et dont les Grecs ont gardé le souvenir : les Sabiroi), et qu'une invasion de Nordiques déferla alors sur la contrée ; nous ignorons celle qui provoqua l'autre, mais vraisemblablement nous n'avons là qu'un épisode de la lutte, déjà séculaire à cette époque, entre l'élément sémitique et l'élément asianique, situé sur place ou qui l'entourait, et qui est attestée par les listes de rois protodynastiques, où l'on voit tantôt les Sumériens, tantôt les Sémites tenir le premier rang ².

La tradition nous transmet ensuite les noms d'Ušpia, Kikia, qui passent, l'un pour avoir fondé un grand temple au dieu Ašhir ³ et l'autre pour avoir bâti les premiers murs de la cité d'Assur ⁴. Ces princes peuvent être apparentés à ces envahisseurs, qui ne seraient autres qu'une des vagues qui ont formé le Mitanni. La couche de décombres mentionnée plus haut serait le résultat, soit de l'invasion des Agadéens, soit de celle des peuples du Nord.

Le fait que le nom de Kikia a été retrouvé dans les tablettes Cappadociennes (*Cuneiform texts from Cappadocian Tablets in the British*

1. D'après les « *Omina* » et L. W. KING, *Chronicles concerning early babylonian Kings*, I, 1907, p. 45 et suiv. Tandis que les *Omina* attribuent l'agression à Sargon, les *Chroniques* l'attribuent aux Subaréens.

2. S. LANGDOX, *Weld-Blundell Collection*, II, 1923, où se trouve édité le prisme W. B. 444 qui contient ces listes. Cf. P. DHORME, *L'aurore de l'histoire babylonienne*, R. B. 1924, p. 534 et suiv., 1920, p. 66 et suiv., 223 et suiv. (à suivre).

3. Selon Salmanasar I (vers 1300), dans son inscription de la Restauration du temple : E. Ebeling, B. Meissner, E. F. Weidner, *Die Inschriften der Altassyrischen Könige*, Leipzig (Quelle & Meyer) 1926, p. 120-121.

4. Inscription d'Assur-rim-nishêshu (vers 1400) : *Ibid.* p. 34-35.

Museum I (1921), p. 3) n'infirmes pas son origine mitannienne ; cf. Ki-ik-ki-a-en-ni (Tallquist *APN* p. 114 et 289), et Ungnad (*BA*, VI, p. 13).

De même pour Ušpia signalé sous la forme Uzbia (*Cuneiform Texts from Cappadocian Tablets in the British Museum*, III (1925), p. 3), mais que l'on retrouve dans Uzib-Enlil, Uzibia, Uzibšipak, Uzuubšipak en milieux non sémitiques (Tallquist *APN* p. 245 et 272.)

La date de la dynastie d'Agadé (2845-2649) fixe à la fois le moment de l'invasion sémitique et celui de l'invasion des peuples du Nord dans le Subartu, l'époque de floraison de la civilisation sumérienne dans la contrée (début du troisième millénaire), et la date probable d'Ušpia et Kikia (XXVI^e siècle). Dès ce moment l'influence mitannienne dans le pays devient manifeste.

Certains textes anciens, par les noms propres de pays et de personnes qu'ils nous ont conservés, par leur écriture, nous assurent que cette influence, très nette dans les tablettes de Kerkouk, prévalait dans la région plus d'un millénaire auparavant. Au temps de la dynastie d'Ur (2474-2358), dans les tablettes de Drechem¹, nous relevons :

A-ri-du-bu-uk, de Ša-aš-ru, AO 5500.

A-ri-ib-a-ri, Nies n° 92 et Genouillac, *Trouaille de Drechem* (1911), n°84.

A-ri-ib-hu-ub-bi, Nies n° 92.

Da-hi-iš-a-ri, AO 5607.

Da-hi-iš-še-en, de Pe-tir-ša, AO 5515.

^dDun-gi-a-ri, de Gu-ma-ra-ši, AO 5500.

Dup-ki-še-ir, Langdon *Drechem*, n° 47.

Du-uh-su-su, *Revue d'Assyriologie* XVI, 164, l. 40.

Du-uk-ra, Langdon *Drechem*, n° 47.

1. AO., suivi d'un numéro, indique les tablettes éditées par GENOULLAC : *Tablettes de Drechem*, 1911 ; Langdon *Drechem* : *Archives of Drechem*, 1911 ; Nies : J. B. NIES, *Ur Dynasty Tablets*, Leipzig 1919 ; APN : L. TALLQUIST, *Assyrian Personal Names*, Helsingfors (*Acta Societatis Scientiarum Fennicæ*, XLIII, 1), 1914.

Gu-zu-zu, Nies, n° 92, 24.

Ha-ši-ib-a-ri, AO 5488.

Hi-ša-ri, Langdon *Drechem*, n° 47.

Ki-ri-bu-ul-me, de Si-mu-ru, AO 5500.

Na-ag-da-ma-ri, de Mar-da-man, AO 5500.

Na-ni-ba-ri, AO 5500.

Na-wa-ar-še-en, Genouillac, *Trouvaille de Drechem*, pl. XIX, n° 83.

Un témoin d'un acte de la 3^{me} année d'Ammizaduga (1977-1957), se nomme Tešub-Ari (*VS. VII, N° 72, L. 10*), qui est de frappe mitannienne.

Au second millénaire, nous voyons l'Assyrie lutter tantôt contre Babylone, tantôt contre le Mitanni pour conserver son indépendance, se trouver tour à tour intégrée à ces deux pays, jusqu'à ce qu'elle les absorbe à son tour.

Nous sommes bien renseignés sur les derniers temps du royaume mitannien, grâce aux lettres de Tell-el-Amarna et aux textes découverts à Boghaz-Keui.

Le royaume du Mitanni était situé dans la plaine de la Haute-Mésopotamie entre le Tigre et l'Euphrate et s'étendait jusqu'aux montagnes d'où sortent ces deux fleuves. A part ces frontières naturelles, montagnes au nord et fleuves sur le côté ouest, il n'était pas défendu au sud contre les entreprises de la Babylonie, ni à l'est contre celles du royaume d'Assyrie qui débordait le Tigre. Sa destinée d'état devait donc être brève, mais sa population se répandit au loin dans les pays limitrophes et s'y maintint longtemps après l'écroulement de la puissance mitannienne.

Le Mitanni avait pour centre la région située entre l'Euphrate et le Habour ; Harran en est la ville principale ; mais le Mitanni s'étendit au cours de son histoire, largement à l'est et à l'ouest.

Il englobe à certains moments le Hanigalbat des Assyriens, ou Naharin des Egyptiens, et c'est au milieu du second millénaire qu'il apparaît dans tout son éclat, alors qu'il est près de disparaître. Pour

la période antérieure de son histoire, nous sommes encore insuffisamment informés.

Lorsque Thoutmès III (1501-1447) fit par deux fois campagne en Syrie, il envahit le Naharin et reçut des présents du roi des Hittites (le Grand Kheta), qui craignait son approche. Son successeur Aménophis II (1447-1420), qui élève une stèle à sa gloire en Syrie, songe à de meilleurs rapports avec les grands états de l'Asie antérieure. Le Mitanni met à profit ce temps de répit, et son roi Šauššatar (vers 1450), pille la ville d'Assur et enlève comme butin une porte plaquée d'or et d'argent pour orner sa capitale de Wassukkani.

Artatama I^{er}, successeur de Šauššatar, répond à la politique conciliante de l'Égypte et donne sa fille en mariage à Thoutmès IV (1420-1411). Nous ne connaissons que le nom égyptien : Mutemuya pris par la fille du roi de Mitanni lors de son arrivée en Égypte. Cette alliance fut plus funeste qu'utile au Mitanni ; elle l'exposait à un danger plus immédiat que le péril égyptien : aux Hittites.

A partir de ce moment, les alliances matrimoniales se poursuivent. Šuttarna, fils d'Artatama qui essaya d'autre part de se concilier les Assyriens en rendant les trophées de son grand père, donna sa fille Giluhipa à Aménophis III (1415-1380). Ce dernier nous a laissé des scarabées commémoratifs de l'évènement où il célèbre la magnificence du cortège de la reine. Le règne d'Artašumara, fils de Šuttarna, fut éphémère ; le Mitanni nous paraît alors partagé entre deux tendances : les partisans du rapprochement avec l'Égypte, ceux de l'amitié avec l'Assyrie. Ces derniers sont les plus forts ; ils font périr Artašumara, sans doute trop enclin à sacrifier à l'alliance égyptienne, mais cette révolte fut sans lendemain, et lorsque Tušratta, frère du monarque précédent, devient roi de Mitanni, il tue les meurtriers d'Artašumara et il envoie sa fille Taduhipa au roi d'Égypte Aménophis III, pour renouveler les bonnes relations que celui-ci avait entretenues avec son père. Le roi des Hittites, Šubbiluliuma, ayant envahi le Mitanni, fut repoussé et Tušratta dans une lettre à Aménophis rend grâce à son dieu Tešub, en même temps qu'il annonce l'envoi de présents à Giluhipa.

A la mort d'Aménophis III, Tušratta, désireux de maintenir son alliance avec l'Égypte, écrit à la reine-mère pour lui demander son intercession.

Mais il semble qu'Aménophis IV accueillit moins favorablement ces offres d'amitié, et son indifférence fut pour le Mitanni la source de difficultés nouvelles.

Le successeur de Tušratta, Artatama II, favorable à l'Assyrie, mécontente les partisans de l'Égypte. Šubbiluliuma intervient de nouveau, chasse les Assyriens qui s'étaient installés en Mitanni et impose comme roi Mattiuza, frère d'Artatama, à qui il donna sa fille. Le Mitanni n'a fait que changer de maître ; il n'a échappé à la tutelle de l'Égypte que pour tomber sous celle de l'Assyrie et des Hittites. A partir de ce moment, pratiquement, le Mitanni n'existe plus ; il sert de marche aux Hittites contre les Assyriens (sous Mursil II successeur de Šubbiluliuma par exemple), et chacun des deux grands états l'entame plus avant à chaque règne. Salmanasar I^{er}, vers 1276, le pille une fois de plus.

Par conséquent, sur un fond de civilisation sumérienne, une double influence mitannienne et hittite vient se greffer au nord de l'Assyrie. C'est sur cet ensemble que mordra la sémitisation assyrienne ; mais nous ne devons pas oublier l'existence d'un élément iranien surajouté à l'élément mitannien, dont l'existence est attestée par les noms de dynastes du Mitanni (Artatama, Artašumara), et de dieux : Indra, Mithra, Varuna et les Nasatya¹.

Ainsi la belle période du Mitanni ou du moins celle qui nous est le mieux connue date du milieu du deuxième millénaire et finit presque aussitôt sous les coups de la puissance hittite².

Ethniquement, les Mitanniens doivent être apparentés aux Hitti-

1. Sten Kosow, *The Aryan Gods of the Mitani People*. Kristiania (Royal Frederik University, Publications of the Indian Institute), 1921.

2. M. Th. REINACH : *Un peuple oublié, les Matiènes : Congrès International des Orientalistes, 1894*, a proposé de voir les descendants des Mitanniens, dans les Matiènes qui, au temps d'Hérodote avaient deux habitats, la boucle de l'Halys et la région à l'est du lac d'Urmiah.

tes, qui sont, eux-mêmes, un agrégat de tribus diverses, soit que leur origine soit « asianique », soit qu'il faille l'attribuer à la région du Caucase (« Caucasiqne »). Il semble d'ailleurs, qu'il n'y ait dans ces deux appellations que la désignation de routes d'immigration, car le Caucase et le littoral de la mer Noire ont révélé des traces d'une civilisation analogue à celle de Sumer, qui rattachent ces contrées au bloc que nous délimitons tout à l'heure, et expliquent les deux voies de communication pour atteindre l'Asie ¹.

Influence indo-européenne.

Parmi ces peuples asianiques et caucasiqnes qui ne sont ni des Sémites, ni des Indo-Européens, se sont infiltrés de nombreux éléments Indo-Européens ²; ils sont représentés au second millénaire par des aristocraties dirigeantes chez les Kassites, descendus du Zagros en Babylonie; chez les Mitanniens qui ont alors sous leur domination l'Assyrie; chez les Hittites dont un des dialectes accuse des emprunts incontestables et importants à l'Indo-Européen, s'il n'est même Indo-Européen.

Ces considérations montrent donc la qualité des influences qui peuvent prévaloir en Assyrie au milieu du second millénaire: à la

1. Cf. à ce sujet les travaux de M. Rostovzev, *The Sumerian Treasure of Asterabad: Journ. of Egypt. Archæol.* VI, 1920, p. 4. — *L'âge du Cuivre dans le Caucase septentrional et les civilisations de Soumer et de l'Égypte proto-dynastique: Rev. Archéol.* 5^e série, t. XI, Juillet 1920. — *La stèle d'Untaş Gal: RA XVIII* (1921) p. 113. — *L'exploration archéologique de la Russie méridionale de 1912 à 1917: Journal des Savants*, 1920, p. 49 et p. 109. — Accessoirement: *La Russie Méridionale et le monde classique: Revue Bleue*, 24 avril 1920. — *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford (Clarendon Press), 1922, 4^e.

2. La question des rapports qui peuvent exister entre les Asiano-Caucasiqnes et les Indo-Européens primitifs est exposée dans les tout récents travaux de C. Autran sur le Sumérien et l'Indo-Européen: *La Grèce et l'Orient Ancien: Babyloniaca*, VIII (1924), p. 129. — *Sumérien et Indo-Européen* (Geuthner) 1925, 4^e, 200 p., qui apportent un ensemble de faits impressionnants dont le nombre exclut l'idée d'une pure coïncidence.

culture sumérienne que l'on y constate au début du troisième millénaire, se joignent l'influence asianique (qui peut n'être qu'une modalité de la première), et l'influence sémitique.

L'apport sémitique.

Dès le milieu du 3^{me} millénaire, nous trouvons une stèle de Victoire rédigée en sémitique par Anubanini, roi des Lulubi (Zagros) ¹.

Dans la seconde moitié du deuxième millénaire, nous voyons que la langue sémitique de l'Assyrie est en usage dans l'ancien Gutium, comme le prouvent les tablettes de Kerkouk attribuables à cette époque ; mais tandis que la sémitisation de l'Assyrie est assez complète pour que beaucoup de ses noms propres soient à ce moment sémitiques, la grande majorité de l'onomastique de Kerkouk se rattache à celle du Mitanni. L'assimilation par l'Assyrie est bien moins parfaite, quoique la distance d'Assur, la capitale, ne dépasse guère en ligne droite cent kilomètres.

À cet égard, les tablettes dites « Cappadociennes », qui datent en moyenne du XXIV-XXII^{me} s. avant notre ère, et qui proviennent de la région de l'ancienne Césarée, nous ont donné des indications toutes différentes ².

Non seulement la population avait adopté la langue sémitique, mais l'onomastique se révèle plus spécialement assyrienne. Il y a donc en ce point, à cette haute époque, un foyer de sémitisme assyrien plus intense que dans la région assyrienne même, un millénaire plus tard.

La présence de cette colonie sémitique en Cappadoce, au pied du

1. F. THUREAU-DANGIN : *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, p. 246-247.

2. Consulter sur ce sujet : CONTENAU, *Trente tablettes cappadociennes* (Geuthner) 1919, qui donne la bibliographie jusqu'à cette époque ; depuis ont paru : S. SMITH, *Cuneiform Texts from Cappadocian Tablets in the British Museum* I (1921), II (1924), III (1925) ; J. LEWY, *Studien zu den Altassyrischen Texten aus Kappadokien*, Berl. (Selbstverlage) 1922 ; B. LANDSBERGER, *Assyrische Handelskolonien in Kleinasien aus dem dritten Jahrtausend*, Leipz. (Hinrichs) 1925 (= *Der Alte Orient* XXIV, 4).

mont Argée à l'endroit nommé aujourd'hui Kul-Tepé près de Kaïsariyeh est assez insolite. Cette colonie existait dès l'époque de Sargon d'Agadé (XXIX^e s.) puisqu'un récit mi-historique, mi-léendaire¹ nous montre les marchands de la région venant prier Sargon d'intervenir contre leurs puissants voisins. D'ailleurs l'onomastique des tablettes cappadociennes a gardé de nombreux noms propres de l'époque d'Agadé. Tout, dans la constitution de cette colonie, reflète les usages que nous retrouverons plus tard en Assyrie : quantité de noms propres théophores composés avec l'élément Ašir ou Ašur ; la date se fixe par l'éponymat de certains fonctionnaires (*limmu*) et les noms des mois sont ceux des très vieux mois assyriens.

La présence sur une tablette d'un sceau au nom d'un ancien roi assyrien : Sargon I² montre que si les habitants de cette colonie cappadocienne rendaient parfois hommage sur leurs sceaux à un souverain de la dynastie d'Ur³, ils reconnaissaient aussi le pouvoir des rois d'Assyrie ; il y a là une dualité d'influences avec priorité sans doute en faveur de l'Assyrie, d'après les usages que nous avons rapportés ci-dessus. Mais quelle fut la fin de cette société de Cappadoce ? Il est vraisemblable que la pression hittite qui aboutit au sac de Babylone en 1926 les délogea au moins nominalement ; les uns durent descendre vers la Haute-Syrie, d'autres vers l'Assyrie, mais la puissance hittite leur imposa son autorité puisque nous voyons à ce moment le royaume de Hatti s'installer jusqu'à l'Euphrate et tenir solidement Alep⁴. Le plus grand nombre des colons de Cappadoce dut rester sur place, submergé et absorbé par les populations hittites,

1. Cf. CONTENAU : *Syria*, IV, 1923, p. 251-253.

2. Vers 2200. Inscription signalée par A. H. SAYCE : *Cappadocian cuneiform tablets from Kara-Eyük : Babyloniaca*, IV (1911) p. 65. Cf. MVAG 1915, 4 p. 36 ; 1921, 2 p. 33.

3. F. THUREAU-DANGIN, *La date des tablettes Cappadociennes : RA* VIII, 3 (1911), p. 142 et suiv.

4. Communication du P. Dhorme au Congrès International d'Archéologie de Syrie-Palestine, avril 1926. Cf. E. Weidner : *Vertrag zwischen Muršili II (Murvatalli), König von Hatti, und Rimi-šar-ma, König von Halap : Boghazköi-Studien* 8, 1923, p. 80 et suiv.

mais leur souvenir se perpétua dans les Leuco-Syriens, que les auteurs anciens localisent précisément dans cette région.

Parmi les sources qui concourent à mettre en lumière les influences qui ont agi sur l'Assyrie au milieu du second millénaire, les tablettes de Kerkouk sont des plus importantes et nous étudierons plus loin les divers enseignements qu'elles peuvent nous fournir¹

La Race assyrienne.

Le chapitre X de la Genèse donne Assur comme fils de Sem ; lors de la rédaction de cette partie de la Bible, l'Assyrie était sémitisée. La langue du pays est sémitique, et l'ancien langage asianique ne se retrouve plus que dans l'onomastique. Le type ethnique que reproduisent les monuments assyriens des Sargonides est ce que l'on nomme le type juif. Cependant, nous avons vu qu'au début du 3^{me} millénaire, la sculpture assyrienne ne représente pas autre chose que le type sumérien archaïque : brachycéphalie, long nez en bec d'oiseau. Les Sumériens appartiennent, en effet, à ce grand stock de peuples qu'on appelle asianiques et dont la caractéristique la plus frappante est la brachycéphalie, les pommettes saillantes, la forme incurvée et la dimension du nez (les Hittites des bas-reliefs présentent les mêmes caractéristiques). D'autre part, les représentations archaïques des Sémites, par exemple de Naram-Sin (stèle de Constantinople), nous montrent un profil à nez droit, légèrement renflé à son extrémité ; c'est le profil du Bédouin moderne qu'on peut considérer comme le spécimen le moins adultéré de la race sémitique, tandis que l'Arménien et le Kurde d'aujourd'hui sont la survivance du type hittite et du type sumérien.

C'est le croisement de ces deux types (bédouin et hittite) qui a

1. Toutes ces dates, si l'on accepte la chronologie de l'école allemande (WEINER, *Studien zur assyrisch-babylonischen Chronologie und Geschichte auf Grund neuer Funde*, Leipz. (Hinrichs) 1917, et *Die Könige von Assyrien*, Leipz. (Hinrichs) 1921) sont à diminuer d'environ 170 ans.

produit le profil juif, à nez très aquilin, à narines charnues ; c'est lui aussi qui a produit le profil assyrien. L'examen des bas-reliefs



Fig. 1. — Un Assyrien. D'après Layard.
Monuments of Nineveh, I, pl. 92.

assyriens est à cet égard convaincant ; regardons les personnages qui ne portent pas de coiffure, la masse de leurs cheveux se répand en arrière, volumineuse ; si nous en faisons abstraction, si nous restituons par la pensée les contours du crâne, nous retrouvons la brachycéphalie d'une des races qui ont donné naissance à ce type assyrien (fig. 1).

Dans ce mélange le type hittite prédomine et le croisement n'a fait qu'exagérer ses traits distinctifs.

Il va sans dire que, dès l'aurore de l'histoire, les races s'étaient déjà mêlées et qu'à côté des deux types : dolichocéphale à nez droit et brachycéphale à nez busqué, qui formaient des parties importantes de la population totale, existaient déjà les types intermédiaires.

Un morceau d'ivoire¹ provenant d'Abydos, de la tombe du roi égyptien Qa, de la I^{re} dynastie (un peu avant 3000), nous montre un captif asiatique dont le profil est déjà le « profil juif ». Les fouilles américaines de Bismya (l'ancienne Adab), ont découvert une petite tête d'albâtre du même type, qui peut dater des premiers siècles du 3^{me} millénaire².

La statuaire de l'époque de Gudea et du temps des rois d'Ur nous

1. FLINDERS PETRIE, *The Royal Tombs of the first Dynasty*, I, Lond. 1900, p. 23-24, pl. XII, n° 13.

2. E. J. BANKS, *Bismya* N. Y. (Putnam Sons), 1912, p. 256.

montre un des résultats de ces croisements ; la tête est tantôt brachycéphale, tantôt sous-dolichocéphale ; les pommettes restent saillantes, le menton carré, proéminent ; le nez par contre n'est plus toujours le nez courbe des Sumériens ; il est parfois presque rectiligne, un peu charnu du bout. La statuaire nous livre ainsi toutes les étapes de la fusion des types primordiaux. Elle nous rappelle, comme le fera l'onomastique, que l'Assyrien est un mélange d'Asiatique et de Sémite.

LES TABLETTES DE KERKOUK.

Bibliographie.

Jusqu'ici, très peu de tablettes dites « de KERKOUK », du nom de leur provenance, ont été publiées.

En 1896, M. T. G. PINCHES reproduisait dans les *Cuneiform Texts*, t. II, pl. 21, le fac-similé d'un contrat que l'on peut rattacher à cette série. En 1897, il en donnait la transcription, la traduction et le commentaire, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, p. 589, sous le titre : *Some early Babylonian Contracts or Legal Documents*.

En 1902, M. B. Meissner reproduisait une lettre (fac-similé, transcription et traduction), dans l'*Orientalistische Literaturzeitung* (t. V, p. 245), sous le titre : *Thontafeln aus Vyran-schir*. Cette localité est voisine de Kerkouk.

Dans le fascicule I (1907) des *Vorderasiatische Schriftdenkmäler* de Berlin, Ungnad donnait le fac-similé de six contrats assez fragmentaires, N^{os} 106 à 111 du recueil, provenant des collections du musée de Berlin.

Le P. Scheil en 1909, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes* (t. XXXI), publiait une « *Lettre assyrienne de Kerkouk* » (fac-similé, transcription, traduction et reproduction d'une empreinte de cylindre).

Cette tablette, dont il possédait un estampage depuis 1900, est celle

que publia Meissner, mais la traduction donnée par le P. Scheil, texte et noms propres, est la seule dont il faille faire état.

En 1918, dans la *Revue d'Assyriologie* (t. XV, pages 65-73), il donnait le fac-similé, la transcription et la traduction de deux « *Tablettes de Kerkouk* » qui sont des contrats. Il y joignait la reproduction des empreintes des cylindres.

Le *Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles*, de M. L. Speleers (Bruxelles), 1925, en contient deux assez mutilées (n^{os} 309 et 310).

Je viens de publier dans le volume *Contrats et lettres d'Assyrie et de Babylonie*, qui constitue le tome IX des Textes Cunéiformes du Musée du Louvre (1926), sous les numéros 1 à 46, les fac-similés de 46 tablettes ou fragments de cette provenance. Dans le lot figurent les deux tablettes de la *Revue d'Assyriologie* entrées depuis peu au Louvre. Cette série appartient à celle des contrats, comme les autres tablettes éditées jusqu'ici.

On doit à M. THUREAU-DANGIN, sous le titre : *Tablette de Samarra*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. IX, 1912, p. 1, la reproduction photographique, transcription, traduction et commentaire d'une tablette qui pour n'être pas de Kerkouk, appartient à la région ; Samarra est située sur le Tigre.

Cette tablette, conservée au Louvre, peut être datée, par son écriture, de la fin de la dynastie d'Agadé (XXVIII^e s.) ; les caractères en sont archaïques avec quelques particularités. Nous y voyons mentionnés les pays d'Urkiš et de Nawar à placer, d'après le lieu d'origine de la tablette, sur la rive gauche du Tigre entre le Zab inférieur et la Diyala. Namar et Urkiš nous sont déjà connus par les tablettes de Drehem. Nous trouvons dans la tablette de Samarra trois personnages qui se nomment A-ri-si-en (Arisen), Sa-dar-ma-at (Sadarmat), Sa-um-si-en (Saumsen), qui sont, au moins pour le premier et le troisième, de frappe mitannienne attestée.

Notes de Géographie et d'Histoire.

KERKOUK (ou Qerqouq) est située sur les premières pentes des monts du Kurdistan ; la ville est bâtie sur les deux rives de l'affluent du Tigre qui porte en ce point le nom de Khassa-Chai et s'appelle Adhem dans son cours inférieur. Sa population, composée surtout de Kurdes mahométans, est évaluée de 12 à 15.000 habitants.

Kerkouk fut autrefois un site important ainsi que le prouve la situation de sa citadelle, édiflée sur un tertre artificiel de 40 m. de hauteur environ. La ville est à l'entre-croisement des routes conduisant à Bagdad, Soleïmanieh, Hamadan. Son commerce consiste en soies et cotons de Perse, fruits et matières colorantes ; mais sa richesse provient surtout des puits de pétrole et de naphte du voisinage. Kerkouk possède des sources d'eau chaude dont les propriétés médicinales sont réputées.

C'était une capitale de Sandjak du Vilayet de Mossoul ; à l'époque sassanide, la ville fut un centre chrétien important.

La région de Kerkouk, dans le troisième millénaire, était située en plein pays des Guti, où vivait une rude peuplade montagnarde qui fut assez forte pour renverser la quatrième dynastie d'Uruk et dominer, d'environ 2622 à 2498¹ av. J.-C., soit pendant 125 ans, le pays de Sumer et d'Akkad, auquel elle fournit une suite de 21 rois².

Ces Guti étaient à demi-barbares, comme il se voit par les déprédations auxquelles ils se livrèrent lors de leur invasion. Des lamentations nous en ont conservé le souvenir, en même temps qu'elles fixent l'étendue de leurs ravages. Il y est dit³ que « la fille d'Uruk, celle d'Agadé, celles de Nippur et de Der pleurent à cause du Guti. »

Ce royaume des Guti d'où provenaient les envahisseurs avait à peu

1. Dates proposées par F. THUREAU-DANGIN dans la *Chronologie des dynasties de Sumer et d'Accad*. 1918 ; pour E. Weidner : 2461-2337 (ouvrage cité).

2. V. SCHREIL, *Une nouvelle dynastie Suméro-Accadienne. Les rois Guti : Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 318.

3. S. LANGDON, *Sumerian and Babylonian Psalms* (Geuthner), 1909, n° XXV, p. 273, attribue, vraisemblablement, aux Guti les ruines que déplore le narrateur.

près pour limites : le petit Zab, le Tigre, la Diyala et les monts de Soleïmanieh. Il était voisin du pays de Lulubu, contrée où avaient pénétré lors de leurs campagnes en pays Guti, les rois de la dynastie d'Agadé. Ces rois sémites, à la suite de leurs razzias, ramenaient sur les marchés de leur royaume des esclaves Guti que les textes qualifient de l'épithète de « *namrûti* », dont l'interprétation reste assez incertaine.

Elle peut signifier « au teint clair », mais peut aussi, s'appliquant à la chevelure, en marquer la couleur blonde. Les rôles furent ensuite renversés : à plusieurs reprises, les rois Guti font d'heureuses incursions en Sumer-Akkad ; tantôt ils consacrent dans les temples des ex-voto, des inscriptions ; tantôt ils spolient les sanctuaires ; c'est ainsi qu'ils emportèrent la statue d'Anunit de Sippar à Arrabha, une de leurs villes principales, sinon la capitale. C'est là que Nergal-šar-ušur (Nériglissar), la retrouva près de 2000 ans plus tard.

La domination des Guti, qui n'est marquée par aucun événement capital, prit fin à la suite d'une véritable guerre de libération.

Une inscription de provenance inconnue qui peut dater du XXIII^{me} siècle avant notre ère¹ nous apprend que Utu-Hegal, roi proclamé d'Uruk, seconna le joug des Guti ; il marcha contre leur roi Tirigan et fut victorieux. Tirigan s'enfuit « seul, à pied », mais il ne put échapper au vainqueur qui le fit prisonnier avec toute sa maison. L'inscription, qui rappelle les exactions de ces étrangers, nous dit aussi qu'Utu-Hegal rétablit la royauté de Sumer en son indépendance. Le seul règne d'Utu-Hegal (six ans), constitua la V^{me} dynastie d'Uruk², après quoi le pouvoir passa à la III^{me} dynastie d'Ur (2474-2358).

Nous avons, par ces inscriptions, quelque précision sur les traits distinctifs des Guti. Leur aspect physique, qu'il s'agisse du teint ou de la chevelure, n'est point celui des Sémites du royaume d'Agadé.

De l'époque d'Agadé et de celle de la suprématie des Guti on

1. F. THUREAU-DANGIN, *La fin de la domination Gutienne* : RA. t. IX, 3 (1912), p. 111.

2. S. LANGDON, *Oxford Editions of Cuneiform Texts*, II, *The Weld-Blundell Collection*, 1923, p. 19.

connaît une trentaine de noms propres, entre autres ceux de leurs rois :

Imbia	Arlagan	Sium
Ingišu	Eirridupizir	Tiriqan
Warlagaba	Šarlak	Saratigubisin ¹ .
Iarlagarum	Lassirab	

L'examen de ces noms et celui des quelques autres qui nous sont parvenus ont conduit le P. Scheil à cette conclusion : « Sur trente-deux noms de personnes relevés par nous, trois ou quatre seulement sont avec certitude sémitiques »².

Sous les Kassites, le roi Agum-Kakrime dans son protocole s'intitule roi de Guti. A partir du XIV^{me} s., le pays de Guti subsiste comme entité, mais c'est une marche de l'Assyrie.

Durant la seconde moitié du deuxième millénaire, les rois d'Assyrie Arik-din-ili, Adad-nirari, Ašur-reš-iši font des campagnes heureuses en Gutium, et au premier millénaire, le pays paraît vraiment incorporé à l'Assyrie ; le fonctionnaire éponyme de plusieurs années est le gouverneur d'Arrabha. C'est de la partie du Gutium soumise aux rois d'Assyrie que partaient les expéditions contre les Kašši et les Guti de la haute montagne qu'on n'avait pu réduire. A ce moment, ils sont qualifiés par la chancellerie assyrienne de « distants, lointains ».

Lorsque, au milieu du second millénaire, l'Assyrie fut soumise au Mitanni, le Gutium suivit sa fortune.

Ainsi, Kerkouk appartient d'abord aux Guti, puis à l'Assyrie, enfin au Mitanni. De toutes façons, la ville est située sur la frontière est de l'empire, et si elle a subi, comme nous le verrons, des influences de l'ouest, il faut que ces influences aient imprégné toute l'Assyrie avant de l'atteindre.

Le P. Scheil a identifié la ville d'Arrabha ou d'Arrapha l'ancienne capitale Guti, à Kerkouk, ou du moins à Kifri-Salahyieh. A l'époque assyrienne, le nom d'Arbaha alterne avec celui d'Arrabha. Je pense

1. Sur ce roi, voir F. THUREAU-DANGIN, *Un nouveau roi de Guti?* RA, IX, p. 73.

2. *Tablettes de Kerkouk*, RA, 1918, p. 65.

qu'il faut prononcer Arrabha plutôt qu'Arrapha ; l'on trouve *âl Arba-ha*, et *âl Arba-ha-ai* écrit par l'déogramme du chiffre quatre ¹.

Les tablettes de Kerkouk nous donnent le nom d'autres villes ; ainsi la ville de Nûza, sur la Grande stèle de Šilhak-in-Šušinak ², est sans doute la même que la ville de Nuissa des tablettes.

Un bas-relief de pierre du Louvre ³ haut de 0^m55 sur 0^m45 de large représente d'un côté un roi, peut-être Hammurabi, frappant un ennemi vaincu, et de l'autre le même personnage devant qui se tient debout le roi d'Arrabha, les mains enchaînées. Les deux personnages sont vêtus du manteau rond ouvert en avant qui est le vêtement des pays situés au nord de la Babylonie. L'inscription anonyme, mais dont l'écriture est celle de la Première Dynastie, relate la conquête d'Arrabha, une razzia dans le pays de Tabrà, la conquête d'Urbillum.

La région de Kerkouk nous apparaît donc à travers les âges comme un pays profondément mitannien ; ses envahisseurs successifs ne font que masquer la véritable population sans l'assimiler entièrement.

Le répertoire décoratif de la glyptique de Kerkouk.

Nombre de tablettes de Kerkouk portent des empreintes de sceaux ; quelques-unes figurent dans le volume que M. O. Weber a consacré aux cylindres ⁴. M. L. Delaporte a publié dans son Catalogue celles des tablettes du Louvre alors en la possession du Musée ⁵. Je reproduis ici, au trait, les empreintes des documents de Kerkouk qui appartiennent au Louvre ; ce sont de simples croquis, exécutés par M^{lle} Evrard, en attendant la publication définitive que doit en donner M. Delaporte dans le Supplément de son Catalogue.

1. R. F. HARPER, *Assyrian and Babylonian letters*, n° 71 revers, 2 : 140 face, 16 et 599 revers, 3.

2. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XI (1911), p. 44-45.

3. H. DE GENOUILLAC, *Ancienne Stèle de Victoire*, RA. t. VII (1910), pp. 151-156.

4. *Altorientalische Siegelbilder*, Leipz. (Hinrichs), 1920, 2 vol. 8°.

5. *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres Orientaux* (Hachette), II (1923) 4°.

Toutes les empreintes des tablettes de Kerkouk sont dues au déroulement de sceaux en forme de cylindres, aucune ne provient de cachets. Sur les tablettes Cappadociennes, les empreintes de cylindres sont la majorité, mais l'influence du milieu asianique voisin s'y traduit par la présence d'empreintes de cachets plats. D'ailleurs dans l'Asie Occidentale ancienne le cylindre apparaît un peu comme un témoignage de la sémitisation des pays où on le rencontre. Ces empreintes ont été apposées à Kerkouk sur la tablette elle-même, jamais sur une enveloppe. L'artiste, avec un petit nombre de motifs a composé des scènes dont un des caractères est toujours la complexité ; cette complexité est déjà la règle dans la glyptique syro-hittite plus ancienne¹.

Le graveur semble désireux de ne laisser aucun espace vide dans le champ du cylindre. Les éléments des scènes représentées consistent en divinités, animaux-attributs et symboles. Ces divinités dérivent de celles qui, vêtues à la mode hittite, sont reproduites sur les cylindres syro-hittites du milieu du second millénaire et qu'il nous faut décrire sommairement pour la comparaison. Ce sont : deux dieux, en réalité le dédoublement d'un principe : le principe masculin de fécondation et de fertilité.

Le Grand Dieu, Tešub-Adad. Il se présente sous les traits d'un guerrier coiffé d'un casque finissant en pointe et orné de cornes de taureaux. Tantôt du sommet de cette pointe s'échappe une longue banderolle flottante ; tantôt la chevelure du dieu finit sur ses épaules en longue tresse à extrémité recourbée.

Le dieu est vêtu d'un justaucorps serré à la taille par une ceinture très apparente qui fait quelquefois bourrelet. La tunique se termine à mi-cuisse et s'évase en petit jupon.

Les jambes sont sans doute nues et quand les pieds sont chaussés, c'est du soulier hittite à pointe recourbée.

Le dieu brandit d'une main un casse-tête ; de l'autre, il tient une poignée de traits et une arme sinueuse que je crois une stylisation du foudre ; (on en fait parfois un boomerang). Souvent, de la main qui

1. Consulter : CONTENAU, *Glyptique Syro-Hittite* (Geuthner) 1923.

tient cet objet par une longue laisse qui aboutit au museau d'un taureau placé devant le dieu ou sur lequel il se tient debout. Ce taureau est l'animal attribut de la divinité. Tantôt le dieu sur le taureau,



Fig. 2. — Stèle d'Amrit.
Collection De Clercq.



Fig. 3. — Stèle de Schihân. D'après R. Dussaud,
*Musée du Louvre. Monuments palestiniens
et judaïques*, p. 2 et 3.

tantôt le dieu tout seul, se trouve placé sur de petits monticules ornés de stries en forme d'écaillés de pomme de pin. C'est la façon conventionnelle de rendre les montagnes.



Fig. 4. — Le dieu Tešub ; trouvé à Babylone.

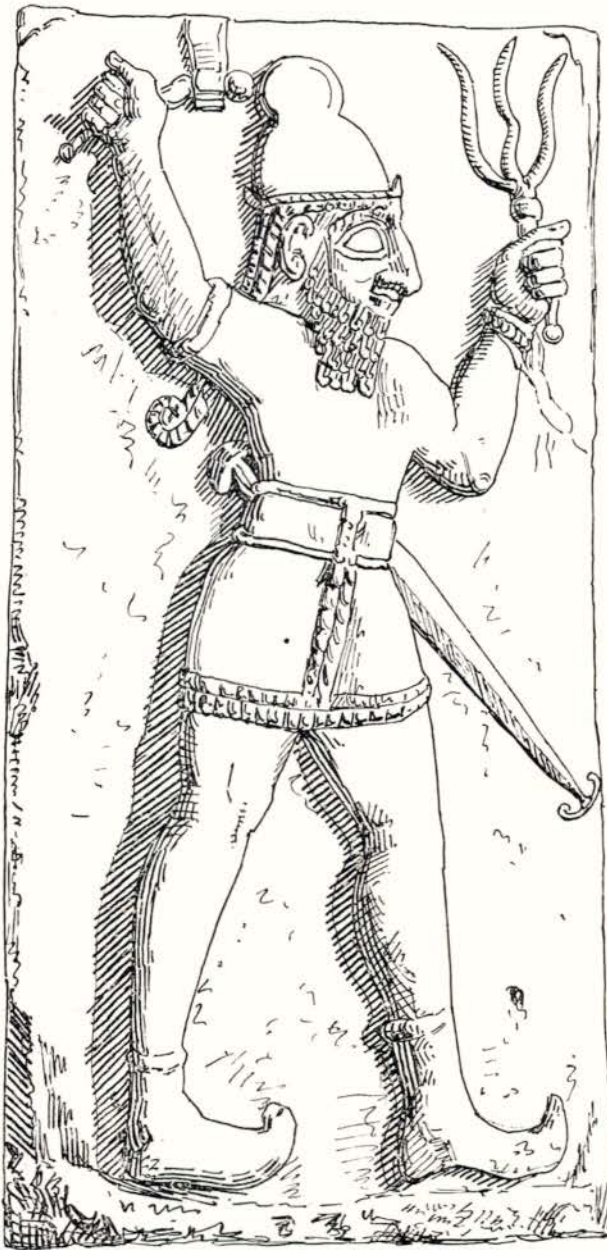


Fig. 5. — Le dieu Tešub ; trouvé à Zendjirli.



Fig. 6. — Le dieu Tešub ; trouvé à Boghaz-Keuï.

La religion et l'art nous présentent ce dieu comme une divinité des sommets, de la foudre, mais aussi comme un dieu bienfaisant et de fertilité par les pluies qu'il envoie. Son rôle de dieu de fertilité est un simple aspect de son caractère de divinité assurant la reproduction ; ce caractère appartient aussi à la représentation du taureau, animal reproducteur-type.

Ce dieu se nomme Tešub chez les Mitanniens et sans doute chez les Hittites du plateau de Cappadoce.

Il existe également en Syrie sous le nom de Hadad. Il a les mêmes fonctions et la glyptique le connaît sous le même aspect, mais son costume est celui de la Haute-Syrie ; les éléments en sont les mêmes, le style diffère. Sous ces traits, nous le retrouvons comme un grand dieu du panthéon babylonien et les hymnes qui lui sont dédiées contribuent à en fixer les caractères.

Ce Tešub-Adad, nous le retrouvons en Syrie sur la Stèle dite d'Amrit (fig. 2) qui appartient à la collection De Clercq (cette fois son animal-attribut est le lion), sur la Stèle de Schihân (territoire de Moab (fig. 3).

On a retrouvé des représentations de Tešub à Babylone (fig. 4)¹ et sur le territoire hittite, à Zendjirli (fig. 5)² et à Malatia³. Enfin, il est figuré à Boghaz-Kœni dans ce relief qu'on appelle le Roi⁴ (fig. 6) et où quelques-uns ont vu « une Amazone », et sur les rochers de Iasili-Kaïa. Il est représenté là debout sur les épaules de deux prêtres ; vers lui se dirige une procession conduite par la Grande Déesse-Mère (fig. 7). J'en donne de nombreuses représentations en glyptique dans les fig. 20 à 52.

Tarku, Dieu d'Amurru. L'autre dieu, qui est simplement un aspect différent du même principe, est un homme imberbe, coiffé d'un haut bonnet ovoïde. Il est recouvert d'un manteau, en plus de la tunique portée par Tešub. Ce manteau laisse le bras droit nu ; il est large-

1. O. WEBER, *L'art hittite* (Crès) 1922, fig. 2.

2. Ibid. fig. 3.

3. J. GARSTANG, *The Land of the Hittites*, Lond. (Constable), 1910, pl. XLIV.

4. O. WEBER, *L'art hittite*, fig. 6.

ment ouvert en avant. L'arme que brandit le dieu est le plus souvent la hache.

Lui aussi a un équivalent dans la glyptique syrienne, et, à travers elle, dans celle de Babylone de l'époque de Hammurabi. C'est le dieu



Fig. 7. — La procession de Iasili-Kaša.

de l'Ouest, d'Amurru, représenté à peu près sous les mêmes traits ; cependant sa coiffure est le turban à fond plus ou moins bombé, son vêtement une longue tunique serrée à la taille, mais ouverte pour permettre les mouvements. Amurru porte, de préférence à la hache,



Fig. 8. — Le Dieu-fils (Tarku) ; sculpture rupestre d'Ivritz.

une sorte d'épieu ou un bâton de pasteur recourbé. Le nom de ce dieu n'est pas assuré. En Cilicie, il devait porter le nom de Tarku et nous le désignerons sous ce nom.

Ce Tarku-Amurru se retrouve, dans la grande sculpture, sur le relief rupestre d'Ivriz¹ (fig. 8) où nous le voyons dans sa fonction de dieu de fertilité; il tient des grappes et des épis. A Iasili-Kaïa, il figure dans la procession à la suite de la déesse qui marche vers Tešub-Adad (fig. 7). Son costume rappelle celui de Tešub ou celui du dieu d'Ivriz; mais il est monté sur un animal qui paraît une panthère ou une lionne. C'est qu'en effet, pour expliquer ces deux dieux mâles à caractères semblables et qui proviennent de la juxtaposition de deux divinités à attributs identiques, ayant persisté sans se fondre en un seul, il a fallu adopter la notion d'une trinité et Tarku-Amurru y devient tantôt le fils, tantôt l'amant de la déesse, tantôt les deux à la fois. C'est cette association étroite avec la déesse que l'artiste de Boghaz-Keni a rendu en donnant la même monture à la déesse et à son fils: la panthère. Nous y reviendrons à propos de cette déesse².

Mais l'identité Tarku-Amurru va plus loin. Ce dieu-fils, dieu de végétation par excellence, se confond avec un autre dieu-fils à mêmes attributs: Tammuz-Adonis dont nous savons par les récentes découvertes de M. Montet à Byblos, qu'il était l'esprit de la végétation et, à l'origine, particulièrement un dieu-arbre³. L'animal attribut de Tarku est, en général, non plus le taureau mais le bouc. Pour ses représentations sur les cylindres, voir aux figures 20 à 52.

La Grande Déesse. A côté de ces deux aspects d'un même dieu, nous trouvons une Grande Déesse, principe féminin de fécondité et de fertilité. Elle aussi nous apparaît sous deux formes: tantôt, c'est une femme, la tête de profil, le corps de face, recouvert seulement d'un long manteau qu'elle écarte. Elle repose parfois sur une sorte d'escabeau qui peut être la simplification d'une montagne.

1. O. WEBER, *L'art Hittite*, fig. 5.

2. SHR Tarku, cf. C. AUTRAN, *Tarkondemos* (Geuthner) fasc. 1, 1922, p. 7-36.

3. P. MONTET, *Le pays de Negaou près de Byblos et son dieu: Syria IV* (1923) p. 81.

Dans la sculpture babylonienne, le même type existe, mais la déesse se tient, corps et tête, de face ; elle ne se dévêt plus, mais est entièrement nue ; ses mains sont placées sous ses seins¹.

La signification de ce type n'est pas douteuse, c'est la déesse de fécondité qu'il faut y voir, un symbole et un talisman de reproduction. Une terre-cuite babylonienne inédite du Louvre fixe bien son caractère. A côté de certains exemplaires en forme de petits lits sur lesquels se profile en demi-relief un couple enlacé, il en est un, dernièrement acquis (n° AO 8661) qui porte simplement l'image de la Déesse nue. Ce rapprochement achève de fixer la valeur de l'image.

L'autre aspect de la déesse est indiqué sur les cylindres sous forme d'une femme vêtue d'une longue robe, coiffée d'une tiare d'où s'échappe un voile. La glyptique syrienne la connaît sous le nom de Šala, la parèdre d'Amurru. Son costume est le même, mais sa coiffure est la tiare à cornes. Nous retrouvons cette déesse sur les grands monuments hittites, tandis que le type de la Déesse nue n'y figure pas. C'est la Déesse qui conduit la procession à la rencontre du Grand Dieu son époux. Elle est debout sur une lionne ou une panthère. Or Ma, la Grande Déesse Phrygienne de fertilité qui est le prototype de Déméter et de Cybèle aura comme elles la panthère ou la lionne pour animal-attribut. Pour sa représentation dans la glyptique, cf. fig. 20-52.

A côté de ces deux divinités envisagées chacune sous deux formes différentes, nous trouvons dans cette glyptique ce que les Grecs nommaient des « héros » en la personne de Gilgameš et d'Enkidu.

Gilgameš. Tantôt Gilgameš est représenté dans un épisode bien connu de son épopée, dans sa lutte victorieuse contre le taureau céleste qu'avait suscité la déesse Ištar pour se venger de lui, tantôt il est représenté dans un autre épisode de son histoire. Lors de son voyage pour conquérir la plante d'immortalité, il atteint les flots de l'abîme (*l'apsû*), les eaux vivifiantes qui donnent la sagesse. L'artiste a voulu sans doute rappeler cette partie du mythe lorsqu'il représente Gilgameš tenant le vase symbolique d'où s'échappent les eaux

1. G. CONTENAU, *La Déesse nue babylonienne*. P. (Geuthner), 1914.

jaillissantes de l'apsû ou lorsqu'il met Gilgameš en rapport avec le dieu Ea, dieu de l'abîme et du savoir. Cf. fig. 53-56, et 131.

Animaux-attributs. Etudions maintenant les symboles qui parsèment le champ du cylindre ; parmi eux les plus importants sont les animaux-attributs. Ces animaux peuvent s'expliquer de diverses façons et peut-être même leur explication ne doit-elle pas être unique, mais éclectique.

La divinité, conçue à l'origine sous forme animale, s'anthropomorphise peu à peu. Les Egyptiens s'arrêtent à la phase intermédiaire des dieux mi-animaux, mi-hommes. Les peuples de l'Asie Occidentale dépassent ce stade et gardent, comme animal-attribut du dieu, l'animal qu'il était jadis.

Dans d'autres cas, la légende nous conserve le souvenir de combats que livrèrent les dieux contre des animaux redoutables. L'animal vaincu est mis près du dieu en souvenir de sa victoire ; nos imagiers du Moyen-âge n'ont pas fait autrement lorsqu'ils représentaient Ste-Marthe et la Tarasque, St-Georges et le Dragon.

D'autres fois encore, les dieux au cours de leurs luttes, ont pu recevoir l'aide d'animaux auxiliaires et l'artiste en perpétue le souvenir. Nous remarquerons que la nature du pays et la marche de la civilisation ne sont pas sans influencer sur la détermination de certains animaux-attributs. Les animaux marins ne seront adoptés que par les populations maritimes (le poulpe en Egée, par exemple). Les montagnards ne s'intéresseront pas à des animaux de plaine.

Le taureau et le bouc. C'est ainsi que le taureau qui est un animal de plaine est adopté par les populations qui le voient vivre au milieu d'eux (Tešub-Adad en Sumer). Chez les Agadéens qui viennent d'Amurru, c'est surtout le buffle que l'artiste représente. Le bouc, animal de montagnes et vraisemblablement domestiqué avant les bovidés¹ est le dieu d'une des plus anciennes villes de Sumer : Umma. Il figure à côté du taureau sur les plus vieux monuments de Suse. Il est donc naturel que le bouc ait été adopté de préférence au taureau

1. R. PUMPELLY et H. SCHMIDT. *Explorations in Turkestan. Expedition of 1904. Prehistoric Civilizations of Anau.* I et II, Washington, 1908.

par toutes les populations montagnardes de l'Asie Occidentale (fig. 9 et 10).

Mais comment expliquer que cet animal qui se présente comme un fléau pour les jeunes pousses ait pu devenir l'emblème de la végétation ?

De fait, sur une terre cuite très ancienne de Suse datant de la première partie du troisième millénaire avant notre ère (*Délégation en Perse*, T. XIII, Pl. XL, N° 5) on voit le motif des bouquetins de part et d'autre de l'arbre, mais là ils semblent bien ne pas le garder mais le manger ; de même sur le bas-relief d'Assur que nous donnons plus loin. Il est probable que le bouc, type d'animal reproducteur à une époque, ou dans les pays où les troupeaux de chèvres étaient plus nombreux que ceux de bovidés, a été choisi comme animal-attribut en raison du processus que je signalais plus haut : d'animal nuisible, il est devenu animal asservi.

Le bouquetin, l'antilope ne sont que des variantes du type. Le cerf est devenu en Asie Mineure et en Haute-Syrie un équivalent du taureau du Grand Dieu de la Végétation. Cf. fig. 57 à 67.

L'arbre sacré. Le groupement de ces symboles ou animaux-attributs donne naissance à une scène d'origine très ancienne ; elle est quasi de règle dans les cylindres de Kerkouk et a passé dans le répertoire décoratif oriental : deux boucs ou bouquetins sont couchés ou dressés de chaque côté d'un arbre. Souvent un fauve, placé derrière chacun des bouquetins, lance sa griffe sur le train de derrière de l'animal. Souvent aussi cette partie de la scène subsiste seule : l'arbre disparaît, il ne reste que l'attaque du capridé par les fauves. Tout d'abord, qu'est-ce que cet arbre qu'on appelle l'arbre sacré ? Est-ce cet arbre de vie auquel les épopées font allusion ? Est-ce la plante vivifiante que va cueillir Gilgameš ? Je crois que c'est tout simplement le symbole de la Végétation, un véritable attribut du dieu de la Végétation, et de récentes découvertes donnent à penser que c'est parfois le dieu lui-même. On a trouvé à Suse, dans une des dernières campagnes, un bas-relief en briques qui représente un palmier ; à côté de lui se trouve un génie mi-homme mi-taureau qui semble l'accoler,



Fig. 9. — Terre cuite du Musée de Berlin.



Fig. 10. — Terre-cuite du Musée de Berlin.



Fig. 11. — Bas-relief assyrien du Musée de Porto,

le maintenir de ses deux bras ¹. Cet arbre sacré, est d'ordinaire un palmier (prédominance du palmier dans le pays de Sumer), et sa stylisation en dérive. Mais au temps de la dynastie d'Agadé, qui venait du pays d'Amurru où le palmier n'existait pas, l'arbre est un conifère ² (ainsi d'ailleurs que sur certains monuments Susiens).

Nous reproduisons (fig. 11) la photographie d'un bas-relief provenant des fouilles allemandes d'Assur, qui était conservé au Musée de Porto ; il peut être daté de la seconde moitié du deuxième millénaire, vers 1300 avant notre ère. Il représente le dieu Assur sous les traits d'un dieu de la végétation. Le dieu barbu, dont la robe est ornée jusqu'à la ceinture d'écailles imbriquées, dont la coiffure est un haut bonnet rond orné des mêmes écailles, tient deux branches terminées en sortes de pommes de pin disposées en trèfle ; deux branches semblables paraissent sortir de son corps au niveau des hanches. Un bouquetin dressé est occupé à brouter les pousses de la tige tenue par le dieu. En bas, de chaque côté de la divinité, nous voyons en double une femme coiffée d'une façon analogue au dieu, sinon tout-à-fait semblable. Elle est vêtue d'une robe qui semble une simple jupe ; les mains sont placées au niveau de la poitrine, mais au lieu de les porter aux seins, la figure supporte deux vases d'où s'échappent les flots jaillissants. Tout l'ensemble de l'œuvre conserve un caractère archaïque accentué ; les yeux de tous les personnages étaient primitivement incrustés et nous avons là un bas-relief de style assyrien ancien qui est une chose tout-à-fait nouvelle.

C'est donc la représentation du dieu Assur en dieu de la végétation, identifié à l'arbre par les rameaux qu'il tient en ses mains ou qui sont en arrière de lui. W. H. Ward dans son chapitre sur les Divinités de l'agriculture ³ a réuni plusieurs représentations de divinités arbres ;

1. R. DE MECQUENEM, *Fouilles de Suse. Campagnes des années 1914-1921-1922* ; *RA*, XIX (1922), pl. VI. Pour l'interprétation de la scène, il faut placer le génie à côté du palmier.

2. L. DELAPORTE : *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres Orientaux*, t. I, pl. 4 n° 11 ; pl. 9 n° 8 ; pl. 24 n° 8, 12.

3. *The Seal Cylinders of Western Asia*. Washington, 1910, fig. 374, 378, 386, 387.

tantôt les rameaux sortent de leurs épaules, tantôt de toute leur personne comme d'un tronc d'arbre. Je me demande même si l'identification n'est pas encore plus complète du fait des écailles qui ornent la robe et la coiffure du dieu. Ces écailles sont la façon conventionnelle et classique de représenter la montagne ; mais ne sont-elles pas aussi dans le cas présent, des écailles de conifère ? Nous serions ainsi ramenés aux textes égyptiens cités par M. Montet, qui projettent sur la personnalité du dieu de la végétation de Byblos une si vive lumière en l'assimilant à l'arbre lui-même.

D'ailleurs, l'*asherah*, sorte de petite colonne votive en bois qu'on rencontrait dans les temples, n'était-elle pas le symbole du dieu-arbre ? Plutarque nous apprend que de son temps les habitants de Byblos vénéraient encore un poteau placé dans le temple. L'Ancien Testament et Philon de Byblos rappellent l'association constante dans les cultes cananéens du bétyle et de l'*asherah*. Or, puisque le bétyle était la représentation d'Ashtart, M. R. Dussaud pense qu'Adonis devait être représenté par un poteau sacré¹. Il est remarquable que le *zed*, symbole d'Osiris dont la légende se trouve rapprochée d'Adonis, se présente sous forme d'un tronc à branches écotées.

En Mésopotamie, le culte du poteau sacré est d'ailleurs fort ancien ; sur la petite plaque gravée qu'on appelle le « Personnage aux plumes² » le personnage est représenté devant deux pieux qui doivent flanquer l'entrée du temple. L'*asherah* était connue en Akkadien sous le nom d'*ashirtu* ou *eshirtu* qui devint le terme pour indiquer le sanctuaire. F. Hommel a suggéré³ que le nom du dieu Ashur pourrait en dériver, et cette hypothèse est acceptée par G. A. Barton⁴ ; ce serait là une autre preuve de l'antiquité du culte du poteau sacré en Mésopotamie. Nous retrouvons aussi dans les lettres d'El-Amarna le

1. *Byblos et la mention des Giblites dans l'Ancien Testament* : Syria IV, (1923), p. 308.

2. L. HEUZÉY : *Musée du Louvre. Catalogue des Antiquités Chaldéennes*, P. 1902, p. 77.

3. *Aufsätze und Abhandlungen*, Munich 1900, II, 209.

4. *A Sketch of Semitic Origins*, N. Y., 1902, p. 223.

nom Arad-ilu-A-shi-ir-ti équivalent de Ebed-Asherah, porté par un chef Amorrite ¹.

Quoi qu'il en soit, nous avons là le thème développé de la scène habituelle des capridés dressés de chaque côté de l'arbre sacré. Le dieu tient la place de l'arbre. Cette association est d'ailleurs très ancienne dans l'art de Sumer. Sur les intailles archaïques de l'Elam on retrouve souvent assemblés le capridé, l'arbre et l'astre, et Pézard avait fort bien discerné qu'il s'agissait déjà d'un ensemble à signification religieuse ².

Cette représentation peut nous aider à comprendre la pensée de l'artiste lorsqu'il a figuré les bouquetins broutant les pousses de l'arbre sacré. A ce moment, le bouquetin n'est plus qu'un attribut du dieu représenté dans un rôle de nourricier. De même nous voyons Gilgamesh, en relation avec Ea le dieu de l'Āpsu et des eaux en général, abreuver les taureaux sur le sceau dédié à Šarkališarri (dynastie d'Agadé). Dans cette scène, il n'est plus question de combat, quoique Gilgamesh ait été à certain moment l'adversaire du taureau céleste créé par Anu pour le combattre. Comme le dieu de fertilité ou l'arbre qui le représente, il joue le rôle d'un être bienfaisant.

Je reproduis ici (fig. 12) une plaquette de terre cuite du Musée du Louvre (n° AO 6554) à rapprocher d'un relief de basalte de Zendjirli qui montre les bouquetins broutant les pousses de l'arbre sacré ³.

L'artiste a donc varié ses motifs selon qu'il a voulu représenter plus particulièrement l'aspect du dieu de la reproduction ou celui du dieu de la fertilité.

Que signifie l'attaque des capridés par les fauves ?

Dans le pays de Sumer et d'Elam où se sont élaborés ces motifs, ce qui importe pour la végétation, c'est l'irrigation. Cette mission est dévolue au dieu Adad-Tešub. Le soleil, auprès de lui, paraît de moindre importance ; c'est même lui qui grille la végétation et la dessèche pendant l'été.

1. J. A. KNUDZON, *Die El-Amarna Tafeln*. Leipz. (Hinrichs) 1912 nos 84, l. 8 et 103, l. 9 et passim.

2. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XII, p. 97.

3. O. WEBER, *L'art Hittite*, fig. 42.

Le lion. Or, l'animal-attribut du Soleil, que ce soit Šamaš, le Soleil levant ou Nergal, le dangereux soleil de midi, est le fauve : le lion. Sur les anciens cylindres où nous voyons Šamaš rendant la justice, il



Fig. 12. — Plaquette de terre cuite du Musée du Louvre.

a souvent le lion comme attribut. Sur des cylindres qui le représentent franchissant au matin les portes de l'Orient, des lions sont placés sur les vantaux des portes¹.

1. WARD. *Seal Cylinders*, fig. 244.

Il se peut donc que cette petite scène soit un résumé du cycle de la végétation. Le bouquetin attaqué par les lions, serait peut-être la végétation détruite par le soleil de l'été.

Mais il ne faut pas oublier que nous sommes toujours en présence du résultat de multiples courants religieux qui se combinent tant bien que mal en se contredisant parfois. Le lion est l'attribut de Šamaš, de Nergal, du soleil en un mot, bienfaisant ou malfaisant, mais il est aussi l'attribut d'Ištar. Puisqu'Ištar a deux aspects, on pourrait penser que le félin est l'animal de l'Ištar guerrière. En fait, Ištar dans le poème d'Agušaya est qualifiée de lionne¹ ; dans la stèle de Nabonide de Constantinople, elle attelle des lions à son char². Un roi, sans doute de Larsa, installe dans le temple d'Ištar « un trône avec deux lions de bronze à ses côtés »³. Il est au Louvre une statue qui représente une déesse et dont la base est ornée de lions⁴ et d'une rosace en forme d'étoile à huit rais. Cette statue, dédiée par Puzur-Šušinak, patési de Suse vers 2500, est vraisemblablement une image d'Ištar, celle-ci ayant absorbé, entre autres, la personnalité de Innina dont l'emblème était le lion ; son attitude est celle d'une divinité ; des lions ornent l'escabeau sur lequel elle est assise.

On a découvert à Assur, dans le temple d'Ištar d'époque sumérienne⁵, des trônes en terre cuite en forme de siège. L'artiste a voulu imiter les différentes pièces de bois qui, par assemblage, constituent une chaise ; mais comme l'argile se prête mal à cette reproduction, le trône se présente comme un reposoir d'argile percé de jours. C'est pourquoi certains archéologues y ont vu une maison, une reproduction du temple, disposition que contredit la partie qui forme le dossier,

1. V. SCHEL, *Le poème d'Agušaya*, RA. XV (1918), p. 181.

2. RT., XVIII, p. 15-29.

3. E. M. GRICE, *Chronology of Larsa Dynasty*, New Haven (Yale University Press) 1919, p. 43.

4. V. SCHEL, RA. VII (1910) p. 48 et *Mémoires Délégation en Perse* t. XIV (1913) p. 17. Cf. M. PÉZARD et E. POTTIER : *Musée du Louvre. Catalogue des antiquités de la Susiane*, 2^e éd. P. 1926. n° 52.

5. W. ANDRAE, *Die Archaischen Ishtar-Tempel*, pl. 36, fig. 5.

très peu épaisse et en grand retrait sur le siège. Sur les montants du dossier quelques exemplaires portent une figurine en forme d'un petit lion, analogue à celui qui est placé sur le sommet des vantaux que Šamaš ouvre le matin quand il prend sa course en tant que soleil levant. La représentation du trône des divinités n'est pas rare en Asie Occidentale. En Mésopotamie certaines années sont datées « l'année où a été fait le trône du dieu tel »¹ ; en pays hittite on a retrouvé sur les montagnes des trônes taillés ou gravés dans le rocher pour que la divinité puisse, si elle veut, s'y reposer ; les petits trônes de la Phénicie procèdent de la même idée².

Par contre, il faut voir de véritables représentations de temples dans ces terres-cuites si curieuses provenant de Beïsan en Palestine et qu'on peut dater du III^e millénaire (fig. 13)³. Ce sont de petites maisons, à étage supérieur en retrait sur celui du bas, où se trouve une figurine extrêmement grossière tenant des oiseaux, qui est l'image de la déesse. Ses différents attributs sont représentés sur ce temple : en bas le serpent, au centre le lion, en haut l'oiseau. Ce sont les emblèmes qui correspondent aux différents caractères de la déesse et il est bien difficile, malgré ce que cette représentation a de primitif, de ne pas voir une gradation, une hiérarchie de ces caractères dans la façon dont l'artiste a disposé les symboles le long de la construction ; partant de l'emblème de la divinité chtonienne par excellence, le serpent, il finit par ce qu'il y a de plus élevé dans le caractère de la déesse, symbolisé par l'oiseau (sans doute la colombe).

Ce type de la divinité dans un édicule a été fréquemment reproduit dans l'Asie Occidentale ; une terre cuite du Louvre d'origine mésopotamienne montre le dieu dans une petite chapelle. De petits temples en terre cuite de Chypre, offrent la même représentation⁴. Le Musée

1. V. SCHEL, *La Chronologie rectifiée du règne de Hammourabi : Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXIX (1912), années 3, 12, 14, 16, 17, 20 p. 117-119.

2. CONTENAU, *Civilisation Phénicienne*, P. (Payot) 1926, p. 129, 178.

3. D'après les photographies en couleurs de l'*Illustrated London News*, 26 décembre 1925.

4. CONTENAU, *Civilisation phénicienne*, fig. 22.

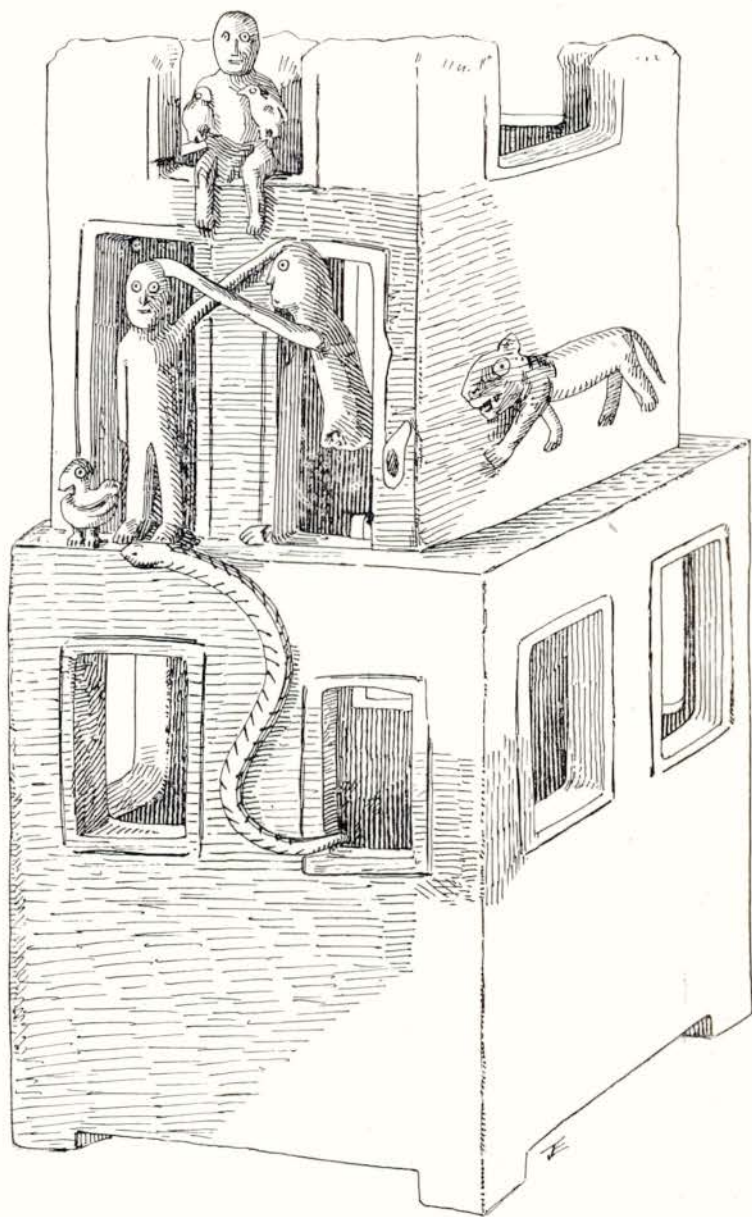


Fig. 13. — Temple en terre-cuite trouvé à Beïsan.
Musée de Jérusalem (d'après l'*Illustrated London News*, 26 X^{bre} 1925).



Fig. 14. — Monument de provenance orientale, Musée du Louvre,

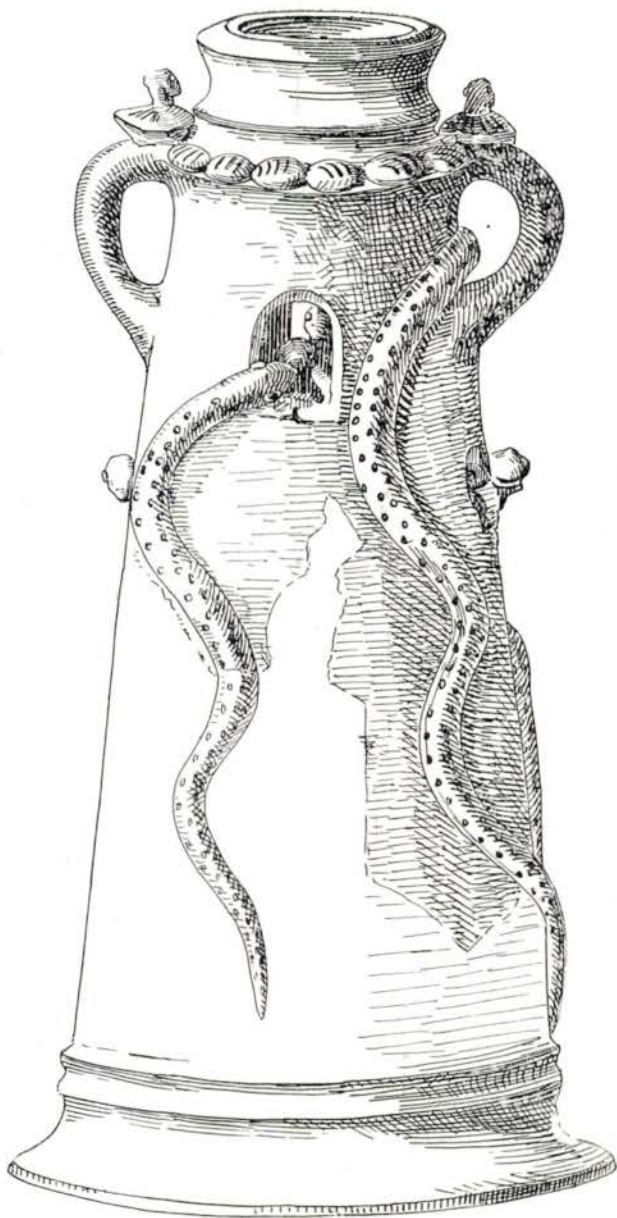


Fig. 15. -- Terre-cuite trouvée à Beisan. Musée de Jérusalem
(d'après *Illustrated London News*, 26 X^{bre} 1925).

du Louvre possède un monument de très basse époque, de provenance syrienne, qui est l'aboutissant dégénéré de ce thème, mais n'en a plus la signification (fig. 14). Dans un petit édicule se trouve une figurine coupée à mi-corps comme si elle était assise à l'orientale. Contre sa poitrine est collé un disque de terre-cuite ; c'était autrefois le support d'un petit miroir aujourd'hui disparu. La région syrienne nous a livré quelques personnages ou objets porteurs de ces disques ayant parfois conservé leur verre, mais qu'on ne savait expliquer, le verre n'ayant plus son tain¹. Des spécimens intacts ont permis d'identifier toute cette série ; on les retrouve dans les tombeaux, ils sont donc à destination funéraire.

Dans les manchons coniques portant les mêmes représentations en relief (fig. 15), il faut sans doute voir une variété de ces supports de plateaux à offrandes qui ont été trouvés un peu partout en Mésopotamie, notamment à Assur dans le temple d'Ištar.

L'exemple de ces terres-cuites de Beïsan vient apporter une confirmation de la multiplicité des symboles qui peuvent représenter une divinité. Nous en avons un fort bel exemple dans le bas-relief de Maltaï, en pleine Assyrie et datant des Sargonides. Là, le dieu Adad dont l'emblème est d'une façon absolue le taureau, est représenté monté sur un lion cornu² ; l'iconographie religieuse de la Mésopotamie n'atteint jamais l'unité.

L'oiseau. Parmi les autres symboles qui ornent le champ des cylindres à l'époque de Kerkouk, il faut citer l'oiseau, tantôt l'aigle qui est un attribut du Grand Dieu, tantôt la colombe qui est celui de la Grande Déesse. Et de même qu'à l'époque Kassite sur les *Kudurru*

1. WARREN J. MOULTON. *Some recently Discovered Palestinian Pyxes; A group of Palestinian Figurines: Annual of the American School of Oriental Research in Jerusalem*, I, New-Haven (Yale University Press), 1920, p. 70-86. On admettait alors qu'il s'agissait de réserves eucharistiques destinées à être placées dans les tombes. Le monument que nous reproduisons a été publié par M. E. Pottier : *Le Musée du Louvre depuis 1914*, P. (Demotte) 1920, t. II, pl. 74. M. R. Dussaud le signale : *Syria*, IV (1923), p. 255.

2. F. THUREAU-DANGIN, *Les sculptures rupestres de Maltaï. RA.*, XXI (1924), p. 195.

les attributs des dieux sont devenus des symboles qui suffisent à les représenter, de même sur les cylindres ces attributs peuvent se trouver avec les dieux ou sans eux. Un oiseau rappellera, si c'est une colombe, la déesse ; si c'est un aigle, au-dessus d'un taureau, le dieu sur sa monture. Le motif remonte d'ailleurs à la période très archaïque de l'art élamite-sumérien (cf. fig. 66). Les petits bronzes d'Asie Mineure nous ont conservé le type du Grand Dieu sur son animal-attribut sous forme d'un aigle perché sur le dos d'un cerf (fig. 16).



Fig. 16. — Aigle perché sur le dos d'un cerf.
(Le Grand-Dieu ; son animal attribut).

Symboles divers. Les animaux fantastiques, griffons ailés par exemple, sont fréquents sur les cylindres de Kerkouk ainsi que des personnages ailés à corps humains et têtes d'animaux (oiseaux le plus souvent). Il s'agit sans doute de démons de la nature au service des dieux. En outre, des symboles-astraux (globe ailé ou sans ailes), portés

1. O. WEBER, *L'art Hittite*, fig. 43.

sur une hampe à la manière d'une enseigne militaire et l'ornement géométrique que l'on appelle la tresse. Tantôt cet ornement affecte vraiment la forme d'un écheveau de fil, tantôt il est constitué par la réunion de petits cercles juxtaposés. Il paraît naturel, si on le rapproche d'une plaque de bitume archaïque de Suse (*Délégation en Perse*, t. XIII, pl. XXXVII, n° 8) où elle est ébauchée sous la forme de deux serpents entrelacés qui se mordent la queue, que nous ayons là un symbole du perpétuel recommencement des choses ; le vase de Gudea reproduit plus clairement ce motif ; mais n'est-ce pas beaucoup prêter aux Elamites de l'an 3000 ? M. J. Six invoquant un bas-relief d'Assurbanipal où l'eau d'une libation est représentée en « tresse » propose de voir dans ce symbole une représentation de l'eau courante¹. L'ornement en spirale, fréquemment représenté, se confond parfois avec le précédent. L'artiste à cette époque se sert beaucoup de la bouterolle ; le corps, le museau, les articulations des animaux sont, ainsi que les astres et l'arbre sacré, traités le plus souvent par ce procédé sommaire. Au point de vue artistique, nous avons là une étape intéressante dans la glyptique syro-hittite ; l'artiste rajeunit ses modèles et ses thèmes, mais il y a un certain laisser-aller, un moindre fini dans l'ensemble, que dans l'art syro-hittite cent ans plus tôt.

Nous noterons encore la présence d'animaux, répétés en longue file, qui relèvent sans doute de la magie sympathique. Bien souvent, l'artiste crée un ornement composite de ses animaux, il les soude par le corps ou par la tête. La plupart du temps, il les croise en X par souci de symétrie. Ces façons de faire trouvent leur prototype dans la très vieille glyptique, notamment dans celle de Farah, où l'artiste stylise à l'extrême l'animal. Le cylindre du Louvre n° 9, pl. 65 (*Catal.* t. II) est certainement de Farah, si on le compare aux empreintes publiées par O. Weber² (fig. 114).

1. J. Six, *De la Glyptique syro-hittite jusqu'à Praxitèle : Syria*, VI (1925), p. 205 et suiv.

2. *Altorientalische Siegelbilder*, fig. 60, 233.

La place de la glyptique de Kerkouk dans l'art de l'Asie Occidentale.

Glyptique d'Assur. Les fouilles allemandes d'Assur nous font bien connaître la glyptique Assyrienne de la seconde moitié du deuxième millénaire. Certaines tablettes de cette provenance, datées, portent des empreintes de cylindres, notamment les sceaux d'Eriba-Adad et d'Assur-Uballit (fig. 68 et 69), contemporains d'Aménophis IV (1^{re} moitié du XIV^{me} siècle). Sur ces cylindres, le souci de la symétrie des motifs, qui est une règle dans la glyptique de Kerkouk, devient encore plus accentué ; la symétrie absolue tend à remplacer l'équilibre ; j'entends par là que l'artiste, non seulement équilibre ses motifs autour d'une figure centrale (le héros accosté d'un taureau et d'un lion dressés, par exemple), mais il répète le même motif de part et d'autre (le dragon ailé maintenant deux monstres), le disque ailé supporté par deux personnages identiques, deux dragons ailés maintenant un animal. Cette tendance a existé de tous temps dans l'art sumérien, mais le plus souvent les scènes n'étaient qu'équilibrées. Il y a, si je puis avancer cette comparaison, la même différence qu'entre la composition décorative de l'époque romane et celle du siècle de Louis XIV. En même temps, les monstres géminés sont en faveur, comme à Kerkouk ; on voit déjà apparaître sur les cylindres les rosaces qui seront le fond du décor de la période assyrienne et achéménide. L'artiste, comme à Kerkouk, use volontiers de la bouterolle. Bref, c'est le même art composite, évolution logique de la glyptique syro-hittite, subissant les mêmes influences ; le griffon chypriote à tête d'oiseau a déjà son équivalent assyrien à crête dressée, mais l'arbre sacré, comme à Kerkouk, est une gerbe dérivée de la palmette chypriote, il tend même à l'entrelacs des Sargonides (fig. 68-78).

Glyptique de Kerkouk. La date de cette glyptique peut être fixée par elle-même. Nous y retrouvons, un peu dégénérés, les motifs de la glyptique syro-hittite du milieu du second millénaire et des traits de parenté avec la glyptique de Chypre. C'est vers 1300 que celle-ci connaît sa plus active période d'échanges avec la côte, ce qui conduit

encore, par ce moyen, à dater de cette époque les tablettes de Kerkouk (fig. 79-131).

Mais nous avons une justification de cette attribution grâce aux fouilles de Gézer, dont les ruines sont situées en Palestine entre Jérusalem et la côte. M. Macalister qui a exécuté ces fouilles a reconnu plusieurs strates dans le terrain qu'il dénomme d'après leur succession : Sémitique I, II, III, etc.

Or, des cylindres du type de ceux qui ont donné les empreintes de Kerkouk ont été abondamment retrouvés dans ces fouilles, notamment dans les couches supérieures du Sémitique II (1800-1400), c'est-à-dire avec les objets de la fin de cette époque, et avec ceux du début du Sémitique III (1400-1000), soit au XIV^{me} siècle.

Glyptique de Babylone. A ce moment, la Babylonie qui, dans le domaine artistique constitue si souvent une province à part du reste de l'Asie Antérieure, utilise le cylindre « kassite », dont le décor se compose d'une longue prière et de deux ou trois personnages : l'adorant, le dieu et quelquefois le dieu intercesseur. La glyptique assyrienne n'est pas exempte de cette influence, l'adorant devant le dieu (représenté sous les traits de Marduk debout, tenant la harpe le long du corps, bien qu'il s'agisse d'Assur), s'y retrouve, mais les autres motifs de la glyptique syro-hittite, dont celle de Kerkouk est une étape, fournissent le fond de la scène : Gilgamesh, combattant les monstres, soutenant le disque ailé, tenant le vase aux eaux jaillissantes, l'arbre sacré accosté par deux animaux et les animaux fantastiques qui illustreront la démonologie assyrienne des Sargonides, les scènes de genre où figurent les animaux, ont déjà l'affection des artistes (fig. 132-134).

Rapports avec l'Égypte. C'est d'ailleurs l'époque où l'art asiatique et celui de l'Égypte entretiennent des rapports étroits. La conception du disque solaire émettant des rayons terminés par des mains qui caressent le roi, à Tell-el-Amarna, trouve son écho dans l'obélisque brisé de Téglath-Phalasar I (1100) au British Museum où le disque solaire ¹ (dans lequel ne figure pas l'image du dieu) émet deux mains,

1. W. BUDGE et L. W. KING, *Annals of the Kings of Assyria*, I, 1902, p. 41.

l'une qui s'ouvre en signe d'accueil bienveillant vers le roi, l'autre qui lui tend l'arc. La poursuite des Asiatiques par Toutankhamon sur un coffret de ce roi est bordée d'un encadrement de rosaces (*Illustrated London News*, 22 septembre 1923).

L'un des chars du même monarque représente l'ornementation en chevrons clairs et sombres alternés, et celle en grenades (fig. 17

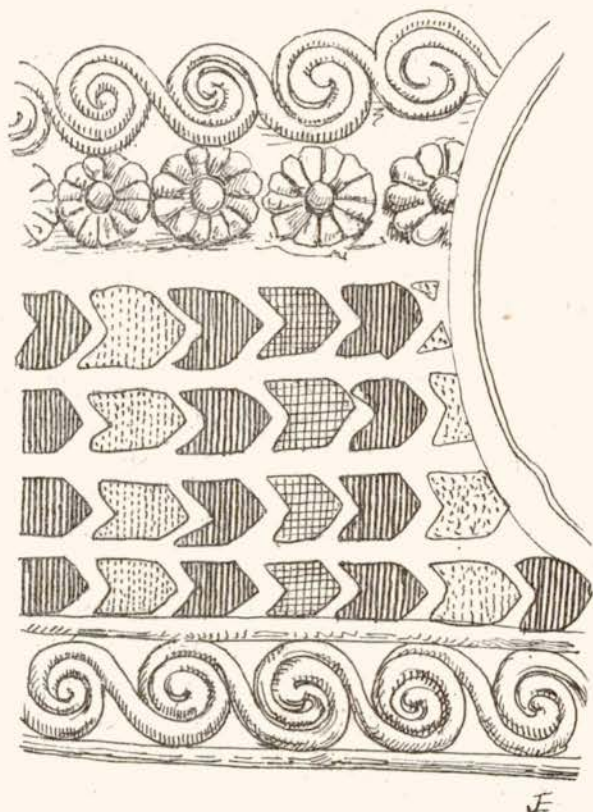


Fig. 17. — Ornement d'un des chars de Toutankhamon.
Musée du Caire (n° 97).

et 18), qui orneront les briques vernissées des Sargonides (fig. 19) ¹.

1. Selon F. Hartmann, (*L'agriculture dans l'ancienne Egypte*, 1923), la grenade apparaît pour la première fois sur les peintures murales du temps d'Aménophis IV.



Fig. 19. — Fragment de disque en terre émaillée. Musée Britannique.

L'art assyrien du premier millénaire est dès cette époque déjà constitué.

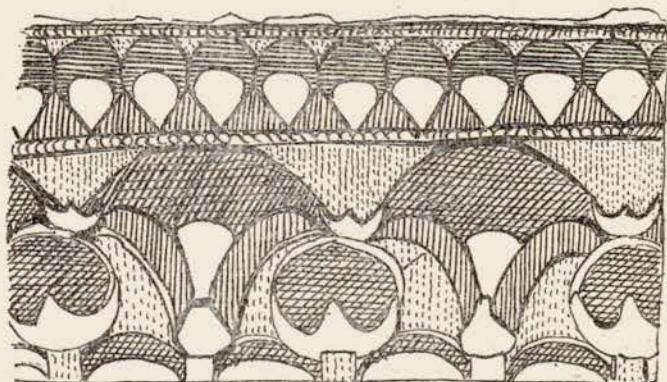


Fig. 18. — Ornement d'un des chars de Toutankhamon.
Musée du Caire (n° 98).

J'ajouterai un autre exemple à ces ressemblances, qui n'ont rien de fortuit entre l'art de l'Égypte et celui de l'Asie antérieure, à la fin du deuxième millénaire. M. de Mecquenem a trouvé à Suse des pots en terre vernissée de technique assez particulière¹ ; ce sont des vases en pâte blanche émaillée à décor à relief qui portent à leur extrémité supérieure deux oreillettes cylindriques percées d'un trou. Une plaque de même technique et de forme semblable recouvrait le récipient, de façon qu'un lien passé dans les trous pût assurer la fermeture. Pézard qui avait déjà cité ces vases² les attribuait à la période achéménide ou même pré-sassanide. Les conditions de la découverte prouvent qu'ils appartiennent à l'époque élamite. Or dans la tombe de Toutankhamon un vase de même forme a été trouvé³, mais surchargé d'ornements adventices selon le goût de l'époque. Il repose sur un pied cruciforme et les oreillettes sont supportées par de petites colonnes ; un lion est couché sur le couvercle.

Place de la glyptique de Kerkouk dans l'art. Quelle place dans l'art peut-on assigner à la glyptique de Kerkouk ? J'ai montré dans une

1. *Fouilles de Suse* : RA. XIX (1922), p. 127 et fig. 9.

2. *La Céramique archaïque de l'Islam et ses origines*. P. (Leroux) 1920, pl. CL fig. 3, 4 et 6.

3. *Illustrated London news*, 27 juin 1925, p. 1289.

précédente étude¹ les rapports qu'on peut établir entre la glyptique de Kerkouk et celle de l'Assyrie, et supposant que le lecteur de ce travail est suffisamment familiarisé avec la glyptique orientale, je résumerai le classement que j'en propose.

On ne saurait porter trop d'intérêt, pour la connaissance de l'art et de la civilisation, aux cylindres orientaux. Ils sont l'équivalent, comme source d'informations, des peintures que les Égyptiens exécutaient dans leurs hypogées et des petites scènes dont les calligraphes parsèment les manuscrits du Moyen-Age ; ils nous apprennent tout ce que la rareté de la grande sculpture nous laisse ignorer.

Si l'on considère cette glyptique d'ensemble, on y voit quelques grands courants qui correspondent aux sphères d'influences qui se sont délimitées au cours de l'histoire.

Une première période, qui finit au plus tard vers 4000 av. J. C. est représentée par la Première civilisation de Suse.

De 4000 à 3000 : Suse II., dont la civilisation est celle de Sumer, de l'Assyrie et vraisemblablement de l'Asie Occidentale en général. C'est au cours de cette période où les Sémites cantonnés en Amurru adoptent la civilisation de Sumer, qu'il y a place pour un mouvement sémitique allant porter cette civilisation en Egypte, et que l'on peut situer les dynasties préhistoriques des nouvelles listes royales. De ces listes, au milieu d'éléments légendaires traduits par des dates fabuleuses, se dégage une vérité historique : la lutte déjà ancienne entre Sumériens et Sémites pour la possession du pays. A la fin de la période, monuments figurés et céramique de style sumérien archaïque en Sumer, Assur, Nord de la Syrie.

Puis l'art Sumérien évolue un peu différemment selon les diverses régions.

Première moitié du 3^{me} millénaire : Cylindres et cachets archaïques en Sumer, et cachets du type susien principalement au nord de la Syrie. Sous la monarchie d'Agadé apparition de nouvelles formules (simplification).

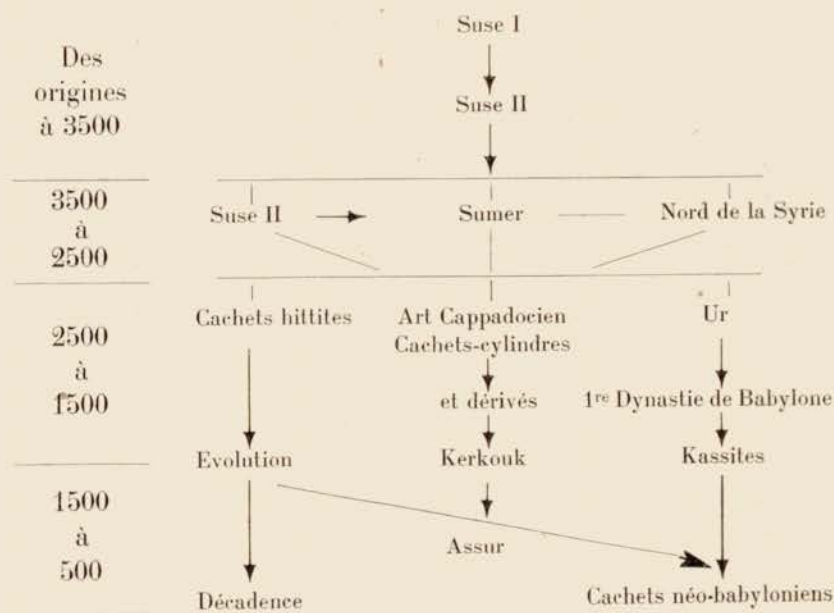
Seconde moitié du 3^{me} millénaire : Constitution de deux groupes : le groupe Cappadocien qui garde la tradition de la glyptique archaïque de Sumer (avec un sous-groupe hittite des cachets), le groupe babylonien avec les cylindres d'Ur et de la Première Dynastie.

1. *Glyptique syro-hittite*, p. 165-167.

Deuxième millénaire : Continuation des types précédents qui aboutissent dans le groupe cappadocien à la glyptique de Kerkouk et à celle d'Assur (continuation des cachets en territoire hittite, mais leur style change) ; dans le groupe babylonien, exagération des tendances à la simplification avec les cylindres kassites, tendance qui se perpétuera au premier millénaire avec la glyptique néo-babylonienne, mais, avec l'influence indo-européenne des Achéménides le cachet plat reprend ses droits.

En somme, la glyptique assyrienne des Sargonides qui relève en dernière analyse de Sumer comme tout l'art de l'Asie Occidentale, me paraît expliquée par l'art de Kerkouk et antérieurement par celui de Cappadoce. C'est à ce groupe, qu'on distingue sous le nom un peu trop général de Syro-Hittite, qu'il faut adjoindre l'Assyrie. Son aire est beaucoup plus vaste que celle du second groupe représenté par la région babylonienne, dont l'importance artistique est bien diminuée lorsque l'art de Sumer émet deux rameaux vers le milieu du troisième millénaire.

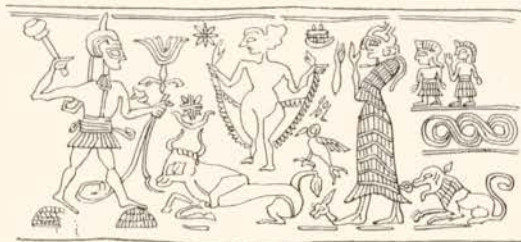
Je résume ces différents rapports en un tableau schématique.



Le Grand-Dieu, le Dieu-Fils, la Grande-Déesse.



20



21

FIG. 20. — Empreinte de cylindre cappadocien. Collection du Colonel Allotte de la Fuÿe et Musée de Berlin.

De gauche à droite : Gilgamesh terrassant le taureau céleste ; Tešub-Adad sur le taureau, tenant le foudre ; le dieu Ea caractérisé par les flots qui sortent de ses épaules et son animal attribut, le poisson-chèvre ; Tarku-Amurru (?) tenant la hache, la lance et les traits de la foudre (?). Il piétine un ennemi vaincu. Dans le champ : astres et le scorpion de la déesse Isharra.

FIG. 21. — Cylindre syro-hittite de la collection J. P. Morgan, n° 242.

Tešub debout sur les montagnes ; de la main droite il tient la masse d'armes ; de la gauche le bâton recourbé, insigne de puissance et la laisse qui va rejoindre le mufler du taureau. Au dessus, la Grande-Déesse se dévêtant et rejetant en arrière son manteau ; l'oiseau de la Déesse ; Šala ; 2 petits personnages, la tresse, le lion de la Déesse.



22



23

FIG. 22. — Cylindre syro-hittite du Musée du Louvre, n° A. 921.

L'oiseau et le lion de la Déesse. Tarku-Amurru; Tešub tenant les foudres; à son arc passé en bandoulière pend un poisson; le capridé (qui remplace le taureau du Grand-Dieu); Šala (?).

FIG. 23. — Cylindre syro-hittite de la collection De Clercq, n° 281.

1° Tešub tenant le casse-tête de la main droite; de la gauche, la hache, la laisse du taureau et une arme courbe (boomerang ou arc?). Šala coiffée de la tiare cylindrique à cornes.

2° Tešub à côté de la Déesse demi-nue. Il semble que l'artiste ait voulu représenter avec le Grand-Dieu, les deux aspects de la Grande-Déesse.



24



25

FIG. 24. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale,
n° 464.

Le scorpion de la déesse Isharra ; le griffon attaquant le lièvre ; le lion attaquant le lièvre. (Le lièvre est un hiéroglyphe hittite ; puisqu'il remplace ici le capridé, il semble qu'il symbolise comme lui l'esprit de végétation et de reproduction). Tarku tenant un épéu, pointe en bas ; au milieu de la tige, l'anneau dans lequel on passait un lien pour rattrapper l'arme lancée. Un dieu-montagne offrant le lièvre à Tešub debout sur les sommets et tenant par les cheveux un ennemi vaincu qu'il fait tourner.

FIG. 25. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale,
n° 494.

Deux personnages indéterminés, puis Šala (?) devant Tešub ; entre eux le capridé du Grand-Dieu ; dans le champ la croix ansée des Egyptiens, symbole de vie.



26



27



28

FIG. 26. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale, n° 495.

Tesub tenant la masse, la hache (?) et l'arme sinuose (arc ou boomerang ?) ; Tarku ; entre eux deux capridés ; en haut le disque ailé égyptien ; mais le disque est ici représenté par une rosace à huit pétales et les ailes sinuées sont légèrement recoquillées.

Le possesseur se nommait : « Tarhaia, serviteur de Tarikila et de Kik-Tesub ».

FIG. 27. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale, n° 251.

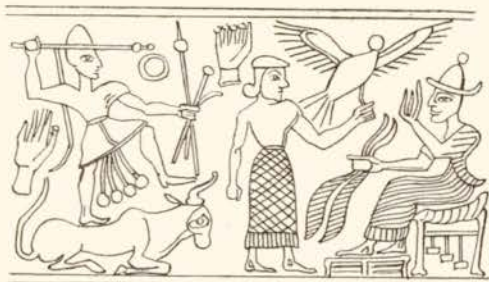
Cylindre plus syrien qu'hittite. Gilgamesh et Enkidu luttant ; la déesse nue sur un piédestal, Adad debout sur le taureau, tenant le foudre.

FIG. 28. — Cylindre syrien de la collection du D^r Blau. Reproduit par Nicolsky : *La déesse des cylindres*, P. 1892.

Un adorant devant Adad debout sur le taureau, tenant le foudre ; un génie à tête de lion.

Dédicace : « Au dieu Adad ; à la déesse Šala ».

Dans les deux lignes de la dédicace sont intercalés un petit personnage dans l'attitude du dieu d'Amurru et la Déesse nue. Nous avons ainsi des équivalences. Non seulement le dieu d'Amurru représente le dieu de végétation de l'Ouest (Tarku-Adonis-Eshmun) mais il est aussi un aspect de Tešub-Adad ; la Déesse nue de même n'est qu'une façon de concevoir la Grande-Déesse, représentée aussi par Šala.



29

FIG. 29. — Cylindre syrien du British Museum, W. H. Ward, n° 897.

Influence très nette de l'Égypte. Tesub debout sur le taureau brandit son casse-tête, à l'égyptienne c'est-à-dire horizontalement tête en avant, tandis que dans la sculpture asiatique, l'artiste représente toujours un autre temps du mouvement, celui où le bras est en arrière, l'arme dressée. Un adorant (ou la Déesse demi-nue) offrant à un dieu assis un oiseau les ailes éployées.



30

FIG. 30. — Cylindre syro-hittite. W. H. Ward, n° 842.

Šala intercédant ; le capridé couché ; le lièvre (?) Tarku ; le lion de la Déesse petit personnage long vêtu (adorant ?) ; seconde représentation symétrique de Šala. Autre personnage long vêtu. Deux griffons affrontés ; la tresse ; l'attaque du capridé par le lion.



31

FIG. 31. — Cylindre syro-hittite du Musée du Louvre, n° A. 922.

Sala devant Tarku. Deux sphinx à tête de lion affrontés ; spirale ornée de roses : attaque d'un lion par un taureau et un vautour.



32

FIG. 32. — Cylindre syro-hittite de la collection De Clercq, n° 395.

Tarku deux fois répété, armé de la hache ; l'un des deux tient par la chevelure un petit personnage qu'il va frapper. Deux lions affrontés ; la tresse ; quatre petits personnages alignés dans l'allure de la marche rapide. Ils sont coiffés d'une peau d'animal dont on voit les oreilles. Du point de vue artistique le goût des artistes asianiques pour les défilés nous est connu ; l'exemple le plus caractéristique est la procession rupestre de Iasili-Kaïa. Mais que représentent ces petits personnages ? Les génies des bois peut-être ; en tous cas ils doivent être rapprochés de ceux qui jouent un rôle analogue dans la religion grecque, courant, bondissant à la suite du dieu, les corybantes par exemple.



33



35



34

FIG. 33. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale, n° 496.

Personnage long-vêtu élevant une sorte de croix ansée à tige divisée en trois. Il semble que ce soit le nœud prophylactique que l'on a retrouvé dans l'art égéen tantôt peint sur les murs, tantôt façonné en ivoire ou en terre cuite pour être fixé aux parois¹. Tarku ; devant lui Šala. Dédicace : « Aiāhmi, serviteur de Iarimlim ».

FIG. 34. — Cylindre syrien du Musée de La Haye. Menant :
Pierres gravées, t. I, pl. III, n° 6.

Petits personnages tête-bêche (adorants ?) une main dressée sur un piédestal. (Peut-être est-ce un symbole de la prière, caractérisée par la main que les adorants élèvent vers la divinité ?) Ornement en fer à cheval aux extrémités recourbées : c'est la coiffure de la déesse Hathor que porte la déesse-nue des cylindres ; façon de représenter par simplification, cette déesse. Le dieu d'Amurru et la déesse Šala. Dans le champ, le poisson, l'oiseau de la déesse, le bâton courbe arme et emblème du Dieu de l'Ouest.

FIG. 35. — Cylindre syrien de l'ancienne collection A. Jaubert,
reproduit dans Lajard : *Culte de Mithra*, pl. XL, n° 9.

Šala devant le dieu de l'Ouest ; entre eux la main dressée (cf. ci-dessus) et le bâton courbe (cf. *ibid.*). Deux petits personnages, de la silhouette du dieu Bès, séparés par le foudre d'Adad ; deux représentations de la Déesse nue, séparées par un serpent dressé à tête de dragon.

¹ I. H. B. HALL, *Aegean archaeology*, Lond. 1915, p. 115. — A. EVANS, *The Palace of Minos at Knossos*, I. Lond. 1921, fig. 309.



36



37

FIG. 36. — Cylindre syrien de la collection De Clercq, n° 235^{bis}.

Le Grand Dieu deux fois représenté debout le pied sur la montagne ; une fois il est associé à la déesse Šala, une fois à la Déesse nue debout sur un piédestal (disposition analogue à la fig. 23 ci-dessus). Entre eux une table d'offrandes. Dans le champ, le vase que portent les dieux quand ils accueillent l'adorant et qu'ils semblent lui offrir, et une tête de face qui est celle de Humbaba, le géant du pays des cèdres (la Syrie) qu'a combattu Gilgames. Sa tête est caractérisée par de longues moustaches pendantes ; on retrouve sa représentation sur certaines terres-cuites du Louvre et sur des cylindres. Lorsqu'on examinait les entrailles des victimes, les recueils de présages avaient prévu le cas où les sinuosités des circonvolutions représenteraient une « face de Humbaba ».¹

FIG. 37. — Cylindre syrien du Metropolitan Museum.

W. H. Ward, n° 428.

L'arme en forme de serpent dressé (cf. idem fig. 35) ; l'arme se terminant par deux têtes de lion à col incurvé de chaque côté de la tige centrale et qui est fréquemment aux mains d'Istar guerrière. M. Boissier a publié un cylindre où l'emblème est terminé à son sommet par un vase encadré simplement de deux branches en forme de lyre², et un personnage paraît remplir un gobelet à une de ces branches qui serait alors un filet d'eau. Il est vraisemblable que sous une forme commune l'artiste a eu en vue deux emblèmes totalement différents.

1. S. SMITH : *Annals of Archaeology and Anthropology of the Liverpool Institute*, XI, n° 3 p. 107 et suiv. — F. THUREAU-DANGIN, *Humbaba* ; *RA*, XXII (1925) p. 23 et suiv.

2. A. BOISSIER, *Note sur deux cylindres orientaux* ; le *Vase sacré*, Genève (H. Jarrys) 1924 et *Babyl.* IX (1926) p. 29.



38



39



40



41

FIG. 38. — Cylindre syrien du Metropolitan Museum.

W. H. Ward, n° 426.

Deux personnages se faisant face; entre eux, l'animal demi-accroupi qu'on appelle le « cercopilhèque » et dont la signification est obscure. Une divinité long vêtue et la Déesse nue de face. La dédicace « au dieu Šamas, à la déesse Aia » montre que la figure de ce dieu et surtout celle de la Déesse nue peuvent s'accorder de ces dénominations.

FIG. 39. — Cylindre syrien de la collection De Clercq, n° 221.

La Déesse nue de face, le dieu de l'Ouest, Šala; entre eux, astre et le bâton courbe, arme du dieu. Ici encore, avec le Grand Dieu considéré sous son aspect de dieu de la végétation, l'artiste a représenté les deux aspects de la Grande Déesse.

FIG. 40. — Cylindre de la collection A. Maignan. *Catalogue* de L. Delaporte.

Un lion contre un taureau à tête humaine (scène qui peut être l'équivalent de l'attaque du capridé par le lion), Enkidu et Gilgameš luttant; la Déesse nue de face.

FIG. 41. — Cylindre de la Bibliothèque nationale, n° 178.

La Déesse nue de face; le Dieu de l'Ouest et Šala. L'étoile d'Istar portée comme une enseigne sur un bâton. Le capridé du Dieu de l'Ouest assis; l'artiste a représenté ses cornes vues dans un profil rigoureux, de sorte qu'une des cornes seule est visible; elle est droite et recourbée à son extrémité de façon à rappeler le bâton courbe, arme du dieu.



42



43



44

FIG. 42. — Cylindre syrien de la collection J. P. Morgan, n^o 115.

La Déesse nue, corps de face, tête de profil; personnages vêtus de la longue robe parmi lesquels se trouve sans doute Šala. L'oiseau de la Déesse; le taureau surmonté du foudre, emblème du Grand Dieu.

FIG. 43. — Cylindre syro-hittite du Metropolitan Museum,
W. H. Ward, n^o 924.

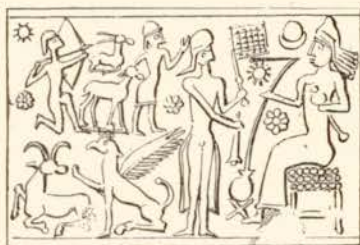
Deux lions se faisant face; la tresse; attaque du capridé par le griffon. Le dieu de l'Ouest; la Déesse demi-nue de profil; entre eux l'oiseau de la Déesse.

FIG. 44. — Cylindre syro-hittite de la collection J. P. Morgan,
n^o 229.

Tarku; la Déesse demi-nue, corps de face tête de profil, tenant un vase à col muni d'une anse; l'oiseau de la Déesse et le cercopithèque. Tešub debout sur les montagnes. Deux petits personnages remplissent en même temps leur gobelet aux eaux jaillissantes d'un vase; la tresse; trois petits personnages en file.



45



46



47

FIG. 45. — Cylindre syro-hittite de la collection J. P. Morgan, n° 245.

La déesse Šala; la croix ansée; la Déesse demi-nue sur un piédestal avec à côté d'elle une réplique du type, plus petit et complètement dévêtu. (S'agit-il, à côté de la Déesse d'une statue fameuse qui la représenterait ?); Tarku coiffé du turban du Dieu de l'Ouest. Deux petits personnages assis séparés par une table d'offrandes; (il est possible qu'ici, comme au n° précédent, il s'agisse d'un festin avec la divinité); deux petits personnages agenouillés chacun sous une arche.

FIG. 46. — Cylindre syro-hittite du Musée Britannique. Reproduit dans Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LIV, A 12.

Un archer agenouillé tire de l'arc vers un capridé couché et un capridé debout que conduit un homme. — Attaque du capridé par le griffon. La Déesse demi-nue tenant un éventail en drapeau et un objet indéterminé; divinité assise buvant avec un long chalumeau le contenu d'un vase posé à terre sur un petit support; il semble que la tige du chalumeau soit coudée pour se diriger vers la Déesse nue, à moins qu'un second tube soit branché sur le premier. (Ces scènes ont été nommées « de communion »).¹

FIG. 47. — Cylindre syro-hittite du Metropolitan Museum. W. H. Ward, n° 912.

La Déesse écartant son manteau, accostée de la représentation double de Tarku; au-dessus le disque ailé; deux griffons se faisant face; la tresse; quatre petits personnages dans l'allure de la marche rapide.

1. CONTENAU, *Glyptique syro-hittite*, p. 109-112.



48



49



50

FIG. 48. — Cylindre syro-hittite de la collection J. P. Morgan,
W. H. Ward, n° 918.

Divinité assise ; la Déesse se dévêtant ; personnage peu distinct ; oiseau de la Déesse, le poisson dressé (ce dernier emblème se voit déjà sur les empreintes des tablettes cappadociennes).

FIG. 49. — Cylindre syro-hittite de la collection J. P. Morgan,
n° 246.

Déesse long-vêtue la tête couverte du voile au-dessus d'un taureau couché ; en arrière d'elle, une sorte de paravent formant dais au-dessus de sa tête. C'est l'association de la Grande Déesse et du Grand Dieu représenté par le taureau. Devant elle, le Dieu de l'Ouest ; dans le champ l'oiseau de la Déesse, et la tête de capridé symbole du Dieu de l'Ouest. L'autre scène représente un adorant devant une divinité assise.

FIG. 50. — Cylindre syro-hittite du Metropolitan Museum,
W. H. Ward, n° 915.

La Déesse écartant son manteau, encadrée d'une tresse, au-dessus d'un taureau (même signification que ci-dessus). Tarku tenant le bâton courbe. Deux petits personnages banquetant (cf. fig. 44, 45). Quatre petits personnages alignés, au pas accéléré (cf. fig. 47).



51



52

FIG. 51. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale,
n° 393.

La Déesse nue, mais ailée, au-dessus du taureau; elle écarte son manteau; elle est accostée par deux griffons; (lorsque la scène s'abrège et devient symbolique, le personnage central est le plus souvent l'arbre sacré, qui vaut parfois le dieu lui-même); l'oiseau de la Déesse.

FIG. 52. — Cylindre syro-hittite de la collection J. P. Morgan,
W. H. Ward, n° 914.

L'oiseau de la Déesse; un animal accroupi, un personnage agenouillé devant le taureau (Grand Dieu) surmonté de la Déesse nue écartant son manteau; l'étoile, comme au n° 50 ci-dessus, achève de la caractériser. Variante de Tarku devant la Déesse demi-nue (?).

Gilgames.



53



54

FIG. 53. — Cylindre syrien de la Bibliothèque Nationale,
n° 432.

Lion couché ; capridé couché ; lion couché et devant lui un oiseau qui retourne la tête. Gilgames combattant le lion. Adorant devant un dieu assis qui tient un vase en cornet.

FIG. 54. — Cylindre syrien de la Bibliothèque Nationale,
n° 435.

Lion assis ; petit personnage. Gilgames triomphant du taureau céleste ; le dieu de l'Ouest et Sala se faisant face ; entre eux, l'arbre sacré stylisé, surmonté du disque ailé (le disque remplacé comme à la fig. 26 par une rosace à huit pétales).



55



56

FIG. 55. — Cylindre syrien de la collection De Clercq,
n° 293 ter.

Un monstre dressé entre Enkidu et Gilgamesh. L'oiseau de la Déesse ; la tresse ; le capridé du Dieu ; Tarku (?)

FIG. 56. — Cylindre syro-hittite de la Bibliothèque Nationale,
n° 495.

Scène symétrique. Deux Enkidu encadrés de deux déesses long-vêtues. Poisson, astres, table d'offrandes, lièvre, lion, tresse ; bouquetin dans l'attitude du capridé attaqué par un fauve.

Symboles divers.



57



58

FIG. 57. — Cachet du Musée du Louvre, n° S. 210.

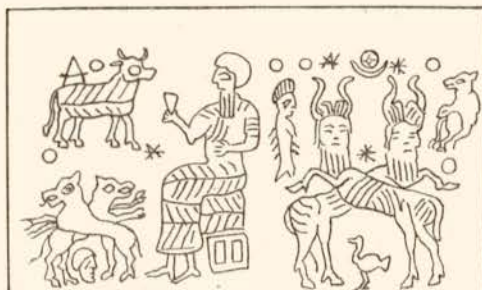
Cachet du début du 3^e millénaire, trouvé à Suse, en forme de taureau couché ; la face plane porte la représentation à la boulerolle de petits animaux. Dès cette époque le taureau est déjà amulette en raison de ce qu'il représente.

FIG. 58. — Empreinte sur tablette cappadocienne du Musée du Louvre, n° AO 7297.

Une divinité médiatrice conduit l'adorant devant le dieu principal. Entre eux : sur une plate-forme, l'idole d'un taureau-autel ; en bas, deux lions entrecroisés,



59



60

FIG. 59. — Empreinte sur tablette cappadocienne de l'Institut d'Archéologie de Liverpool. *Annals of Archaeology and Anthropology*, I.

Une divinité dans un charriot trainé par quatre mulets (disposés l'un au-dessus de l'autre par convention); taureaux et lions entrecroisés. Sur plate-forme, deux idoles de taureau-autel sur lesquels l'oiseau du dieu (ou de la déesse) est perché. Entre eux, table d'offrandes. En bas, Gilgamesh encadré de deux Enkidu portant un emblème astral sur une hampe.

FIG. 60. — Empreinte sur tablette cappadocienne du Musée du Louvre, n° AO 7297.

Divinité assise tenant un gobelet; taureaux à tête humaine entrecroisés; cerco-pithèque; poisson à tête humaine, oiseau; taureau-autel et lions entrecroisés.



61



62



63

FIG. 61. — Cylindre du Musée du Louvre, n° S. 250.

Trouvé à Suse; début du 3^e millénaire. Association du capridé avec l'astre (soleil et étoile).

FIG. 62. — Cylindre du Musée du Louvre, n° S. 382.

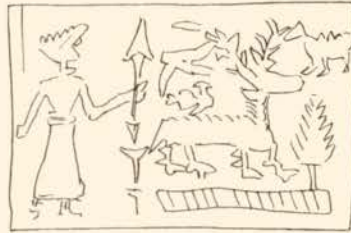
Trouvé à Suse; début du 3^e millénaire. Association capridé, astre (étoile), arbre.

FIG. 63. — Cylindre de Chypre. A. P. di Cesnola. *Cyprus*,
pl. XXXIII, 24.

Assemblage de symboles : main-amulette, oiseau, poisson, capridé.



64



66



65

FIG. 64. — Cylindre de Chypre. W. H. Ward, n° 1170.

Avant-train seul de capridé; capridé couché; la tresse; deux bouquetins couchés au pied de l'arbre sacré traité en palmette; la Déesse nue; un homme taureau et un griffon debout soutiennent l'emblème d'Istar terminé par un vase (cf. fig. 37).

FIG. 65. — Cylindre de Chypre du Musée du Louvre. R. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, 2^e édit. fig. 319.

L'arbre sacré gardé par deux capridés qui semblent en brouter les pousses; deux oiseaux éployés. Dans le champ, hiéroglyphes. Sous une forme résumée l'artiste a représenté les grands dieux de l'Asie Occidentale: le dieu de végétation (l'arbre) et son attribut (le bouquetin); la déesse (l'oiseau).

FIG. 66. — Cylindre du Musée du Louvre, n° S. 504.

Trouvé à Suse; début du 3^e millénaire. Représentation déjà symbolique comme au n° précédent. Sur une plate-forme, le cerf devant l'arbre; un oiseau sur le dos du cerf.



67

FIG. 67. — Cylindre du Musée du Louvre, n° A. 920.

Personnage tenant le symbole astral sur une hampe (cf. n° 59). Deux personnages indéterminés. Dans le champ : l'oiseau de la Déesse, la tresse, la procession des petits personnages (cf. n° 32), le scorpion d'Isharra et le bucrâne qui par métonymie représente le taureau et, par suite, le Grand Dieu.

Glyptique d'Assur.



68



69



70

FIG. 68. — Empreinte de cylindre du Musée de Berlin. O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, n° 316.

Sceau d'Eriba-Adad, roi d'Assyrie, 1412-1405. Un lion ailé à deux têtes subjugue deux griffons à tête de lion ; deux animaux semblables se dressent de chaque côté de l'arbre sacré, traité en palmette chypriote et surmonté du disque ailé.

FIG. 69. — Empreinte de cylindre du Musée de Berlin. O. Weber, *Ibid.* n° 354 a.

Sceau d'Assur-Uballit, roi d'Assyrie, 1405-1385. Deux griffons dressés tiennent la tête en bas, un lion qu'ils s'apprêtent à sacrifier.

FIG. 70. — Cylindre d'Assur du Musée de Berlin. E. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, fig. 51.

Deux animaux entrecroisés ; attaque du capridé par le lion ; un personnage agenouillé derrière un dieu assis ; devant lui, animaux assis sur une sorte d'estrade et un adorant.



71



72



73

FIG. 71. — Cylindre d'Assur du Musée de Berlin. E. Meyer,
Ibid. fig. 53.

Personnage les mains levées (adorant ou divinité médiatrice ?); deux personnages soutenant l'arbre sacré; la tresse; deux lions dressés; entre eux, l'arbre sacré.

FIG. 72. — Cylindre d'Assur du Musée de Berlin. E. Meyer,
Ibid. fig. 51.

Dieu assis offrant une coupe à un adorant présenté par des divinités médiatrices; derrière le dieu, un serviteur. Ce cylindre et le n° 70 tiennent le milieu entre la glyptique de Cappadoce et celle de Kerkouk qu'ils précèdent certainement comme date.

FIG. 73. — Empreinte de cylindre d'Assur du Musée de Berlin.

O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, n° 470.

Gilgamesh tenant le vase aux eaux jaillissantes. Un dieu tenant la harpe dans l'attitude de Marduk des cylindres kassites (contemporains de celui-ci). Un adorant; l'arbre sacré stylisé sur une montagne; un génie l'asperge d'eau lustrale; en haut, le disque ailé; en sens inverse de la scène deux sphinx ailés se faisant face. Ce cylindre qui peut dater du milieu du second millénaire, montre qu'à cette époque le répertoire de l'art assyrien des Sargonides est déjà constitué, puisque nous y trouvons le thème du génie et de l'arbre sacré qui fera fortune plusieurs siècles plus tard.

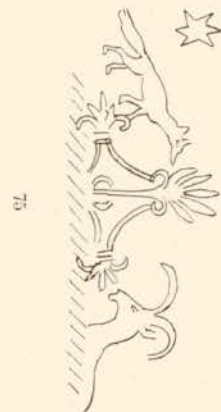
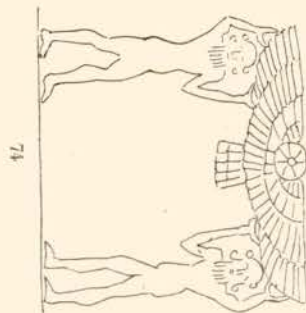
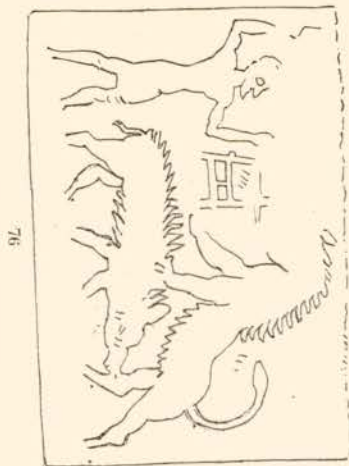
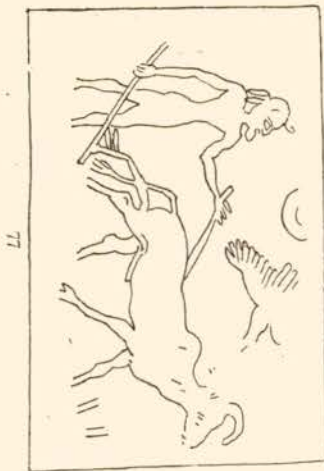
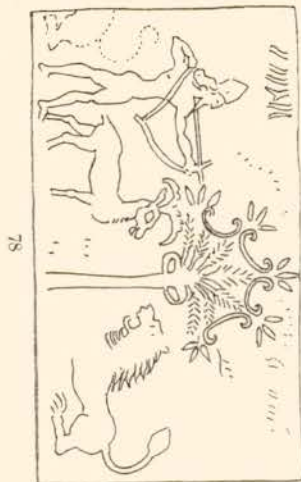


FIG. 74. — Empreinte de cylindre d'Assur du Musée de Berlin.

O. Weber, *Ibid.* n° 254.

Deux Gilgamesés soutiennent le disque ailé.

FIG. 75-78. — Empreintes de cylindres d'Assur du Musée de Berlin.

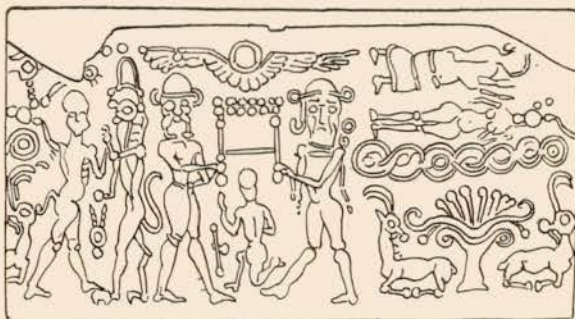
E. Meyer, *Chetiter*, n° 55, O. Weber, *Ibid.* nos 503, 497, 501.

Empreintes représentant des scènes de chasse, d'agriculture; la stylisation de l'arbre sacré parcourt une nouvelle étape. Ces cylindres datent du début de la seconde moitié du deuxième millénaire.

Style de Kerkouk.



79



80

FIG. 79. — Cylindre, style de Kerkouk, de la Bibliothèque Nationale, n° 440.

La Déesse nue de face, tête de profil; Gilgamesh terrassant le taureau céleste. Deux griffons attaquant un capridé. Ornement rappelant la tresse, composé de petits cercles juxtaposés; deux lions attaquant un capridé. Travail où la bouterolle joue un grand rôle, ainsi que dans les exemplaires suivants.

FIG. 80. — Cylindre, style de Kerkouk, du Musée du Louvre, n° A. 951.

Un personnage combat un lion dressé. Deux Gilgamesh supportent une table au-dessus de laquelle est placé le globe ailé. Deux bouquetins couchés de part et d'autre de l'arbre sacré; la tresse, et, dans le sens longitudinal, deux personnages, dont la Déesse nue.



81



82

FIG. 81. — Cylindre, style de Kerkouk, de la Bibliothèque Nationale, n° 468.

Au centre, l'arbre sacré gardé par deux bouquetins couchés et surmonté du disque ailé; de part et d'autre, un personnage vêtu d'un costume collant. L'oiseau de la Déesse, la main, un symbole ovale indéterminé.

FIG. 82. — Cylindre, style de Kerkouk, du Musée du Louvre, n° A. 495.

La scène est encadrée en haut et en bas par la tresse; un personnage agenouillé et un génie combattent un taureau; l'arbre sacré gardé par deux bouquetins couchés. Le scorpion de la déesse Isharra.



83



84



85

FIG. 83. — Cylindre, style de Kerkouk, de la collection De Clercq, n° 291.

Deux lions attaquent un capridé ; un oiseau (le Dieu ou la Déesse ?) plane sur la scène.

FIG. 84. — Cylindre, style de Kerkouk, du British Museum.

W. H. Ward, n° 1003.

Deux registres séparés par la tresse. En haut, la Déesse nue, ailée, maîtrisant des animaux (prototype de la *πρότυπα θεῶν*) entre deux personnages ; personnages apportant une offrande. En bas, deux bouquetins encadrent l'arbre sacré ; deux taureaux la tête dirigée vers le sol ; au-dessus d'eux, lion et sphinx ailés.

FIG. 85. — Cylindre, style de Kerkouk, de la collection De Clercq, n° 293.

Dans un ornement fait soit en tresse, soit de cercles concentriques juxtaposés, un personnage peu distinct.



86



87

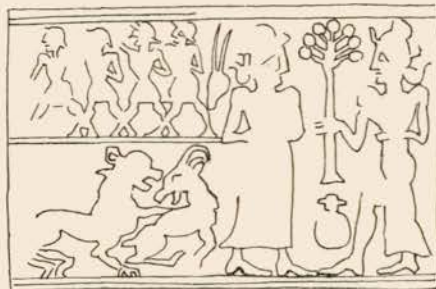
FIG. 86. — Cylindre, style de Kerkouk, de la Bibliothèque Nationale, n° 419.

Un dieu, le cimenterre au bout du bras droit pendant, et un personnage les mains levées de part et d'autre d'un emblème astral au sommet d'une hampe ; un génie à tête de griffon agenouillé ; deux capridés dressés de chaque côté de l'arbre sacré que becquètent deux oiseaux.

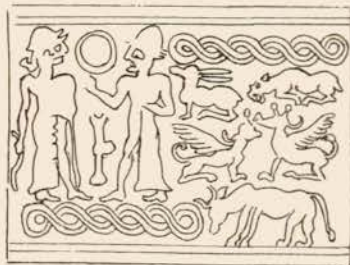
FIG. 87. — Cylindre, style de Kerkouk, de la collection De Clercq, n° 397 bis.

Un sphinx ailé attaquant un capridé (?) ; la tresse ; un lion dévorant une tête de capridé. Deux personnages (déformation de Gilgames et d'Enkidu ?) terrassent un taureau.

Glyptique de Kerkouk.



88



89



90

FIG. 88. — Empreinte sur tablette de Kerkouk du Musée de Berlin.
O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, n° 473.

Quatre petits personnages dans l'attitude de la marche rapide. L'attaque du capridé par le bouquetin. Deux personnages, dont un dieu, de chaque côté de l'arbre sacré. Dans le champ, tête de capridé.

FIG. 89. — Empreinte sur tablette de Kerkouk du Musée de Berlin.
O. Weber, *Ibid.* n° 469.

Un dieu dans l'attitude de Marduk des cylindres kassites. Devant lui un autre personnage. Entre eux symbole astral et l'objet qu'on appelle « bâton de mesure ». Capridé (?), griffons, taureau et tresses.

FIG. 90. — Empreinte sur tablette de Kerkouk du Musée de Berlin.
O. Weber, *Ibid.* n° 267.

Groupe de personnages combattant, (un homme à tête de taureau au centre), entre eux le scorpion d'Isharra. L'arbre sacré encadré des deux capridés ; plusieurs animaux au-dessus.



91



92



93



94

FIG. 91. — Empreinte sur tablette de Kerkouk du Musée de Berlin, n° 268 a.

Deux taureaux (type : bœuf à bosse) entrecroisés sous le disque ailé. Deux personnages en terrassent un troisième, de la silhouette de Gilgames.

FIG. 92. — Empreinte sur tablette de Kerkouk du Musée du Louvre, n° AO 6031.

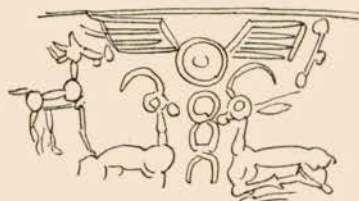
Deux génies ailés soutenant le disque ailé porté sur une hampe. A cette époque, comme dans l'art kassite, le disque a fréquemment la forme d'une roue à quatre ou six rayons.

FIG. 93. — Idem. n° AO 7668.

Génies à corps de taureau et à tête humaine soutenant le disque solaire porté sur une hampe ; à côté, homme à tête de griffon.

FIG. 94. — Idem. n° AO 6024.

Deux griffons encadrent le disque ailé porté sur une hampe ; la tresse.



95



96



97



98



99

FIG. 95. — Idem. n° AO 7791.

Deux capridés encadrent le disque ailé, dont le support est fait de cercles juxtaposés.

FIG. 96. — Idem. n° AO 7791.

Griffon, capridé, disque ailé.

FIG. 97. — Idem. n° AO 7668.

L'arbre sacré encadré de deux bouquetins; un oiseau est perché sur la corne de celui qui subsiste; à côté, une divinité (?).

FIG. 98. — Idem. n° AO 6028.

Deux capridés placés tête-bêche, dans le sens de la longueur de l'image, entre deux tresses. Un personnage agenouillé devant l'arbre sacré.

FIG. 99. — Idem. n° AO 7668.

Deux capridés gardent l'arbre sacré; un symbole indéterminé; le poisson; l'étoile d'Istar à huit rais, la lampe emblème du dieu Nusku. Sous cette forme, ce symbole est fréquent sur les kudurru kassites contemporains.



100



102



101



103

FIG. 100. — Idem. n° AO 7669.

Deux personnages assis soutiennent l'arbre sacré; un taureau dans l'attitude de l'animal qui broute.

FIG. 101. — Idem. n° AO 7771.

La Déesse nue entre deux capridés couchés; un oiseau est perché sur leur museau; l'arbre sacré gardé par les mêmes capridés. Rosace; scorpion; disque ailé.

FIG. 102. — Idem. n° AO 7668.

Deux personnages agenouillés gardant l'arbre sacré, placé sur un monticule. Derrière eux, capridé agenouillé.

FIG. 103. — Idem. n° AO 7790.

Griffon à tête de lion; la tresse; deux capridés dont les queues s'entrecroisent. Deux personnages assis maintiennent le rameau sacré. Les deux personnages différent comme au n° 7669; l'un doit être l'adorant, l'autre un dieu, et la scène serait à rapprocher des scènes dites « de communion »; il y a participation à un rite salutaire.

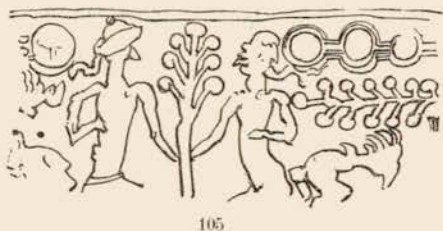
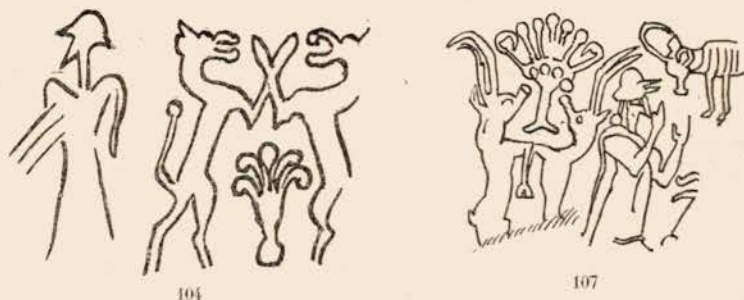


FIG. 104. — Idem. n° AO

A côté d'un personnage, deux lions dressés forment un motif héraldique, protégeant un rameau sacré.

FIG. 105. — Idem. n° AO 6028.

Deux personnages, (encore d'aspect différent), soutiennent le rameau sacré. L'équivalent de la tresse (cercles posés en chaîne).

FIG. 106. — Idem. n° AO 7174.

La garde de l'arbre sacré devant un dieu assis ; personnage debout, derrière lui, tenant une hampe.

FIG. 107. — Idem. n° AO 7668.

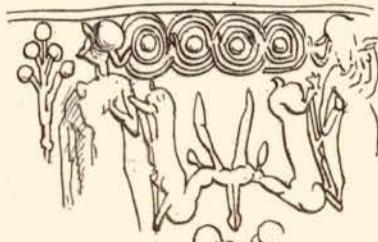
Deux capridés dressés, les pattes de devant l'une contre l'autre ; au-dessus d'eux, le rameau sacré. Taureau (?) tête baissée. Un personnage.



108



109



110



111

FIG. 108. — Idem. n° AO 6028.

Deux personnages gardent l'arbre sacré ; l'un d'eux dans l'attitude de Marduk (cf. n° 89). La tresse, le griffon à tête de lion, la spirale. Dédicace : « *Bel idinna* ».

FIG. 109. — Idem. n° AO 6028.

Dessins géométrisés ; un personnage ; un arbre.

FIG. 110. — Idem. n° AO 6028.

La tresse ; deux capridés placés tête-bêche l'un contre l'autre ; personnages, arbre sacré.

FIG. 111. — Idem. n° AO 6210.

Un rameau remplaçant la tresse ; deux capridés unis par la croupe et le museau ; personnages.



112



113



114



115

FIG. 112. — Idem. n° AO 6210.

Personnages ; taureau couché ; cerfs entrecroisés et soudés par le poitrail.

FIG. 113. — Idem. n° AO 7782.

Deux personnages dansant en tenant l'arbre sacré, capridés en file qui paraissent soudés l'un à l'autre.

FIG. 114. — Cylindre du Musée du Louvre, n° A 56.

Ce cylindre qui date du III^e millénaire provient certainement de Farah. Il présente, plus de mille ans avant les cylindres de Kerkouk, une combinaison de plusieurs animaux en un seul motif.

FIG. 115. — Empreinte sur tablette de Kerkouk du Musée du Louvre, n° AO 6028.

Personnages placés en file.

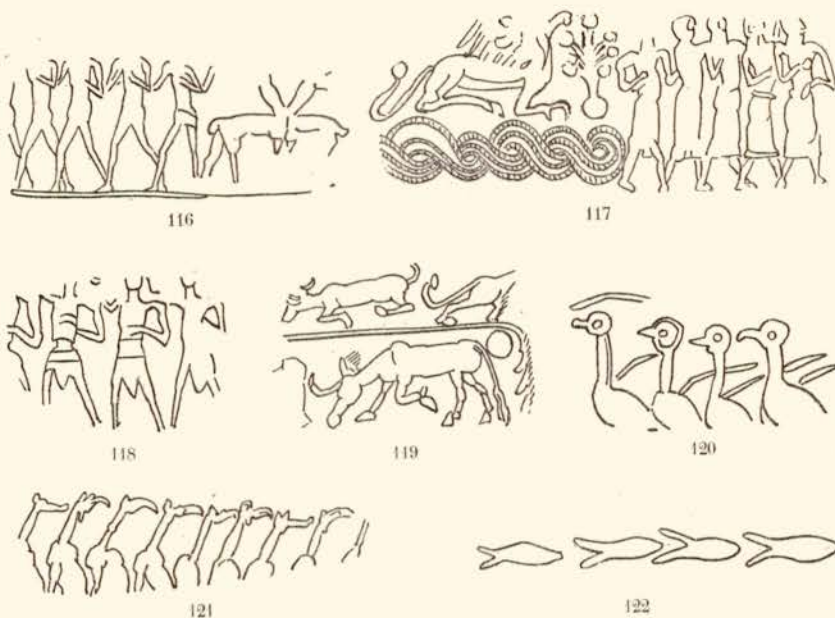


FIG. 116. — Idem. n° AO 7789.

Même sujet.

FIG. 117. — Idem. n° AO 7778.

Même sujet ; en plus, le griffon, le rameau sacré, la tresse.

FIG. 118. — Idem. n° AO 7668.

Même sujet.

FIG. 119. — Idem. n° AO 6027.

Animaux ; taureau grattant la terre de sa patte de devant, prêt à foncer.

FIG. 120. — Idem. n° AO 7669.

Oiseaux en file.

FIG. 121. — Idem. n° AO 8622.

Animaux en file.

FIG. 122. — Idem. n° AO 7669.

Poissons en file.



123



124



125



126

FIG. 123. — Idem. n° AO 7785.

Rosaces faites de points à la bouterolle. Personnage sur un lion accroupi menaçant un capridé; sphinx ailé. Une autre empreinte chevauche la première; il en reste un lion devant un griffon à tête de lion.

FIG. 124. — Idem. n° AO 6025.

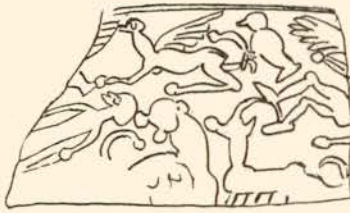
Sujet fruste. Animaux dans des attitudes humaines, notamment un lion ailé qui saisit un capridé.

FIG. 125. — Idem. n° AO 2160.

Griffon (à tête de capridé (?)); capridé.

FIG. 126. — Idem. n° AO 7669.

Griffons très stylisés, sans doute devant l'arbre sacré.



127



128



129



131



130

FIG. 127. — Idem. n° AO 7788.

Animaux semés dans le champ du cylindre, comme on en voit sur les tablettes de Cappadoce.

FIG. 128. — Idem. n° AO 2222.

Génie ailé à deux têtes, aidant un personnage à jambes de taureau à soutenir le disque solaire porté sur une hampe. Un adorant. Dédicace au « dieu Nabu ».

FIG. 129. — Idem. n° AO 7781.

Travail à la butterolle. La tresse ; oiseaux accostant un personnage ; puis, dans le sens de la longueur de la scène, capridé, être fantastique ailé tenant un animal ; le poisson ; cercles concentriques.

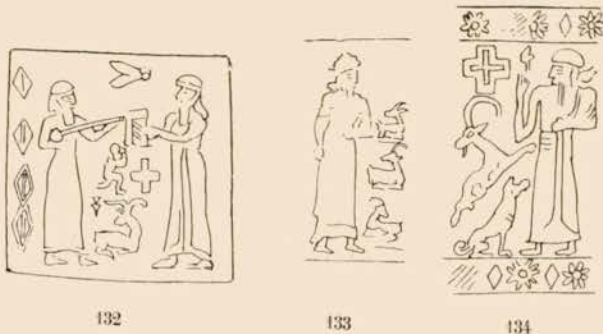
FIG. 130. — Idem. n° AO 6031.

Personnage semblant maintenir un sphinx à tête humaine ; arbre sacré terminé par le disque solaire protégé par deux gardiens ; capridé ailé.

FIG. 131. — Idem. n° AO 7788.

Gilgamesh terrassant le taureau ; il tient la harpé.

Cylindres kassites.



132

133

134

FIG. 132. — Cylindre kassite du Musée du Louvre, n° D. 56.

Deux personnages dont l'un joue d'une sorte de guitare et l'autre d'un instrument carré, sans doute à cordes. Dans le champ, le losange, symbole inexplicé mais que nous avons rencontré plus ovale sur les cylindres de style de Kerkouk (fig. 81); la mouche, le cercopitèque, la croix (symbole kassite), le capridé couché.

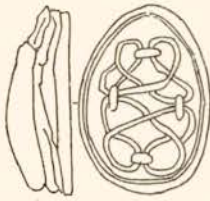
FIG. 133. — Cylindre kassite de la Bibliothèque Nationale, n° 294.

Divinité (?) debout ; trois capridés.

FIG. 134. — Cylindre kassite de la Bibliothèque Nationale, n° 297.

Dans une double bordure de rosaces et de losanges : croix ajourée, capridé et chien devant une divinité. Le chien étant un des attributs de Marduk, nous avons sans doute la représentation de ce dieu devenu dieu suprême et comprenant, par suite, la végétation dans ses attributions. Quand le chien est l'animal-attribut d'une déesse, il s'agit de la déesse Gula.

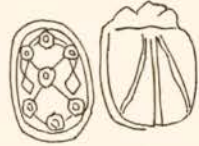
Cachets syro-égyptiens.



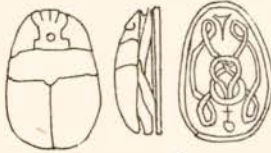
135



136



137



138



139



140



141



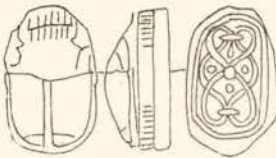
142



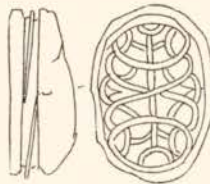
143



144



145



146



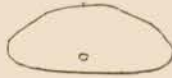
147



148



149



150



151



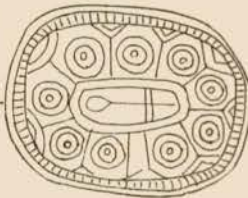
152



153



154



155

FIG. 135-155. — Cachets syro-égyptiens provenant de Syrie et de Palestine.

De même que nous avons reproduit quelques cylindres kassites, comme exemples de ce qu'était la glyptique de la Babylonie à l'époque des tablettes de Kerkouk, nous réunissons quelques types caractéristiques du cachet en Syrie-Palestine au deuxième millénaire avant notre ère. Ils sont directement influencés par l'Égypte dont l'emprise était à peu près totale depuis des siècles. C'est l'imitation de la forme égyptienne et l'application d'un décor géométrique qui en fait le fond, décor dérivé de la spirale et particulièrement affecté des Egéens. Cette formule est la plus ancienne et date au moins de la XII^e dynastie; M. Montet a trouvé à Byblos¹ des scarabées dont l'ornementation est purement géométrique, dans un dépôt dont la date semble, pour certains objets, le milieu du Moyen-Empire. Par la suite, quelques symboles égyptiens (fig. 150, 151) se mêlent au décor géométrique, puis viennent des cachets reproduisant une ornementation purement égyptienne ou hiéroglyphique (fig. 152-154); nous sommes alors au milieu du deuxième millénaire; la forme plate (fig. 155) gravée sur deux faces, quoique d'origine très ancienne (on en trouve dans la glyptique archaïque de Sumer) reprend sa vogue dans les cachets hittites du XIV^e au XII^e s. Les cachets syro-égyptiens ont été trouvés sur tout le territoire de la Syrie-Palestine, notamment dans la région de Kafer-ed-Djarra et à Gézer.²

Si nous examinons d'ensemble les spécimens de glyptique que nous avons reproduits, deux conclusions s'imposent.

1^o Dans la glyptique de Kerkouk, il n'y a point de scènes proprement dites, mais un assemblage de motifs et de groupes dont beaucoup sont identifiables. D'ailleurs, les cylindres dont la représentation se rapporte entièrement à un seul thème sont rares; après la période archaïque et les « présentations » de l'époque d'Ur, la tradition se perd et l'artiste ne vise plus qu'à accumuler sur son cylindre des motifs à vertu reconnue. L'art oriental versera fréquemment dans ce travers. Si nous prenons la série des coupes si souvent attribuées à la Phénicie et trouvées en Assyrie, à Chypre, un peu partout dans le monde antique, nous y relevons d'ordinaire un assemblage de motifs dont chacun a une signification, mais dont l'ensemble ne constitue pas une scène. Les œuvres reproduisant une longue composition

1. P. Montet, *Les Fouilles de Byblos en 1922*, dans *CR Acad. des Inscriptions*, 1923, p. 84 et suiv. et H. Hubert, *De quelques objets de bronze trouvés à Byblos, Syria*, VI (1925), p. 17.

2. Cf. Contenau, *Glyptique syro-hittite*, p. 134 et suiv.

et explicables comme la patère de Préneste ne sont pas les plus fréquentes dans l'art de l'Asie occidentale. ¹

2° L'examen de la glyptique rend encore plus sensible la constitution de deux grandes provinces artistiques. L'une composée de la Babylonie (Sumer-Akkad) et l'autre : de la Syrie-Palestine, de la partie est de l'Asie Mineure, de la Haute-Syrie, de l'Assyrie et de ses frontières du nord, de l'Elam et de la Perse. Tout ce groupe se relie directement à l'art ancien de Sumer, mais Sumer est devenu Sumer-Akkad, c'est-à-dire Babylone et c'est en dehors de Sumer, dans tout ce second groupe, que nous devons chercher le développement de quantités de principes de l'art sumérien. Babylone forme en art un monde un peu à part, d'ailleurs assez puissant pour se suffire ; la glyptique en est un excellent exemple ; rien n'est plus dissemblable comme esprit qu'un cylindre kassite et un cylindre de Kerkouk ; or l'un et l'autre s'expliquent par leur ascendance : celui de Kerkouk a derrière lui les cylindres syro-hittites qui eux-mêmes dérivent du vieil art sumérien ; celui de l'époque kassite dans sa simplicité un peu sèche est l'aboutissant des cylindres de l'époque d'Ur et de la tendance à la sobriété que les artistes d'Agadé ont introduite dans la glyptique sumérienne.

1. CLERMONT-GANNEAU, *Etudes d'archéologie orientale. L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs. Partie I. La coupe phénicienne de Paestrina*. P. (Leroux) 1880.

LES TABLETTES DE KERKOUK

ET LES

ORIGINES DE LA CIVILISATION ASSYRIENNE

par GEORGES CONTENAU.

(Suite)

Écriture.

L'écriture cunéiforme a été l'objet d'incessantes transformations. Lorsque nous examinons les documents de l'époque des Sargonides, nous constatons à chaque règne de multiples modifications de détail ; si elles nous paraissent moins évidentes au cours des autres périodes, c'est que nous ne possédons pas une série aussi continue de documents de ces époques. Outre ces changements de minime importance, l'écriture cunéiforme a subi une évolution continue, mais lente, sous le contrôle des écoles de scribes dont l'influence a été certainement conservatrice. L'écriture cunéiforme étant le privilège d'une classe de lettrés, les traditions se sont maintenues naturellement intactes pendant de longs espaces de temps et les transformations ne se sont faites que peu à peu ; elles n'ont été acceptées qu'après être entrées en usage.

L'écriture des tablettes de Kerkouk est une étape intéressante de cette évolution.

J'ai réuni dans un tableau, pour faciliter les comparaisons, l'écriture de Kerkouk, celle d'Amarna et celle de Boghaz-Keuï qui sont représentatives de la seconde moitié du deuxième millénaire, l'écriture assyrienne classique et l'écriture néo-babylonienne, terminus

de l'évolution du cunéiforme ; j'y ait joint les signes de l'inscription d'Adad-Nirari I^{er} (fin du XIV^e s.)¹. Cette inscription contemporaine des tablettes de Kerkouk, de Boghaz-Keuï et d'El-Amarna est volontairement archaïsante et servira de point de comparaison ; elle est en somme factice ; la véritable écriture de Kerkouk est au contraire l'écriture cursive de l'Assyrie de la même époque, ainsi qu'on le voit par les spécimens provenant des fouilles d'Assur.

Dans la colonne consacrée aux signes de Tell-el-Amarna, j'ai enregistré les signes provenant de la correspondance Mitannienne et seulement les formes un peu aberrantes des autres provenances.

A aucun moment, il n'y eut unité absolue dans l'écriture cunéiforme ; les chiffres cités par G. A. Barton² sont à cet égard significatifs. A la période présargonique, il relève 507 variantes, pour 366 signes. Durant la période qui va de Sargon l'Ancien à Gudea, il constate 245 variantes pour 367 signes. Au temps de la dynastie d'Ur, 190 variantes pour 342 signes ; cette décroissance de variantes admet deux explications : la centralisation du pays rend peu à peu les écoles de scribes dépendantes les unes des autres ; d'autre part, à mesure que l'écriture s'éloigne du pictographe, le scribe accepte le signe tel quel sans vouloir comme ses devanciers rappeler un prototype désuet.

Avec la Première Dynastie de Babylone on compte 268 variantes pour 329 signes. Au contraire 339 variantes pour 366 signes à l'époque Kassite. A ce moment les vicissitudes politiques ont entamé la cohésion du pays et l'apport des envahisseurs est un élément de trouble dans les traditions de l'écriture.

Car, le développement du cunéiforme ne s'est pas fait à l'abri des influences extérieures. La Babylonie qui constitue si souvent une province distincte dans le domaine de l'art, garde une personnalité bien tranchée dans celui de l'écriture sous la dynastie Kassite (dont la seconde période coïncide précisément avec l'époque des tablettes

1. WAI, IV, 44-45.

2. *Origin and Development of Babylonian Writing*, Leipz. (Hinrichs) 1913.

Le dernier ouvrage en date est Ch. Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, t. II (*Evolution des Cunéiformes*), P. (Conart) 1926.

de Kerkouk). Les cunéiformes du temps des Kassites ne s'expliquent pas uniquement par l'évolution des signes de l'époque précédente. Un autre système y a contribué; ces éléments viennent-ils des Kassites eux-mêmes? Les premières inscriptions de Gandaš indiquent un degré d'abaissement et de barbarie véritables, mais des traditions persistaient sans doute en Elam du système dit proto-élamite depuis longtemps oublié, qui passèrent en Babylonie grâce à la présence sur son trône d'une dynastie de même race que celle des habitants de l'Elam. D'ailleurs l'originalité de l'écriture Kassite est bien plus notable dans les pièces officielles : dédicaces, kudurru, etc. que dans les tablettes cursives dont l'écriture est moins atteinte par les envahisseurs.

Si le développement du cunéiforme est la transformation logique des pictographes sumériens, de nombreuses influences réciproques se sont exercées de région à région. C'est ainsi que l'écriture des tablettes de Cappadoce ¹ (seconde moitié du III^e millénaire), est une variété de l'écriture de la Dynastie d'Ur, mais à caractères distincts; certains signes sont simplifiés (šum, šubur) ou différents (ti, ag, dim, li, šar, etc.). La tendance générale de l'écriture de Cappadoce est d'horizontaliser les signes (al, ad, si, kas, ak, az, hi, kam, lam, ku). Puisque nous retrouverons plus tard en Asie Mineure l'écriture cunéiforme à Boghaz-Keuī, il semble que celle-ci devrait dériver de la première. Or l'examen des signes de Boghaz-Keuī ne révèle que quelques signes à qui l'on puisse assigner cette origine. L'écriture de Boghaz-Keuī, celle d'El-Amarna, celle de Kerkouk sont comparables entre elles et constituent la suite logique de l'écriture de la Première Dynastie. Donc à toutes époques, les écritures régionales se relient à l'écriture de la Mésopotamie; ce ne sont pas autant de rameaux ayant évolué chacun pour son propre compte; l'inspiration se renouvelle sans cesse à une source centrale. La raison en est peut-être, pour les parties périphériques de l'aire des cunéiformes, que l'écriture cunéiforme n'y était qu'adoptée; il existait une autre écriture autochtone: les hiéroglyphes hittites en Asie Mineure; en

1. Cf. CONTENAU, *Trente tablettes cappadociennes*, qui donne un tableau comparatif de l'écriture de Cappadoce et de celle de la Dynastie d'Ur.

Syrie l'alphabet dont la diffusion dès la fin du deuxième millénaire est maintenant attestée.

La comparaison des tablettes de Kerkouk avec celles de Boghaz-Keuï et d'El-Amarna est fort instructive ; nous constatons que, dès le XIV^e siècle, la différenciation du cunéiforme en deux grandes catégories qui seront plus tard l'Assyrien et le Néo-Babylonien est déjà effectuée. Mais dans les tablettes de Kerkouk le goût pour le signe babylonien l'emporte encore (muk, ba, ka, ardu, ik, gi, biltu, šum, uk, az, at, šar, sum, gab, ni, ir, al, gal, bu, muh, lit, ki, šal, tuk). Au contraire les signes kut, kas, duk, kir, ša, kar sont assyriens et selon les tablettes : arki, qar, it, da, ma, šu, etc. tantôt assyriens, tantôt babyloniens.

Dans le même temps, les tablettes de Boghaz-Keuï et d'El-Amarna emploient indifféremment certains signes sous la forme assyrienne ou babylonienne ; par exemple zu, alu, ik, gi, kar, etc. à Boghaz-Keuï ; la, mu, šum, ra, šu, etc. à El-Amarna. ¹

Comme les scribes des tablettes de Cappadoce, ceux de Kerkouk tendent à horizontaliser les signes (zu, su lu, ri, eru, ta, kas), mais pas autant que le fait l'écriture assyrienne classique.

La double tendance à la simplification ou à la complication du signe, par rapport au prototype antérieur, se retrouve dans l'écriture de Kerkouk. Complication : arhu, uz, il (de Samarra), de même à Boghaz-Keuï : řu, il, kib, kù et à El-Amarna : tuk. Simplification : babu, řu ; et aussi à Boghaz-Keuï : im, šal, nin, dam, el, nam, babu (qui est le même signe qu'à Kerkouk).

L'écriture de Kerkouk nous donne donc pour une période où les documents cursifs assyriens restent relativement peu nombreux, le type de l'écriture des tablettes en Assyrie pour la seconde moitié du deuxième millénaire ; elle est étroitement apparentée à l'écriture de Boghaz-Keuï et à celle de Tell-el-Amarna.

MM. S. Smith et C. J. Gadd viennent de publier un intéressant

1. Pour les variantes de Boghaz-Keuï et d'El-Amarna, consulter : E. FORRER, *Die Boghazkôï-Texte in Umschrift*, I, Leipz. (Hinrichs) 1922, p. 25-48, et O. SCHROEDER, *Vorderasiatische Schriftdenkmäler*, XII (1915), p. 75-94.

vocabulaire de noms égyptiens écrits en cunéiformes¹ ; cette tablette fut trouvée à Tell-el-Amarna et a été écrite sous le règne d'Aménophis IV. Or si l'examen des signes montre quelques différences avec les signes des lettres de Tell-el-Amarna provenant de l'ouest de l'Asie Antérieure, il permet au contraire de rapprocher cette tablette de celle du Mitanni provenant de la même correspondance ; par exemple, dans la tablette de MM. Smith et Gadd, les signes tu, lu, 'i, šarru, ha sont assyriens. Cette nouvelle tablette de Tell-el-Amarna comparable aux lettres du Mitanni dont nous savons l'époque et aux tablettes de Kerkouk, confirme la date du XIV^e siècle qu'on peut attribuer à ces dernières, comme date moyenne, car il y a des tablettes de Kerkouk qui sont vraisemblablement plus anciennes.

J'ai eu l'occasion de voir récemment une de ces tablettes portant les empreintes, à côté de sceaux de Kerkouk habituels, d'un sceau du style de la Première Dynastie ; même en admettant, ce qui fut certainement le cas, que cette glyptique ait persisté assez longtemps au cours de l'époque kassite, il n'est pas possible de la supposer encore existante au cours de la seconde moitié du deuxième millénaire. Par contre, si l'on se rappelle qu'à Gézer, M^r Macalister a trouvé des cylindres de Kerkouk dès le Sémitique II (1800-1400), les deux données se complètent ; les tablettes de Kerkouk ne représentent pas un bref moment dans l'histoire de l'écriture et de la glyptique de l'Asie Antérieure ; si leur maximum de fréquence coïncide avec la période de Tell-el-Amarna, leur début peut être bien antérieur ; même remarque d'ailleurs peut être faite pour la glyptique cappadocienne dont les exemplaires, quelque peu évolués, répondent à une longue période.

1. *A cuneiform Vocabulary of Egyptian Words : Journal of Egyptian Archaeology*, XI (1925) p. 230 à 240.

Assyrien	Né-Babylonien	Amarna	Boghaz-Kéu	Udad-Nirou	Kerkouk	Valeur
<p>𐎠 𐎡 𐎢𐎣 𐎤𐎥 𐎦𐎧 𐎨𐎩 𐎪𐎫 𐎬𐎭 𐎮𐎯 𐎰𐎱 𐎲𐎳</p>	<p>𐎠 𐎡 𐎢𐎣 𐎤𐎥 𐎦𐎧 𐎨𐎩 𐎪𐎫 𐎬𐎭 𐎮𐎯 𐎰𐎱 𐎲𐎳</p>	<p>𐎠 𐎡 𐎢𐎣 𐎤𐎥 𐎦𐎧 𐎨𐎩 𐎪𐎫 𐎬𐎭 𐎮𐎯 𐎰𐎱 𐎲𐎳</p>	<p>𐎠 𐎡 𐎢𐎣 𐎤𐎥 𐎦𐎧 𐎨𐎩 𐎪𐎫 𐎬𐎭 𐎮𐎯 𐎰𐎱 𐎲𐎳</p>	<p>𐎠 𐎡 𐎢𐎣 𐎤𐎥 𐎦𐎧 𐎨𐎩 𐎪𐎫 𐎬𐎭 𐎮𐎯 𐎰𐎱 𐎲𐎳</p>	<p>𐎠 𐎡 𐎢𐎣 𐎤𐎥 𐎦𐎧 𐎨𐎩 𐎪𐎫 𐎬𐎭 𐎮𐎯 𐎰𐎱 𐎲𐎳</p>	<p>as hal muk ba zu su bal kint, sil, tar an, ihu ka</p>

Assyrien	N ^o . Babylonien	Amarna	Boyaz-Keni	Adad-Nirari	Kerkouk	Valeur
𐎠𐎵	𐎠𐎵	𐎠𐎵	𐎠𐎵		𐎠𐎵	ulu
𐎠𐎶	𐎠𐎶		𐎠𐎶		𐎠𐎶	ardue
𐎠𐎷	𐎠𐎷	𐎠𐎷	𐎠𐎷	𐎠𐎷	𐎠𐎷	arhu
𐎠𐎸	𐎠𐎸	𐎠𐎸	𐎠𐎸	𐎠𐎸	𐎠𐎸	la
𐎠𐎹	𐎠𐎹	𐎠𐎹	𐎠𐎹	𐎠𐎹	𐎠𐎹	tu
𐎠𐎺	𐎠𐎺	𐎠𐎺	𐎠𐎺	𐎠𐎺	𐎠𐎺	mu, samu
𐎠𐎻	𐎠𐎻	𐎠𐎻	𐎠𐎻	𐎠𐎻	𐎠𐎻	qa
𐎠𐎼	𐎠𐎼	𐎠𐎼	𐎠𐎼	𐎠𐎼	𐎠𐎼	ru, sub
𐎠𐎽	𐎠𐎽	𐎠𐎽	𐎠𐎽	𐎠𐎽	𐎠𐎽	be, bat, lil, zig
𐎠𐎾	𐎠𐎾	𐎠𐎾	𐎠𐎾	𐎠𐎾	𐎠𐎾	na

Assyrien	Néo-Babylonien	Amarna	Bohag-Kéi	Udat-Nirari	Kerkouk	Valeur
						ti
						nu
						bar
						hu, bu
						ik
						zi
						qi
						ri
						kal
						ak d. Nabu

Assyrien	Neo-Babylonien	Amarna	Beylag-Keni	Aldad-Nirain	Kerkouk	Valeur
						en d.Bel
						sum
						iltu
						si
						sag
						dir, tir
						tab
						sum
						ab
						nk

Assyrien	Néo-Babylonien	Amarna	Boghaz-Keni	Akkad. Ninou	Kerkouk	Valeur
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	ay
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	er
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	labe
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	dup
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	ta
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	i
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	he kan
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	maru
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	at
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	ia

Assyrien	Més.-Babylonien	Amar-na	Boghaz-Kéui	Urad-Ninui	Kerkouk	Valeur
𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵	in LUGAL šar šum, nadanu šaranu gab am šeru qu il

Assyrien	Mesopotamien	Amarna	Boghaz-Keni	Udud-ninasi	Kerkouk	Valere
						du tum ib imeru arki nis, is, mil bi, kas hib tak kak







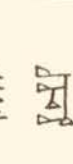
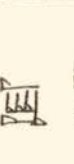








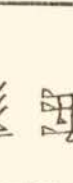

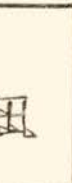
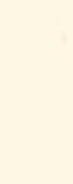
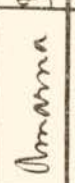








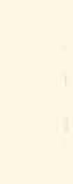






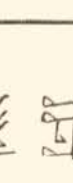
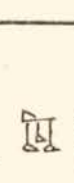

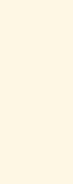
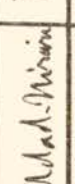
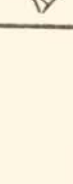


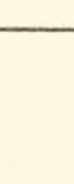




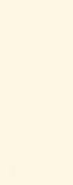


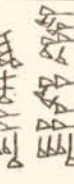


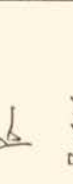

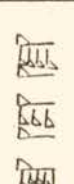
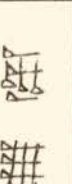
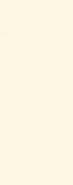
Valeur	ni ir na, hat is almu al ub mar e duk, karpata
Kerkouk	
Akkad-Nirari	
Boğaz-Keni	
Umma	
Nis-Babylon	
Assyrien	

Assyrien	Néo-Babylonien	Amarna	Bosphor-Klein	Adad-Nirari	Kerkourk	Valueur
						un
						mis
						sit
						ni
						sam
						ga
						kial
						rib
						bitu
						ra
						amelu
						zake
						gar

Assyrien	Mésopotamien	Amarna	Boghaz-Keri	Urad. Nivari	Kerkouk	Valeur
						it
						da
						ma
						gal, rabu
						kir
						sa
						su, qatu
						se
						bu
						uz



Assyrien	Mésopotamien	Amarna	Bugaz-Kerii	Udad-Ninni	Kerkonki	Valera
 	 	 	 	 	 	<p>te</p> <p>hiar</p> <p>nt, tam, Samas</p> <p>ni</p> <p>say</p> <p>hi</p> <p>></p> <p>ah, ih, uh</p> <p>im, Adad</p> <p>har</p>

Assyrien	Néo-Babylonien	Amarna	Boghaz-Kéui	Ud.-Ninni	Kerkenté	Valeur
         	         	         	         	         	         	din, tin huwānu kaspu ēš, šin lá me mēs ib ku, sos lu

Assyrien	Méso-Babylonien	Amarna	Bahçaz-Kerü	Adad-Nirari	Kerkouk	Valeur
						sal
						nin
						dam
						amtu
						el
						tuk
						ur, fik, tas
						a I ana
						tu, iqlu
						ša

Les signes de la tablette de Samarra que nous donnons aux pages suivantes pourront être comparés avec les signes akkadiens archaïques; sur certains points ils s'en écartent quelque peu, de façon à prendre une physionomie propre; tel est le cas du signe *il*, par exemple, des signes *ner* et *šarru* plus géométrisés. La valeur documentaire de la tablette de Samarra prend un intérêt particulier si l'on accepte la localisation de E. Forrer¹, de Arrapha à l'est du Tigre, à peu près à même latitude que Samarra, tandis qu'il place Arzuhina sur le site de Kerkouk, localisation qu'accepte B. Meissner².

M. Thureau-Dangin signale l'existence de syllabaires différents pour le même temps et pour le même lieu³. Par exemple, celui des inscriptions de Nabopolassar et de Nabuchodonosor n'est pas celui généralement employé dans l'usage courant. Les tableaux qui précèdent montrent que c'est surtout par les formes que le syllabaire de l'inscription d'Adad-Nirari diffère de celui des tablettes de Kerkouk. Ce dernier, comparé aux trois variétés que M. Thureau-Dangin établit dans le syllabaire accadien, appartient au syllabaire akkado-hittite par plusieurs points, (*ga* pour *ka*, par exemple).

1. *Die Provinzeinteilung des assyrischen Reiches*. Leipz. (Hinrichs), 1921, p. 41 et 44.

2. *Babylonien und Assyrien*. Heidelberg, (C. Winter), II, 1925, carte.

3. *Le Syllabaire Accadien*. Ce volume ayant paru après la composition de ces articles, je n'ai pu, dans la transcription des valeurs, suivre les règles qu'il propose.

Assyrien		Samarra		Valen	<p>abu li na ti ri tim en si sum um</p>	Amyrien		Samarra		Valen	<p>dup ta nâam at um il in litha ma rabu</p>
----------	--	---------	--	-------	---	---------	--	---------	--	-------	--

Assyrien		<p>Valeur</p> <p>i sa ki il ku nin gu ur ha</p>
Assyrien		<p>Valeur</p> <p>šar ša šū Šamāš wi, wa kiš lann ner lim ar</p>
Samarra		<p>Valeur</p> <p>i sa ki il ku nin gu ur ha</p>
Samarra		<p>Valeur</p> <p>šar ša šū Šamāš wi, wa kiš lann ner lim ar</p>

L'Onomastique de l'Asie Antérieure.

Les noms propres de l'Asie Occidentale ancienne, se classent en trois grands groupes : Asianique, Sémitique et Indo-Européen.

Au groupe Asianique se rattachent les rameaux : Sumérien, le plus anciennement attesté et à caractères bien particuliers, Mitanno-Hittite, Kassite, Vannique, pour ne citer que les principaux. Au groupe Sémitique appartiennent, entre autres, les noms Agadéens, Cappadociens, Amorrites, Cananéens, Assyriens et Néo-Babyloniens. Le groupe Indo-Européen est tardivement représenté par les noms Perses.

Mais aucun de ces groupes ne se présente sans un mélange d'éléments empruntés aux groupes voisins. Dans tous les territoires où prédomine l'un des deux premiers groupes on rencontre, en proportion plus ou moins forte, des noms du second, et l'Indo-Européen, lui aussi, a laissé des traces en dehors de son domaine. C'est ainsi que dès les premiers siècles et dès le milieu du deuxième millénaire, nous rencontrons des noms indo-européens parmi les noms kassites, parmi les noms mitanniens et parmi les noms hittites.

Les noms propres de l'Asie antérieure, se présentent à nous assez défigurés par leur transcription en écriture cunéiforme. Cette écriture inventée par les Sumériens pour leur propre langue et empruntée telle quelle par les Sémites, ne rend pas tous les sons des langues sémitiques, si riches en aspirées. D'autre part, le syllabisme de l'écriture cunéiforme a été un obstacle à la transcription exacte des noms propres Asianiques et certaines habitudes graphiques des scribes peuvent augmenter l'illusion comme nous le verrons plus loin.

Il y a lieu enfin de tenir compte des transformations que subissent normalement les terminaisons des noms propres en passant d'une langue à l'autre ; le plus souvent, la désinence autochtone est remplacée. Ainsi la terminaison nominative des noms hittites en *aš*, *iš*, *uš* (le Proto-Hittite *Hattuš* devient en Kanéšite *Hattušaš*), tombe en cunéiforme et en Egyptien : *Hattušiliš* donne *Hattušili* et *Khetasil*.

Le latin fait de même pour le grec : Ἀλέξανδρος devient Alexander. Par contre le Grec et les langues d'Asie mineure conservent le mieux la physionomie de ces noms : *muršiliš* donne *myrsilos*.

Les noms propres de Kerkouk.

Les faits historiques que nous avons exposés ci-dessus impliquent les éléments étrangers que nous pouvons attendre dans l'onomastique de Kerkouk pendant la seconde moitié du deuxième millénaire avant J.-C.

En raison de la sémitisation si ancienne du pays (campagnes des rois d'Agadé, suzeraineté de Babylone, constitution du royaume d'Assyrie), nous pouvons y rencontrer des noms babyloniens et des noms assyriens.

Kerkouk ayant fait partie, mille ans auparavant, du territoire des Guti, il ne serait pas impossible qu'il reste quelque trace de leur onomastique. De même, par suite d'une contagion de proche en proche, et de la position géographique du pays, on peut attendre des noms kassites puisque, à l'époque de nos tablettes, la dynastie kassite est installée à Babylone.

Mais l'influence étrangère qui peut prédominer est par définition celle du Mitanni, de plus longue date dans le pays que l'influence sémitique, d'autant qu'à ce moment l'Assyrie secoue à peine le joug mitannien.¹

Nous étudierons tour à tour ces diverses influences ; je donne ci-dessous la liste des noms propres des tablettes de Kerkouk publiées jusqu'ici.

1. Dès 1907, lors de sa publication des textes de Berlin, Ungnad signalait les noms mitanniens des tablettes de Kerkouk et A. Boissier, qui faisait la même constatation, étudiait certains éléments (*durar*, par exemple), dans *RA* XVI (1919), p. 159.

Liste des noms propres des tablettes de Kerkouk ¹

A

- A-ar-ta-[25 : 3.
^d Adad B 108 : 10 — B 109 : 18.
^d Adad-ša-ki 15 : 5.
 A-di-ia Br. 309.
 A-kab-[43 : 6.
 A-kab-dug-gi 14 : 24.
 A-kab-še B 109 : 4.
 A-kab-še-en-ni 30 1 — 45 : 1, 9.
 A-kib-ŠAR B 109 : 1, 21.
 A-kib-ša-lim 17 : 22, 32.
 A-kib-ta-še-en-ni 7 : 31, 38.
 A-ki-ia 10 : 32 — 12 : 33 — 19 : 5, 29 — 33 : 15.
 A-ki-pa-bu B 110 : 18.
 Ak-ku-li-en-ni 8 : 21, 27 — 26 : 6, 9.
 Ak-ku-u-ia B 106 : 5.
 Al-ki-ia 44 : 18, 19, 30.
^F Am-ma 22 : 23.
^F Am-me-e-a 15 : 3.
^F Am-me-e-ia 15 : 7.
^d A-na-a-[5 : 4.
 An-ta-ra-ti 36 : 5.
^F A-pi-el-li 22 : 22.
 A-pi-ha-ri B 109 : 7.
^F A-pi-sin-na (ou A-pi-eš-na) 7 : 5, 6, 11, 16, 21, 25.

1. Abréviations. — Un numéro = le n° de la tablette, dans *Contrats et Lettres*. — B = tablette de Berlin, dans *Vorderasiatische Schriftdenkmäler*. — Pinches = tablette publiée dans *Cuneiform Texts*. — Scheil = tablette publiée dans *Recueil de Travaux*. — Br. = tablette de Bruxelles dans la publication de Speleers. — Meissner = tablette publiée dans *OLZ*. (pour cette bibliographie voir au chapitre Bibliographie). — F = nom de femme.

- A-qa-a-a 10 : 30.
 A-qa-pi-til 19 : 5, 6.
 A-ra-a-a 29 : 5, 12.
 A-ri-har-me 19 : 21.
 A-ri-ib-bar-ni 6 : 4, 7, 9, 11, 19, 22.
 A-ri-mu-še 14 : 21.
 A-ri-pa-ar-na B 106 : 22.
 Ar-na-[37 : 5 — B 109 : 20.
 Ar-na-an-ta 6 : 30.
 Ar-še-ih-li 17 : 23, 31.
 Ar-šu-li-hi 14 : 25.
 Ar-ta-[B 109 : 13.
 Ar-ta-a-a 17 : 3 — 41 : 3.
 Ar-ta-še-en-ni 9 : 6 — 44 : 25.
 Ar-taš-še-[17 : 17.
 Ar-ta-še-ni 10 : 30 — Br. 310.
 Ar-te-[46 : 35.
 ?-]Ar-Te-šub 21 : 4, 6.
 ?-]Ar-Til-la 20 : 15 — 42 : 2.
 Aš-du-a-šar 22 : 4.
 A-šur-ma-ri B 108 : 11.
^FA-tuk-[22 : 22.
^FA-za-a-a 7 : 3, 7, 10, 13, 19, 23.
^FA-zi 22 : 20.

B

- Bag-u-ia 19 : 20, 22.
 Bal-te-ia 44 : 22.
 Bel-iddin B 106 : 23.
 Be-el-iddin B 107 : 17.
 Bel-iddin-na 14 : 23 — 17 : 25.
]-bi-da-a-a B 109 : 19.
 Bi-ir-ga B 108 : 2.
 Bi-za-ri 33 : 9.

- Bu-hi-[36 : 11.
 Bu-hi-še-en-ni 44 : 3, 21, 23.
 Bu-hu(?)-di-ia 20 : 7.
 Bu-ia 7 : 32, 36.
 Bu-i-ta-e 11 : 4, 6 — 12 : 16, 19, 27, 31 — 18 : 5.

D

- Dub-bi-ia 40 : 7.
 Du-ra-[9 : 7.
 Du-ra-ar-Te-šub Pinches : 25, 32.
 F Du-ri-a-ni 22 : 21.
 Dur(?)-še-en-ni 40 : 5.
 Du-uk-li 22 : 23.

E

- E-en-ša-[B 106 : 4.
 El-hi-ib-ŠAR 8 : 2, 7, 9.
 El-hi-ib-til-[la 16 : 37.
 E-li-iš-til-la 10 : 24, 31.
]-el-Te-šub 37 : 2.
 En-ma-ti-ia 36 : 5.
 En-na-a-a 8 : 20 — 10 : 26 — 22 : 25.
 E-en-na-a-a 14 : 2 — 44 : 24.
 En-na-ma-ti 6 : 34, 39.
 E-pi-ri 44, 23, 27.
 E-ra-zi 44 : 24.
 E-te-e-a 44 : 19, 30.

G

- Gi-el-Te-šub Pinches : 26.
 Gi-en-na-[am 20 : 8.
 Gi-eš-ha-a-a Pinches : 22.
 Gi-li-ia 14 : 3, 6, 7, 8, 14.

- Gi-pi-[20 : 4.
Gi-ra-ar-[23 : 7.

H

-]ha-a-bu 10 : 26.
Ha-al-še-en 28 : 11.
Ha-bi-ra 8 : 2, 13.
Ha-bi-ú-tum 17 : 20.
Ha-i-iš-te 41 : 2.
Ha-ma-an-na 13 : 1, 6.
Ha-na-a-a 6 : 35 — 22 : 10.
Ha-ni-a-te 6 : 32.
Ha-ni-ku 8 : 19.
Ha-ni-ku-uz-zi 17 : 19, 30.
Har-bi-ia 10 : 1, 6, 9, 13, 18.
Ha(?)]-šib-ha-lu 16 : 36.
Ha-ši-ib-til-la 0 : 2 — 16 : 14, 36 — 46 : 7.
^FHa-ši-im-ma-at 22 : 24.
Ha-ši-it-te 46 : 2, 26, 38.
Ha-ši-pa-te 44 : 23.
He-ir-ši-it 16 : 6, 8.
^FHi-in-ba-[41 : 25.
]-hi-til-la 34 : 5.
Hu-bi-di(?) B 109 : 3.
Hu-di-ia 25 : 6.
Hu-lu-uk-qa Pinches : 24.
Hu-ta-an 40 : 3.
Hu-ti-ia 26 : 2 — 40 : 6, 7 — 46 : 35.
Hu-ti-ib 41 : 22.
Hu-ti-ib-ŠAR 7 : 33.
Hu-ti-iš-ši-mi-qa 4 : 5.
Hu-ti-pa-bu 6 : 38.
Hu-u-ia (ou Bag-u-ia) 19 : 20, 22.

I

- Ib-bi-[hu 26 : 2.
 Ib-ša-a 11 : 2 — 16 : 35 — 23 : 2, 5.
 Ib-ša-ha-lu 7 : 2, 14, 18 — 16 : 36 — B 109 : 6.
 Ih-li-[11 : 4.
 Ih-li-ba-bu Pinches : 27, 34.
 Ih-li-Te-šub 12 : 29 — 46 : 2, 25, 33, 38 — Pinches : 21, 32.
 Ih-li-Te-eš-šub B 111 : 12.
 Ik-ki-ia 16 : 10.
]ik-qa-na-ri 37 : 5.
 I-li-ia B 107 : 3.
 Iam-ni-šu (ou Ili-ni-šu) 2 : 3 — 4 : 4, 7.
 Im-bi-ia Br. 309.
]ip-ra 20 : 3.
 F I-ra-šu 3 : 2.
 I-ri-ir-til-la B 110 : 2.
 I-ri-še-en-ni Pinches : 5, 10, 13.
 Ir-pi-ŠAR 44 : 20.
 Ir-pi-nu-uh-ni 17 : 24.
 Ir-ra-[13 : 7.
 Ir-ra-zi 44 : 27.
 Ir-ri-ki-[B 107 : 6.
 Iš-ga-bu B 109 : 2.
 I-ši-ib-ha-lu 16 : 35, 38.
 Iš-ku-ia 14 : 22.
 It-ha-bu 43 : 22.
 It-hi-ib-ŠAR Pinches : 4.
 It-hi-bu-si Pinches : 5.

K

- Ki-an-ni-bu CT : 29.
 Ki-ba-a-a 20 : 4, 16.
 Ki-bi-ia 19 : 22 — Pinches ; 29 — Scheil : 1 — Meissner : 1.

Ki-in-nu-zi	8 : 14.
Ki-ir-ra-zi	22 : 26.
Ki-pa-a	10 : 35.
Ku-ba-a	45 : 2.
Ku-bi-ia	8 : 25.
Ku-dug-ga	14 : 3.
Ku-duk-qa	41 : 57.
Ku-duk-ka	B 109 : 19.
Ku-ma-ni	B 199 : 7.
Ku-ra-an-gi	6 : 36.
Ku-uš-ši-]	40 : 6.
Ku-uš-šu	Pinches : 24, 31.
Ku-uz-za-ri	6 : 33, 41.

L

]la-an-te-e (?) 46 : 36.

M

Ma-qa-an	35 : 1, 8.
Ma-ti-ia	33 : 5, 10, 12 — 36 : 4, 7, 9.
^F Me-en-nu-un-ni	6 : 8, 12, 16.
^F Me-ni-]	22 : 23.
Miš-ki-]	35 : 12.
Miš-ki-ia	B 110 : 21.
Miš-ki-til-la	B 111 : 11.
Mu-da-ri	17 : 29.
Mu-kal-lim	12 : 33.
Muk-ri-ia	10 : 28, 34 — 15 : 2.
Muk-ri-Te-šub	19 : 1, 7, 9, 26.
Mu-lu-ia	10 : 28.

N

Na-al-du-ia	6 : 31 — 10 : 27 — B 107 : 2.
^d Nabu-DINGIR-ra	2 : 3 — 26 : 19 — 42 : 18.

- ^d Nabu-našir Scheil : 6.
 Na-gi-bu Br. 310.
 Na-i-še-ri 23 : 4, 6 — B 109 : 2.
 Na-še-ri 34 : 4.
 Na-i-te-ri 27 : 1.
 Na-ni-ia 46 : 33.
 Ni-ih-ri-ia 9 : 6.
 Ni-in-di-ia 41 : 55.
 Ni-ir-bi-ia-ia 44 : 1, 8, 10, 13.
 Ni-ir-bi-til-la 10 : 24.
]-ni-ra-ri 22 : 7.
 Nu-ba-na-ni Pinches : 28.
 Nu-bu-ul(?) 43 : 11.
 Nu-du-mar 10 : 3, 7, 8, 10, 11, 14, 21.
 Nu-i-še-ri 6 : 1, 18, 24.
 Nu-ša-a-bu B 109 : 4.
 Nu-uh-za 46 : 34.

P

- Pa-ak-qa-a (?) 40 : 4.
 Pa-i-ik-kir-kan 16 : 41.
 Pa-i-ŠAR 8 : 19, 26.
 Pa-i-til-la 16 : 37, 40.
^F Pa-ka-ia 9 : 3.
 Pa-li-ia Pinches : 3.
 Pi-an-ti-[12 : 29.
 Pi-an-ti-ia 43 : 19 — Pinches : 23.
 Pi-an-ti-ib-til-la 16 : 34, 39.
 Pi-an-ti-iš-še-en-ni 9 : 1, 4 — 15 : 13, 26, 29, 32 — 45 : 7 —
 46 : 6, 22, 28.
 Pi-an-ti-še-en-ni 46 : 17.
 Pi-ar-ha-bi 43 : 2, 23.
^F Pi-el-la-at 22 : 27.
 Pi-ih-ri-[20 : 3.

Pi-ir-ra	14 : 21.
Pi-ir-ra-ah	35 : 10.
Pi-pa-za-ni	B 108 : 11.
Pi-ul-lu	8 : 4, 5, 10 — 13 : 5 — 19 : 2, 5 — 44, 6, 7, 11, 14, 18, 29.
Pu-di-il	B 106 : 21.

Q

Qa-ak-qa	28 : 5 — 32 : 8.
Qa-ak-ki-ia	6 : 33.
Qa-ba-[37 : 2.
Qa-lu-mu-ú	6 : 34.
Qa-a-ni-[ia	16 : 4.
Qa-ni-ia	17 : 18, 27.

S

Sa-a-te	10 : 17.
Sa-zu-gi	44 : 21, 22.
^d Sin-na-din-šum	8 : 22.
Sip-pi-an-na	22 : 5.
^F Ša-ab-hu-ra-ti	6 : 5, 10, 20.
Ša-ar-te-ia	12 : 28 — Br. 310.
Ša-ar-Te-šub	19 : 19, 23.
Ša-aš-ta-e	6 : 31, 40.
Ša-at-[ti-ia	B 108 : 10.
Ša-qa-ra-ak-ti (ou Ta-qa-ra-ak-ti (?))	20 : 2.
Še-el-lu	Pinches : 23, 33.
Še-en-na-a-a	14 : 20 — 44 : 2.
Še-en-na-en-[B 111 : 4, 7.
Še-eš-[17 : 23.
Še-he-el-Te-šub	19 : 23 — 41 : 3, 5, 28.
Še-hi-el-Te-šub	17 : 3, 9, 11, 12.
Še-lu-ub-še-en-ni	7 : 30, 34.

- Ta-ri B 106 : 20.
]-ta-še-en-ni 23 : 9.
 Ta-ú-qa B 109 : 3.
 Te-hi-ib-ŠAR B 110 : 19.
 Te-hi-ib-til-la Pinches : 2.
 Te-hi-pa-bu 6 : 30.
]-ti-ib-še-eh-li 22 : 6.
]-til-la 7 : 27, 28 — 33 : 6 — 40 : 2.
 Ti-ri-ku 26 : 3.
]-ti-ši-ia 37 : 6.
 Tu-ra-ar-Te-šub 19 : 24, 28.
 Tu-ú-ia 17 : 22.

U

- Ú-ku-ia Pinches : 22, 31.
 Ú-na-at-ta-e 26 : 3.
^F Un-tu-ia 41 : 1, 7, 26, 30, 37.
 Ur-hi-ia 39 : 1 — Pinches : 4, 9, 13.
 Ur-hi-Te-šub 15 : 1, 5, 6.
 Ut(?)-ha-am-ni-ra-ri 6 : 38, 42.
 Ut-ku-li (ou Tam-ku-li) 8 : 24.
 Ut-tuk-še(?) 29 : 4.
 Ut-tuk-še-ni 24 : 4.
 Ut-tuk-ta-e 35 : 2, 3 — 42 : 19 — 46 : 32, 36.
^d Utu-ma-an-sum 10 : 29.
 Ú-zi-ia 43 : 21.
 Uz-zu-un-ni 22 : 7.

Z

- Zi-gi 1 : 25 — 11 : 1, 9 — 20 : 14 — 21 : 2 — 24 : 6 — 25 : 5
 26 : 8, 13 — 31 : 2, 4, 10 — 33 : 1 — 34 : 3 — 39 : 1.
 Zi-iz-zi (ou Gi-iz-zi?) 46 : 3.
 Zi-li 26 : 4.

Zi-li-ia	B 106 : 23 — B 107 : 7.
Zi-li-ib-ŠAR	44 : 20, 28.
Zi-lim-mi-ga (ou Zi-ši-mi-ga)	41 : 15 — B 107 : 5.
Zi-na-te	* 41 : 14, 15.
Zi-ni (ou Zi-li)	Pinches : 29, 30.
Zi-rib-til-la	19 : 21, 27.
Zu-ia	9 : 8.
Zu-um-zu	44 : 26.
Zu-zu-ia	B 107 : 6.

NOMS DE LIEUX.

Ville.	A-be-na-aš	B 109 : 8.
	Bu-hi-še-en-ni	33 : 4.
	Gur-ru-ha-an	24 : 2.
	Ilani	16 : côté — 19 : 16 — 46 : 39. — Br. 309.
	Nu-iš-[ša(?)]	Scheil : 5.
	Nu-zi[20 : 11 — 35 : 9.
	Tar-ku-[B 111 : 5.
	Zi-iz-za	2 : 2.
Porte	^d Nergal	19 : 17.
Pays	Pa-ak-ka-an-te	41 : 18.
Champ	Pa-i-ri	15 : 4 et Pa-i-hu ibid : 6.
Lieu dit	An-za-kar	8 : 3 — 19 : 8, 13 — B 106 : 10, 13 — B 110 : 5. Br. 310.

Classification.

Abstraction faite des variantes ou des noms incomplets, nous possédons dans cette liste un matériel de plus de deux cent cinquante noms propres différents. On peut les classer en plusieurs groupes¹.

GRUPE SÉMITIQUE.

NOMS BABYLONIENS.

Très peu de noms sémitiques du type babylonien :

^a *Adad-ša-ki*

Bel-iddin(na)

^a *Nabu-našir*

^a *Sin-na-din-šum*

Šum-u-ša-lim

et un seul nom de type fréquent dès l'époque d'Agadé :

^a *Utu-ma-an-sum* (^a *Šamaš-iddin*).

De ces noms il est possible qu'il faille lire le premier, où le nom du dieu est écrit par l'idéogramme IM : ^a *Tešub-ša-ki*, comme on l'a proposé pour les lettres de Tell-el-Amarna.

Signalons encore un nom sémitique très ancien puisqu'il apparaît dans les listes dynastiques à demi-légendaires :

1. Abréviations des ouvrages cités.

- APN.* K. L. Tallquist - *Assyrian personal Names*. Helsingfors, (*Acta societatis scientiarum Fennicae*, XLIII, 1), 1914.
- CTCT* S. Smith - *Cuneiform Texts from Cappadocian Tablets in the British Museum*, I, 1921.
- GPN.* A. Stonecipher - *Graeco-Persian Names*. (*Vanderbilt oriental series*). New-York, 1918.
- PN* A. T. Clay - *Personal Names from cuneiform Inscriptions of the Cassite Periode*. New-Haven, 1912.
- TA* J. A. Knudtzon - *Die el-Amarna-Tafeln*. Leipzig, 1907-1914.
- TC* G. Contenau - *Trente tablettes Cappadociennes*, P. (Geuthner) 1919.
- TK* La présente étude : *Tablettes de Kerkouk, etc.*
- Sundw.* J. Sundwall - *Die einheimischen Namen der Lykier nebst einem Verzeichnisse kleinasiatischer Namenstämme*. Leipzig, 1913.

Qa-lu-mu, pour *kalûmu* (l'agneau), cité comme neuvième roi du premier royaume de Kish. Nous pouvons le comparer au *Galume* qu'on rencontre dans les tablettes cappadociennes (CTCT, I).

NOMS ASSYRIENS.

Tandis que dans les tablettes cappadociennes les noms de frappe assyrienne étaient des plus nombreux, nous ne relevons ici qu'un *Ašur-ma-ri* (ou *Asur-ma-lik*, le dernier signe à demi-effacé admettant les deux lectures).

NOMS OUEST-SÉMITIQUES.

Ces noms qu'on appelle aussi Amorrites, ont été bien étudiés par Clay¹; Chiera en a publié un nouveau contingent² et Tallquist a réuni tous ceux qui étaient connus lorsqu'il a donné son recueil de noms propres³. Une étude toute récente de M. Théo. Bauer⁴ dont je ne suis pas toutes les conclusions, vient d'être publiée sur les Amorrites.

Du type ouest-sémitique, nous relevons dans nos tablettes

<i>Ha-ma-an-na</i>	cf. חַמָּן : <i>Sulmān-haman-ilani</i> (APN p. 225).
<i>Ha-bi-ra</i>	cf. חַבֵּר
<i>Ha-bi-u-tum</i>	
<i>Šum-mi-[-</i>	cf. les noms sémitiques en : <i>Šumma</i> (APN p. 225).

SÉMITIQUES-ASIATIQUES.

Les noms abrégés.

Parmi les noms ouest-sémitiques, on relève de nombreux noms abrégés ou hypocoristiques. Le nom sémitique constituant le plus souvent une proposition grammaticale, le procédé de formation des

1. PN.

2. E. CHERA. *Lists of Personal Names from the Temple School of Nippur. University of Pennsylvania. Publications of the Babylonian Section.* Philadelphia. XI, 1, 2 (1916), 3 (1919).

3. APN.

4. *Die Ostkanaanäer.* Leipz. 1926.

abrégés est le suivant : la seconde partie de la sentence disparaît alors que la première partie prend une terminaison ayant la valeur d'un diminutif. Les abrégés sémitiques se terminent en *ia* ou *aa*.

Selon Lidzbarski¹, la formation s'explique par l'emphatisme de la prononciation, exprimé par les voyelles. Hilprecht² considère que cette abréviation se fait soit par l'allongement de la dernière voyelle de l'élément conservé, soit par l'addition de *ia* avec renforcement fréquent au moyen d'une consonne emphatique : *m*, *n*, *t*. Cette terminaison n'est pas le suffixe de la première personne, mais la représentation de l'effort pour atteindre l'oreille d'une personne distante. Ranke³, au contraire, voit dans les noms en *aa* et *ua*, l'équivalent de noms en *aia* et *uia* ; le suffixe ne serait, pour lui, autre chose que le suffixe nominal de la première personne : « mon x, mon petit x ».

Ce qui est remarquable, dans les textes de Kerkouk, c'est que sur 250 noms environ, nous en trouvons 13 de ce type, tandis que Ranke⁴ sur plus de 2000 d'une autre région, n'en a relevé que 25.

Puisque nous ne sommes pas en territoire Amorrite, cette fréquence insolite doit nous inviter à un examen minutieux de ces formes. Or nous voyons qu'il ne faut pas considérer ces terminaisons hypocoristiques en *aa* et *ia* comme particulières aux noms d'origine sémitique. On les retrouve également dans les noms étrangers : *Aušpiia*, *Dudhalia*, etc.

Et nous pouvons distinguer parmi les noms à terminaison *aa* et *ia* :

1° Des noms sémitiques, 2° des noms asianiques et indo-européens, 3° des noms dont les éléments se rencontrent dans les deux onomastiques.

1° Des premiers nous citerons :

'li-ia

Am-me-e-a

Abrégé de *Ammi* + *x*. Cf. *Ammiditana Ammišaduga*.

1. *Semitische Kosennamen*, dans : *Ephemeris* 1, p. 1-23.

2. *Bab. Exped.* X, p. XV.

3. *Die Personennamen in den Urkunden der Hammurabi-Dynastie*, Munich 1902, p. 46.

4. *Early Babylonian personal Names*, Philada. 1905, p. 11.

- En-na-a-a* Cf. *Ena-Ašur* « sois pitoyable ô Asur » (*TC* et *APN*, p. 73).
- Qa-ni-ia* Cf. *Qa-na-a ilu* (Amorr.) et *Iluqanā* (אלקנא) (*APN*, p. 183).
- Šu-uk-ri-ia* Cf. *ša-ki-ru* שקר (?) (*APN*, p. 308).

2° A la seconde classe appartiennent :

- A-ki-ia* Cf. *TA*, 30, l. 3 et *Aki-Tešub*, roi d'Arahtu (*MDOG*. 35, p. 34).
- Ak-ku-u-ia* A rapprocher du précédent. Cf. *Akkulienni* (?) *TK* et *Akki* (*APN*, p. 19).
- A-ra-a-a* Abrégé de *Ari* + *x*, *ar* + *x*.
- Ar-ta-a-a* Abrégé de *Arta* + *x*; cf. *Artaiā* (*APN*, p. 31). Ici nous avons un nom d'origine iranienne; cf. notre liste et *GPN*, p. 22-27.
- Ha-na-a-a* Cf. *Hanaai* (*PN*, p. 78) et les noms en *Hani*, *Hanu*.
- Ib-ša-a* Cf. *Abšaa*, *Abšieku* (יבשא, Palmyr. עבסא).
- Ik-ki-ia* peut-être à rapprocher de *Akiia* et *Akkuia*.
- Muk-ri-ia* Abrégé de *Mukri-Tešub*.
- Pi-an-ti-ia* Abrégé de *Pianti* + *x*. Cf. *TK*.
- Še-en-na-a-a* Abrégé de *Šenni* + *x*. Cf. *TK*.
- Šil-mi-ia* Abrégé de *Šilmi* + *x*; cf. *Ši-il-me* (*APN*, p. 308).
- Ši-il-pi-a-a* A rapprocher de *Šilmiia*, les deux noms ayant sans doute une prononciation : *Šilwiia*.
- Šur-ku-ia* Abrégé de *Šurki* + *x*.
- Ur-hi-ia* Abrégé de *Urhi* + *x*.
- U-zi-ia* Cf. *U-zi-i* (Thureau-Dangin, *Huitième Campagne de Sargon*, l. 43) et *Uzi-Buriasš*, *Uzi-Marduk*, *Uzi-šugab* (*PN*, p. 144) et *Uzi(b)ia*, abrégé de *Uzi(b)-šipak*. Le nom *Uzibia*, *Uzbia* est à rapprocher de *Ušpia*, nom d'un des vieux rois d'Assyrie, sans doute d'origine mitanienne.

3° Dans la troisième classe, nous citerons :

- A-pi-el-li* = soit sémitique : *Abi-elli*, soit du type kassite *Abi-rattaš*.
- A-ga-a-a* Cf. *APN*, p. 25.
- A-za-a-a* Araméen possible, mais se retrouve en Iranien (*APN*, p. 48).
- Bu-ia* Cf. *Bu'itu* « la désirée » (*APN*, p. 65) ou *Buitae* (*TK*) dont *Bu-ia* serait l'abrégé.
- En-ma-ti-ia* Sans doute abrégé de *Adi-mati-ili*. « Jusques à quand ô mon dieu ? », mais ce nom peut se rattacher à l'élément mitannien qu'on retrouve dans *Mattiuaza*.
- Hu-di-ia* ou *Hu-da-a-a* ou *Hu-ud-da-ia* (*HABL*¹, 1078, 9) sémitique et peut-être l'abrégé de *Hu-ta-an* (*TK*) à lire : *Hudi/a-ilu* ; mais *Hu-ti-ï(b)*, *Hu-ti-ib-šar*, *Hu-ti-i(š)-ši*, *Hu-ti(p/b)a-bu* sont asianiques.
- Iš-ku-ia* Peut être sémitique, si on adopte la lecture *Mil-ku-ia* hypocoristique de l'élément *milki* + *x*.
- Ki-b|pa-a-a* et *Ki-bi-ia*, *Ku-bi-ia*. Noms qui peuvent être des abrégés de *Kubu* : *Gimil-Kubu*, *Arad-*, *Amat-*, *Idin-*, *Nur-* (*APN*, p. 257). Sur *Kubu*, cf. Thureau-Dangin : *Notes assyriologiques*, XXV, dans *RA*, XIX, 2 (1922), p. 81-82. L'élément *Kubu* est fréquent dans les noms de Cappadoce. Mais nous trouvons aussi en Asie-Mineure : *Kiba* et *Kibe* (*Sundw.*, p. 104), *Kibaba*, *Kibaki*, *Κιβαις* en Cilicie ; peut être analogue à *Hib|pa* et *Kub|pa* en Asie-Mineure (*Sundw.*, p. 118, 123).
- Mu-kal-lim* De bonne frappe sémitique, mais cf. le hittite *Mugallu* (*APN*, p. 139).
- Pu-di-il* Peut se lire idéographiquement : *Arik-dén-ili*, d'époque assyrienne. Mais s'apparente aux noms

1. R. F. HARPER, *Assyrian and Babylonian Letters*, Lond. 1892-1913.

- Mitanniens *Pudi-Hipa*, *Pudi-ma-a-ni*, *Pudi-saha-u*, *Pudi-še-ri* (APN, p. 182).
- Qa-ak-ki-ia* Cf. *Ka-ak-ki-ia* hypocoristique du type *Kakkum* (?) *ša* ^{d.} *Adad* (APN, p. 110). Mais nous avons *kákú* « oncle » (néo-Perse). Aussi en Asie-Mineure : *Ka-a-ki*, *Ka-a-gi*, *Ka-ku-mu* (*Sundw.*, p. 93); Cilicien *Κακκμωαζ*; *Ki-ki*, *Ki-ke* en Asie-Mineure dans *Ki-ik-Tešub*, *Ki-ik-ki-ia-en-ni*, *Ki-ik-ku-li*; Pisidien *Κοκκζλοζ* (*Sundw.*, p. 105, 120).
- Ša-ar-te-ia* Abrégé de *Ša-ar-Tešub*.
- Ta-ku-ia* Cf. *Taku* (TA, 51, l. 5) et *Ta-ku-ua*, roi de Ni (MDOG. 35, p. 34).
- Tu-u-ia* Cf. *𐎢𐎠𐎢*, roi de Hamath (APN, p. 233); idem. dans TA, 162, l. 69 (égyptien?).
- Zi-li-ia* Abrégé possible de noms en *Šilli*; mais nous avons aussi l'élément *zil*, *sil* en hittite, *σλ* en Asie-Mineure (*Sundw.* p. 249) : *Zi-lim-mi-ga*. *Si-li-ara*, *Si-il-Tešub*, *Biassili* (APN, p. 282).

Ces noms en *ia*, *aa*, abrégés asianiques sont une transition pour passer à la classe suivante.

GROUPE ASIANTIQUE.

NOMS KASSITES.

- Har-bi-ia* Abrégé de noms en *Harbi*, *Harbe*; cf. *Harbi-Šipak* (IV R. 34 : 44, 53) *Bura-Harbe*, *Kadašman-Harbe*, *Meli-Harbe* (PN, p. 37). Le nom divin *Harbe* équivaut à *Ellil*. Si *Harbiia* est bien un abrégé de noms en *Harbe*, il écarte, pour ce dernier, la lecture proposée *Murti* qui le faisait rapprocher de *Myrtilos*, etc.
- Ša-qa-ra-ak-ti* A la signification *napšuru* (grâce, faveur). On le retrouve, (ici le *q* remplace le *g*), dans *Šagarakti-Šuriaš*, *Šagarakti-Ellil*.

A. T. Clay¹ a réuni les éléments communs aux noms Kassites et aux noms Mitanno-Hittites ; ils suggèrent une relation possible entre les deux langages. Cette opinion est partagée, à divers degrés, par Hommel², Bork³, Bloomfield⁴, mais s'oppose à celle de J. Scheftelowitz⁵, qui classait le Kassite parmi les langues indo-européennes. Les traces incontestables d'indo-européen qu'on rencontre en Kassite et en Mitanni seraient dues, dans ces deux pays, à la présence d'aristocraties dirigeantes d'origine aryenne. L'élément indo-européen, qu'on isole dans l'ensemble désigné du terme compréhensif de Hittite, est dû lui aussi à une classe dirigeante, sans doute assez étendue.

NOMS MITANNO-HITTITES.

On souhaiterait, maintenant que les documents sont assez nombreux pour qu'on puisse instituer des comparaisons, faire de ces noms deux classes distinctes, ce qui appartient au Mitannien et ce qui appartient au Hittite, d'autant que sous ce dernier vocable on comprend divers dialectes : le Hittite proprement dit ou Kanéšite, le Proto-Hittite, le Hurri, le Luwi, le Palawi et le Manda, dont le premier (le Kanéšite), le plus abondamment représenté dans nos textes, est indo-européen ou fortement indo-européanisé.

Mais, justement, les confrontations entre les noms propres hittites, ceux du Mitanni et des autres dialectes asianiques ont fait paraître entre eux de tels points de contact, qu'il n'y a pas intérêt, bien au contraire, à vouloir les différencier en classes trop distinctes. C'est ainsi que Sachau⁶, dès 1892, établissait que certains noms hittites sont de frappe cilicienne. Kretschmer⁷ a démontré que les langages

1. *PN*, p. 44-45.

2. *Hithiler und Skythen*.

3. *OLZ* XIV, (1911) col. 472.

4. *On some alleged Indo-European languages in cuneiform character* : *American Journal of Philology*, t. XXV, p. 1.

5. *Die Sprache der Kossäer* : *Kuhn's Zeitschrift*, 1905, p. 260-277.

6. *Bemerkungen zu Cilicischen Eigennamen* : *ZA* VII (1892), p. 85-103.

7. *Einleitung in der Geschichte der Griechischen Sprache* (1896).

de l'Asie Mineure doivent être rapprochés les uns des autres pour la phonétique, l'onomastique, avec conséquences valables pour l'ethnologie, ce qui ouvre de très vastes horizons vers l'ouest de l'Asie Mineure. Bork¹ avait noté que certains noms d'Asie Mineure, autres que ceux qui nous sont connus par les cunéiformes ont beaucoup de ressemblances avec ceux du Mitanni. Gustavs² a même étendu ces comparaisons de noms mitanniens aux noms cariens et lyciens, et il essaya de dégager dans les noms du Mitanni des formes verbales. C'est dans cette voie que Tallquist³ a poursuivi ses recherches, en s'appuyant sur la collection critique des noms de l'Asie Mineure de Sundwall⁴. C'est la méthode qu'a suivie récemment C. Autran et qui l'a conduit à de si intéressants résultats⁵.

La dispersion des noms Mitanno-Hittites se révèle donc considérable. Nous les retrouvons dans les anciens textes babyloniens et dans ceux de la période Kassite, dans les vieux textes d'Assur, dans ceux de Kerkouk et dans les inscriptions assyriennes plus récentes, dans les lettres de Tell-el-Amarna et dans les documents de Tell-Ta'annek, dans les textes de Boghaz-Keui et dans les tablettes Cappadociennes ; bref sur une aire très étendue et pour un laps de temps considérable.

La présence de noms asianiques dans les tablettes cappadociennes, qui datent de la seconde moitié du troisième millénaire, nous éclaire sur la population de l'Asie Mineure depuis l'an 3000 environ. Bien qu'il s'agisse de textes émanant d'une colonie sémitique, on y trouve de purs noms Asianiques comme :

A-lu-ud-hu-ha-ar-ša

Ku-ku-la-nu

Ar-za-na-ah-šu

Ma-da-wa-da

Du-ud-ha-li-a

Na-ab-ra-ga

1. *Memnon* V (1911), p. 46 b.

2. *Bemerkungen zur Bedeutung und zum Bau von Mitanni-Namen*: *OLZ* XV (1912), col. 241-6; 350-6; 390-5.

3. *APN*, p. XXVI et suiv.

4. *Sundw.*

5. *Tarkondemos*. P. (Geuthner), 1922. — *Introduction à l'étude critique du nom propre Grec*. P. (Geuthner) 1925, (à suivre).

*Ha-šu-šar-na**Ša-ak-ri-aš-wa**Hi-is-ta-ah-šu* et *Hi-iš-ta-ah-šu-šar**Šu-bu-na-ah-šu*

Beaucoup de ces noms peuvent être attribués aux Proto-Hittites, c'est-à-dire à la population indigène de Cappadoce¹ dont la langue a été rapprochée du Caucasiq².

Il est à remarquer que la proportion des noms asianiques dans les toponymes des tablettes cappadociennes est plus importante que dans les noms propres de personne, résultat naturel puisqu'il s'agit d'une colonie sémitique implantée au milieu d'une population qui ne l'est pas. Dans les exemples cités plus haut, il ne s'agit pas de simples coïncidences, presque tous les éléments dont sont composés les noms Mitanno-Hittites se retrouvent dans certaines langues asianiques, soit, par exemple, dans les inscriptions lyciennes originales, soit dans leurs transcriptions grecques.

Ce sont ces ressemblances, en ne tenant compte ici que des affinités linguistiques qui ont conduit certains philologues à réunir en un même groupe les Mitanno-Hittites et les habitants primitifs de l'Asie Occidentale, depuis les Iles Grecques et l'Europe à l'ouest jusqu'à l'Arménie (incluse) et les frontières de la Médie et l'Elam à l'est. C'est ce groupe que Fick a nommé les Hattiques, Kannengiesser les Hittites, et Bork les Caucasiques.

C'est par cette théorie qu'on pourrait peut-être expliquer un fait onomastique assez curieux. L'étude des noms propres conservés par les documents cunéiformes y a fait constater des noms que l'on suppose égyptiens. On en rencontre dans les textes assyriens de la période sargonide et dans les textes néo-babyloniens, mais plus anciennement dans les textes de Boghaz-Keui et surtout dans les lettres de Tell-el-Amarna. Les études capitales sur cette onomastique sont celles de G. Steindorff³ et de H. Ranke⁴.

1. B. LANDSBERGER : *ZA*, 1923-24, p. 221 ; J. LEWY : *OLZ*, 1923, p. 543 ; J. FRIEDRICH : *Reallexikon d. Vorgeschichte*, I, 1924, p. 134.

2. E. FORRER : *MDOG*, LXI (1921), p. 25 ; HÜSING : *Wiener Prähist. Zeitschr.* 1920-21, p. 52.

3. *Die keilschriftliche Wiedergabe ägyptischer Eigennamen* : *BA*, I (1890), p. 330-61 ; 593-612.

4. *Keilschriftliches Material zur altägyptischer Vokalisation*. Berl. 1910.

On est fréquemment amené à constater les similitudes qu'offrent ces noms (abstraction faite de l'aspect que leur donne la transcription en cunéiforme), avec ceux d'origine étrangère de l'Asie Occidentale que l'on rencontre dans les inscriptions cunéiformes. Bien entendu, il convient dans ces comparaisons de ne pas faire état de noms formés d'onomatopées ou par répétition de deux syllabes identiques, ou presque, qui ne sont le privilège d'aucune langue.

A côté de noms considérés par Ranke comme égyptiens et que Tallquist revendique comme Hittites¹ : *Dašarti*, *Habaia*, *Iršappa*, *Karmuni*, *Licia*, *Pirizzi*, il en est d'autres donnés comme Mitanniens par Weber² que H. R. Hall³ regarde comme égyptiens : *Tuya* = *Tuye* (*Tui*), *Leia* = *Leie* (*Rui*), *Mania* (*Meni*), *Vishiari*, *Pâlûma* et *Mimmahe* (= *Nebemhêt*, prononciation probable du nom à la XVIII^e dynastie). Il ne s'agit là que de quelques exemples choisis entre bien d'autres.

La présence d'éléments communs dans certains noms égyptiens et dans les noms asianiques, ne serait pas une coïncidence, si l'on considère les résultats de l'étude que C. Autran a consacrée aux noms égyptiens dans son *Tarkondemos*. Il remarque en Egypte une contamination préhellénique, qu'illustraient déjà les témoignages de l'archéologie sur les rapports de la Crète minoenne et de l'Egypte. Par contre, il note dans le Lycien qui est une langue « asiano-égéenne de type général nettement asiatique »⁴, des éléments grammaticaux et lexicologiques égyptiens. Ce fait pourrait rendre compte des ressemblances qu'on remarque entre les noms égyptiens des textes cunéiformes et ceux du grand stock de peuples que nous définissons tout à l'heure.

Les différences que nous rencontrons dans la façon de rendre un même nom, en des endroits divers, tiennent en partie à la difficulté de la transcription et en partie aux modifications que certains sons ont subies de peuple à peuple.

1. *APN*, p. XIX.

2. Dans *KNEDTZON*, *TA*, 1268, note.

3. *Egypt and the external World in the time of Akhenaten* : *JEA*, VII (1921), 1-2, p. 53, note.

4. p. 141.

La polyphonie et le syllabisme des signes cunéiformes faisaient du système un instrument sans souplesse, obligeant les scribes à tourner perpétuellement la difficulté pour rendre des sons peu familiers à leur oreille. Bien souvent, lorsqu'il s'agit de noms étrangers, le scribe écrit le nom du même personnage différemment sur deux tablettes, parfois sur la même tablette; j'en ai signalé des exemples dans les tablettes Cappadociennes¹; nous pouvons en relever ici également:

Nu-i-še-ri et *Na-i-še-ri*

Ši-ta-na-aš-še et *Ši-ta-na-aš-te*² etc.

Au point de vue phonétique, nous remarquons dans les langues Asianiques aussi bien qu'en Cappadocien, Mitannien et Hittite cunéiforme, que les sonores *b*, *g*, *d* se distinguent peu des sourdes, *p*, *k*, *t*³. Ainsi l'on a: *Dušratta* et *Tušratta*, *Dadu-Hipa* et *Tadu-Hipa*, *Dudhaliia* et *Tudhaliia*. Dans les noms de Kerkouk: *Kipa-a* et *Ki-ba-a-a*, *Tu-ra-ar-Tešub* et *Du-ra-ar-Tešub*.

Il ne faut d'ailleurs pas faire de ces remplacements une règle rigoureuse: nous avons peut-être là un phénomène plus apparent que réel et tenant à une simple convention graphique; les signes *du* avec valeur *tu*, *da* avec valeur *ta*, *ba* avec valeur *pa*, sont attestés dans l'ancien syllabaire accadien⁴.

L'*r* paraît avoir eu une prononciation résonnante assez accentuée pour dégrader la voyelle qui lui était jointe, (d'où les vocalisations différentes des transcriptions), ou bien avoir été rendu par *l*.

Enfin ce que nous avons noté de *b*, *g*, *d* se remarque de *k*, *q*, *g*, *h*, assez volontiers interchangeable ou pouvant disparaître complètement au début d'un mot. Par exemple, en Mitanni, l'*h* des inscriptions lyciennes fait défaut, ainsi qu'en Hittite et dans les transcriptions grecques des noms de l'Asie Mineure. Tallquist cite comme exemples les éléments *amba-hūpa-um*⁵; *ambar-hūpra*; *anda-hata-xvδ*.⁶ Les lettres *h*, *k*, *q*, *g* alternent aussi fréquemment dans les transcriptions

1. *TC*, p. 21-37.

2. Cf. Liste des noms propres de cette étude.

3. BORK: *MVG*, XIV, p. 9, 15. — AUTRAN: *Tarkondemos*, p. 50 et suiv.

4. F. THUREAU-DANGIN: *Le Syllabaire Accadien*, P. (Geuthner), 1926.

5. p. XXIX.

grecques des noms hittites et mitanniens que le α , χ , γ dans les transcriptions grecques de noms de l'Asie Mineure.

Certains infixes joignent les éléments qui composent le nom ; certains de ces infixes sont de pure liaison, d'autres sont des désinences casuelles ¹.

Nous avons signalé les terminaisons en *aa* et *ia* ; notons encore *b/pa* ; *d/ta* ; *g/k/ha* ; *m/n/l/ra* ; *enna*, *še*, *za* ou *zi*.

Nous ne ferons porter nos comparaisons, dans la liste de noms asiatiques de Kerkouk, que sur quelques groupes déterminés d'après les éléments qui les composent ; ce sont des exemples qu'il serait aisé de multiplier.

Aka/i ; *aga/i* ; *aga/i*, \sqrt{ak} « faire » Mitannien, ($\alpha\alpha\alpha$, $\alpha\alpha$: en Asie-Mineure) (*Sundw.*, p. 46), avec adjonction de *b/p* entre les deux éléments, dont les abrégés sont *A-ki-ia* et *A-qa-a-a*.

Nous connaissons *Agabtaha*, *Agabtae*, *Agabtahhi*, *Agabšeenni* et *Agiia* (*APN*, p. 13), *Akabše*, *Akibšeni*, *Akiizzi* (Isaurien Ἀκιισις), *Aki* (*APN*, p. 19).

A-ka(b)-dug-gi Cf. *Ku-dug-ga* (*TK*), *Ha-ar-duk-ka* (iranien Ἄρτουκκς *APN*, p. 86).

A-ka(b)-še suffixe hypocoristique (?) mitannien. Cf. *Šamašše* (*APN*, p. 307) (Carien Σαμασσις, *Sundw.* p. 246). Cf. Bork, *MVAG*, XIV, p. 44.

A-ka(b)-še-en-ni « frère ».

A-ki(b)-ŠAR « roi ». La prononciation de l'idéogramme cunéiforme *LUGAL* était *šar* ; cf. *ZA*, XXXVI, p. 298.

A-ki(b)-ša-lim A rapprocher de *šilme* (Hittite) et *šlāme* : $\sigma\epsilon\lambda\mu$, $\sigma\alpha\lambda\mu$, $\sigma\omega\lambda\mu$ (Asie-Mineure), *Sundw.* p. 194. Cf. *Šilmiia*, *Šilmi-tilla*, *Šilmi-Tešub*, etc.

A-ki(b)-ta-še-en-ni Le *ta* est une désinence casuelle. Je ne crois pas qu'on puisse l'assimiler (*APN*, p. 310) au *Ta*, *Ta-e*, élément nominal que nous verrons plus loin.

A-ki-pa-bu = *A-* Dans le premier cas serait à rapprocher de *Pap(p)a*

1. Sur la langue du Mitanni, cf. L. MESSERSCHMIDT, *Mitanni-Studien* : *MVAG*, 1899. — F. BORK, *Die Mitannisprache* : *MVAG*, 1909.

- ki(b/p)-a-bu* d'Asie Mineure (*Sundw.* p. 173). Cf. *Paappanaaš*, *Pappada*, ^{al} *Paappa* (*APN*, p. 302).
- A-qa-(pi)-til* *Tila, tilla*, Mitannien, « seigneur »; *tile*, Asie Mineure (*Sundw.* p. 208).
On a : *Irir-tilla*, *Surki-*, *Tehi(b)-*, *Timi-*, *Kuk-*, (*APN*, p. 311), *Aqar-*, *Aštar-*, *Hašuib-*, *Hudiib-*, *Ištarki-*, *Me-*, *Miški-*, *Silmi-*, *Šimi-*, *Šipassa-*, *Šena-*, *Tai-*, *Takil-*, (*PN*, p. 35).
Peut-être faut-il rapprocher *tala*, *tele*, Hittite (et aussi Asie Mineure, *Sundw.* p. 200), de *Talia* (Lycien Τάλιος); *Taalikina*, *Talamanu*, *Telusina*, *Telibini* (*APN*, p. 311).
Tilla est aussi le nom d'un pays de la région d'Urartu (Arménie). (Meissner, *SAI*, n° 5329).
Selon Clay ¹ ce serait aussi le nom d'un dieu.
Sa valeur : « le Seigneur » serait de même nature que celle de *Ari* « le donateur », un qualificatif remplaçant le nom. Ašurnaširpal mentionne une ville de *Tēla* (I, l. 113) qui serait Viranshehir entre Urfa et Mardin, au sud-est de Diarbekir (Clay, *Amurru*, *ibid.*).

Noms en *Ap/bi-x*.

Api est documenté dans Tell-el-Amarna (138, l. 8, 57); il y alterne avec *Abi* (l. 107); Ranke (*Material*, p. 21) le considère comme égyptien.

- A-pi-el-li* Cf. ^{al} *Elli taarbi* : Διταρβι dans le district de Hamath (*APN*, p. XXI).
- A-pi-ha-ri* Tallquist suppose sous la forme *Abihari* : « mon père est Har », c'est-à-dire Horus (?). On connaît d'autre part : *Har-haanda*, *-maki*, *-man*, *-maša*, *-šarru*, *-siaešu*, *-mei*, *-ri*, *-dukka*. *Haruraaa* (*APN*, p. 86), *Saambihari* (*PN*, p. 122).

1. *Amurru, the Home of the Northern Semites*, p. 103, n.

A-pi-sin-na Lecture qui est je crois préférable à *Apešna*. Nous connaissons l'élément *sina*, *šuna* qui n'est sans doute pas réductible à *senni* ; (*sîne* : $\sigma\iota\nu$, $\sigma\epsilon\nu$, $\sigma\upsilon\nu$ en Asie Mineure : *Sundw.* p. 195). On a : *Sieni* (Lyaconien : $\Sigma\iota\nu\sigma\zeta$), *Sin-Tešupaš*, *Sinainni*, *Sini-cnni*, *Erisienni*, *Telusina* (*APN*, p. 299) et *Šunaššura*, *Sarmaššun* (*APN*, p. 309). F. Justi (*Iranisches Namenbuch*, p. 511) compare cet élément à l'Avesta *šayana*, Pehlvi *šin* « demeure » ; cf. l'Arménien *šin* « village ». On a en Urartu la ville de *Harbisinna* (*APN*, p. 300).

Convient-il de considérer cette sorte de noms comme sémitiques ? Il n'est pas impossible que même pour *Apielli* nous soyons en présence de noms vraiment asianiques ; cf. *Abirattaš* (Kassite).

Nombreux noms composés avec *ar*, *ara*, *ari*, élément verbal mitannien signifiant « donner », dont l'abrégé serait *A-ra-a-a*.

A-ra-te *T|da*, *t|dae*, (se retrouve aussi en Asie Mineure : *Sundw.* p. 63, 198, 277), est largement documenté : *Te-Tešup* (et *Du-Tešup*), *Te-ucaatti*¹, *-Umman*, *-Ušpaa*, *Tae* (Cilicien $\tau\alpha\zeta$, Isaurien $\tau\alpha\zeta$), *Taena*, *Taišenni*, *Taitilla*, *Taiiau*, *Teie* (égyptien (?)). *Agabtae* (à Dilbat) (*APN*, p. 310).

A-ri-(ibb)-arni et *A-ri(pa)-arna* \sqrt{ir} « gouverner » Mitannien, (*arīma*, $\alpha\rho\nu\alpha$ en Asie Mineure : *Sundw.* p. 55). Documenté dans *Arnuanta* (Hittite), *Šutarna*, *Lubarna*, *Hamiirni*, *Šalburni* (*APN*, p. XXIX).

Ar-na-an-ta Cf. ci-dessus. Il existe une racine vieux-Perse *arana* : $\text{'}\text{A}\rho\nu\alpha\chi\omega\zeta$, $\text{'}\text{A}\rho\nu\alpha\pi\eta\zeta$, *GPN*, p. 21.

Ar-tašše *T|daš* (*tezi*, *daza* en Asie Mineure : *Sundw.* p. 75, 206). Cf. *Taaššu*, *Teeššu*, *Tešub-tašša*, *Taššigurumaš* (Kassite).

1. Dans les noms cités à titre de comparaison, tout en supprimant, pour abrégé, les traits d'union entre les syllabes, j'ai conservé la forme pleine de l'écriture, afin de rendre les exemples plus sensibles. Ainsi *Taaššu* et non *Taššu*, *Akiizzi* et non *Akizzi*, pour *Ta-aš-šu*, *A-ki-iz-zi*, etc.

Noms en *arše/u*.*Ar-šu-li-hi**Ar-še-ih-li**Ar-šu-ih-li*

Cf. *Arsi* et *Arza* dans *Arsiiaenni*, *Arsiiau*, *Arzana*, *Arzaia*, *Arzizzi* (*PN*, p. 29). L'élément *ahli/ihli* (*kla*, *klu* en Asie Mineure : *Sundw.* p. 108) est documenté par *Ahli-babu*, *-Tešub*, *-Bada*, *-ia* (*APN*, p. 266).

Noms en *arta/e*. Élément qui se retrouve dans le Mitannien et l'Iranien (comme *arna*), et documenté dans *Artaa*, *Artaia*, *Artabarri* (*Αρταδαριος*), *Artagaatum*, *Artamaania*, *Artaammara*, *Artaahšaar* (*Αρταξαρης*), *Artahšassu* (*Artaxerxes*), *Artaaššumara*. *Artašaata*, *Artataama*, etc. (*APN*, p. 272). Dont l'abrégé est *Ar-ta-a-a*.

Bag-u-ia

Cf. *Baga* « dieu », Iranien (?). — *Baagbaarna*, *Baagdaatti*, *Bagusu*, *Bagaa*, *Bagaraab*, *Bagazu-uštum*, *Bagi'asu*, *Bagiešu*, *Bagienna'*, *Bagiia-anu*, *Bagiiaazu*, *Baguus*, (*APN*, p. 274).

Bi-ir-ga

Barga (Assyrien), *Parhi* (Nippur), *Barhu* (Hittite); *prqqa* (*Βαργ*, *Περγ*, *Παρκ*), *Περγη* (Pisidien), *Βαργαιος* (Cilicien) (*Sundw.* p. 185 et *APN*, p. XXIX).

Bi-za-ri

Peut-être à réduire en *Pis(a) + ari*. *Piso* (Hittite), *Paza*, *Pize* en Asie Mineure : *Sundw.* p. 176, 181. Documenté par *Pisiriis*, *Pisaandi* (Carien : *Πισσανδα*), *Pisasi*, *Pisaniši*, *Piziiani* (*APN*, p. 302). Cf. *Biisaa*, *Bisirain*, *Bišaa* (*APN*, p. 64).

Bu-hu-di-ia

Élément *Buhu* qui se retrouve dans *Buhia*, *Buhšeceni* (*APN*, p. 65), *Buīhi* (*TA*, 18 R. 1. 5) accompagné de suffixes. A Touz-Khurmati entre Kifri-Salahieh et Kerkouk on a trouvé une brique au nom du roi *Buhia* (*RT*, XVI, 1894), p. 186.

Du-ri-a-ni

Cf. *Turana*, *Turbazu*, *Turbihaa*, *Tur-Tešub* (*PN*, p. 35). *Durisi* (*APN*, p. 316), *Τυρρινης* (Lycien, Cilicien, Isaurien), *Sundw.* p. 221.

<i>Ha-al-še-en</i>	Peut-être, pour <i>Ha-ar-še-en</i> .
<i>Ha-i-iš-te</i>	Cf. <i>Ha-aš-ta-ia-ar</i> (<i>JSOR</i> . 1923, p. 77).
<i>Ha-na-a-a</i>	Même élément <i>Hani</i> (qui se retrouve dans le Code
<i>Ha-ni-ate</i>	Hittite : <i>Hanima-ilimiš</i> , p. 98-99. Parmi les suf-
<i>Ha-ni-ku</i>	fixes se trouve <i>u/izzi</i> Mitanno-Hittite, qui devient
<i>Ha-ni-ku-uz-zi</i>	quelquefois <i>za</i> , <i>zi</i> , <i>zu</i> (<i>aza</i> en Asie Mineure, <i>Sundw.</i> p. 57). Se retrouve dans <i>Akiuzzi</i> (Isaurien <i>Ακκισις</i>), <i>Piriuzzi</i> (<i>Πιρριουσις</i>), ^{al} <i>Ruhiuzzi</i> , ^{al} <i>Haat-tušipiazzi</i> (<i>APN</i> , p. 265).

Des noms en *hud/t*, qui se retrouve sous le forme *kud/ta* en Asie Mineure : *Sundw.* p. 118-126.

Hu-ta-an, *Hu-ti-ib*, *Hu-ti-ib-šar*, *Hu-ti-iš-ši-mi-qa* (ou *Hutiššlim-miqa*), *Hu-ti-pa-bu*, *Hu-d/ti-ia* (forme abrégée).

Cf. *Hudapii* (Lycien *Κοδιπιος*, Carien *Κοδιπιη*), *Hu-ud-da-ia*, *Hu-da-a-a*, *Hu-Tešub* et *Huud-Tešub*, *Huudbabu*, *Hudiiazi*, *Huuddimannu*, *Huudtirme*, *Hudiib-Tešub*, *Hudiibtilla*, *Huditišenni*, etc. (*APN*, p. 283).

Pour Tallquist (*APN*, p. 253) *Babu* et *Papu* serait probablement une divinité hittite, notamment dans les noms *Babaah-iddin*, *Babiramu*, *Ahli-Babu*, *Hudbabu*, *Madibabu*, *Tadibabu*. Le *b* serait donc essentiel ; il est cependant à expliquer comme désinence dans *Hudiib-Tešub*, *Hudiib-tilla*.

Ib-ša-a

Ib-ša-ha-lu *Halu* se retrouve dans *Duudhaliia*, *Haliia* (*PN*, p. 30), *Aahalu*, ^a *Hali*, *Halaidi*, *Halašuri*, *Uršahalu*, *Halua*, (*APN*, p. 284) et *Meli-hala* (Kassite, équivalent de *Amel-Gula* (*APN*, p. 136). Dans les noms d'Asie Mineure on a *kula*, *Κυλλας*, (*Sundw.* p. 121).

Ki-in-nu-zi

Cf. *Gunzu* (Hittite), *Γανζα*, *Κονζα*, *Κουανζα* (Asie Mineure, *Sundw.* p. 101), et aussi *Hunzu*, dans *Huunzudii*, *Huunzuhu* (*APN*, p. 278, 284).

Des noms en *Ku*, comme :

<i>Ku-dug-ga</i>	<i>Ku-uš-ši</i>
<i>Ku-ma-ni</i>	<i>Ku-uz-za-ri</i>
<i>Ku-ra-an-gi</i>	

Le premier élément de ces noms peut se retrouver ailleurs sous les formes *Gu*, *Qu*, *Hu*. Cf. *Gumaata*, *Humamate* (?).

Dug|k-g|q|ka se retrouve dans *Akabduggi* (TK). On a *tuka* (Hittite) et *tuke* (Asie Mineure : *Sundw.* p. 218). Ainsi : *Tukki-Tešub*, *Tukki-šar*, ^{mat} *Katpatukka*.

Na-al-du-ia L'élément *d/tuia*, *tuua* (Hittite), *tuwa* (Asie Mineure : *Sundw.* p. 222) se retrouve ici dans *Untuia* et dans *Tuui* (Lydien Τυυι), *Tuua* (Pisidien, Lycaonien Θουα), (*APN*, p. 310).

Na-i-še-ri A côté de *Na-i-te-ri* qui doit être une erreur pour *Naišeri*. On y retrouve (comme dans *Nu-i-še-ri*) (TK), l'élément *šeri* de *Ahšeru*, *Inašerinibi* (PN, p. 34).

Nu-ša-a-bu A rapprocher du nom de la ville de *Nuša*, *Nuišša*, du pays de Kerkouk. Ce nom se présente comme *Aki(b)abu*, *Huti(b)abu*, *Išgaabu* (TK).

Pa-i-ik-kir-kan L'élément *Pa'e* nous est donné dans le nom d'un roi d'Elam (Assurbanipal, A III, R. 23, VII 69 ; *Annal.* VII, 51) et dans *Paiasse* (PN, p. 32).

Pa-i-til-la

Pi-an-ti-ia Hypocoristique

Pi-an-ti-ib-til-la = *Pianti(b)* + *tilla*

Pi-an-ti-iš-še-en-ni = *Pianti(š)* + *šenni*

Dans ces noms, Tallquist (*APN*, p. 301) voit comme élément primitif *Paia* ; cf. *Bii/e-ia*, *Biiassili*. Je crois que nous y retrouvons plutôt *Penti* devenu *pête*, *pnta* en Asie Mineure (*Sundw.* p. 178, 183) : *Paandi*, *Paandiia*, (Carien Παανδιων), *Paandanu*, *Biindia*. Cf. *Bantišinni*, roi d'Amurru, écrit aussi *Bientišinân* (*MDOG*, 35, p. 24 et 45) qui est notre *Piantiššenni*. Il est vraisemblable que le nom

de l'héroïne du conte égyptien de la Princesse de Bakhten : *Bentreš* que l'on traduit par le sémitique : « fille de la joie » appartient à cette même racine *Benti*, *Penti* (cf. *Penthésilée*), ce qui est logique puisque le conte se passe en pays asianique. Par suite il me semble que la lecture *Waantiia* (PN, p. 145), est à écarter.

Pu-di-il Cf. *Pudi-šeri*, *Pudu-Hipa*, *Pudu-ilu* et *Budu-ilu* (APN, p. 182), Πηδάλη et Πεδίτερης (Lycien : *Sundw.* p. 177).

Ša-ab-hu-ra-ti Composé de 1° *Šaba*, *Šuba* (Mitanno-Hittite), *sebe*, *suba* (Asie Mineure : *Sundw.* p. 192, 197). Cf. *Šabilis* (Phrygien, Pisidien Σαβίλος), *Šuubbiluliuma* (APN, p. 307), *Šappurri* (PN, p. 131).
2° *har*, *hur* (voir plus haut). Cf. *Iašhuru* et *Huruta* (TC).

Ša-ar-Te-šub Equivalent probable des noms écrits par l'idéogramme *LUGAL* et *MAN*. Noms très nombreux en Hittite et en Asie Mineure (*sara* : *Sundw.* p. 190). Cf. *Ahlibšar*, *Abi(b)-*, *Ari-*, *Hattu-*, *Ihi(b)-*, *Tehi(b)-*, *Zura-*, *Ari(b)-*, *Isgan-*, *Tabu-*, *Takki-*, *Šaruarri*, *Saariuni*, *Sarrapši*, *Sarati* (Σαρρατος) et *Saruarri* (APN, p. 300 et 309).
Ša-ar-te-in et l'abrégié du précédent.

Ša-aš-ta-e Cf. *Sau(š)satar* ; pour l'élément *Tae*, voir plus loin.
Še-en-na-a-a Hittite et Mitannien « frère » (aussi *sina* : *Bentesina*). A rapprocher des noms Guti en *šeen*. *Šeenni*, *Šeenniia*, *Šeennika*, *Šeennuna*, *Šennaaka*, *Šeendada*, *Šenatilla*, *Aga(b)šeenni*, *Aki(b)šeni*, *Ari(b)šeenniia* ; *Duulbi-*, *Huditi-*, *Iri-*, *Pauh-*, *Šadu-*, *Tai-* ; *Tahab-*. *Urdu-*, *Babaanšeen*, *Dahiššeen* (TK et APN, p. 309).

Šil-ma-a-bu De ces noms, l'élément *šilme* (hittite) se retrouve
Šil-mi-Te-šub en Asie Mineure sous la forme σελμ, σαλμ, σολμ
Šil-mi-til-la (*Sundw.* p. 194) : Σελμεηγος (Lyconien), Σελμακις

- Šil-mi-ia* (Carien), Σολμισσος (Ionien, Lydien). Documenté par *Šilme*, *Šiilme*, *Šilmeia*, *Šilmitilla*, *Šilme Tešub* (APN,). En raison de l'équivalent d'Asie Mineure, la lecture *šil* est à préférer à celle en *haš* (noms en *Hašme*, PN, p. 79).
Les noms *Ši-il-pi-Te-šub* et *Ši-il-pi-ia* (son abrégé), sont sans doute à rapprocher de ceux en *Šilmi*, à cause de la prononciation de *pi* et de *mi* = *wi*.
- Šu-ra-a-bi* et
Šu-ra-a-bu L'élément hittite *šura*, *zura*, *sura*, se retrouve dans *Šunaššura*, *Halašura*, *Hirišuri*, *Zurašar*, *Suraaš*, *Suurri*, *Surahaldi*. (APN, p. 282, 300, 309). Rendu par *sura* en Asie Mineure : Αμρωρος (Lydien) (*Sundw.* p. 197). Peut-être à rapprocher des noms en *Šuriah* ou *Šuriha* et de *Šuriasš*.
- Šur-ki-til-la* *Šurku/i*, élément mitannien devenu σοργ, σουργ, σιργ en Asie Mineure : Σιργων (Isaurien), Μελισοργος (Pisidien), Μοτασουργις (Pisidien, *Sundw.* p. 252).
- Šur-ki-šar*
Šur-ku-ma-ri
Šur-qum-a-ri
Šur-ku-ia
- Ta-a-a* Ces noms en *ta/e/u*, *da/e/u* se retrouvent aussi en Asie Mineure ; la documentation est abondante : *Te-Tešub* (= *Du-Tešub*) *Teuwaatti*, *Teumman*, *Teušpaa*, *Tae* (Cilicien Ταις, Isaurien Ταις), *Taena*, *Taišenni*, *Taitilla*, *Taiiau*, *Aga(b)tae*, *Buruta(š)* (TK et APN, p. 310).
- Ta-e*
Ta-i-še-en-ni
Ta-i-til-la
- Ta-mar-ta-e* Si la racine est *tama(r)*, on peut la comparer à *tama*, *temi*, *timi* (Mitannien), *teme*, *tîme* en Asie Mineure : *Sundw.* p. 201, 210. *Aššutemi(pi)*, *Timitilla*, ^{al} *Timuur*, *Targutimme(?)*, *Artataama(š)* qui selon Tallquist (APN, p. 311) serait un superlatif de *Arta*.
- Te-hi-ib-šar* *Tehi* et *taha* et même *teke* (Mitannien), *Agabtahati*,
Te-hi-ib-til-la *Tahiia*, *Tahaia*, *Dahiššeen*, *Arbitehi*, *Tahabšenni*

<i>Te-hi-pa-bu</i>	(<i>APN</i> , p. 310).
<i>Ti-ri-ku</i>	Cf. le Gutî <i>Tirikan</i> .
<i>Un-tu-ia</i>	Sans doute pour <i>Utu</i> , <i>Uttuia</i> ; cf. <i>Utteúa</i> (<i>PN</i> , p. 144).
<i>Ur-hi-ia</i>	
<i>Ur-hi-Tešub</i>	<i>Urhi</i> (Hittite et Mitannien), <i>urḫ</i> , <i>urx</i> en Asie Mineure.
<i>U-zi-ia</i>	Le suffixe <i>unni</i> , <i>anni</i> , <i>enni</i> (Mitannien), a été
<i>Uz-zu-un-ni</i>	étudié par Bork (<i>OLZ</i> , 1906, col. 588) et Clay (<i>PN</i> , p. 158).

CONCLUSION.

L'exposé de ces quelques noms asianiques, pris dans la liste précédente, suffit à montrer leur proportion élevée dans l'onomastique de Kerkouk, durant la seconde moitié du deuxième millénaire. Si ce pourcentage est un peu plus fort dans la région de Kerkouk que dans le reste de l'Assyrie, à même époque, cela tient à la marche de la sémitisation dans la région. A la première vague perceptible constituée par l'invasion des Agadéens, a succédé l'influence de la Première Dynastie; ni l'une ni l'autre n'ont eu raison de l'Asianisme local; il s'est réveillé pendant la première moitié du deuxième millénaire, mais l'influence assyrienne s'étend peu à peu; nous la voyons ici rayonner depuis Assur, d'où elle recouvrira progressivement tous les pays limitrophes. A Kerkouk, l'élément Asianique est encore le plus considérable.

Mais les quelques rapprochements que nous avons signalés entre l'onomastique de Kerkouk et celle du reste de l'Asie Occidentale ont fait apparaître entre tous ces noms des rapports étroits: ils s'apparentent souvent les uns aux autres, et si l'on peut diviser cette onomastique en groupes et sous-groupes, elle n'en forme pas moins une onomastique générale asianique, en regard de l'onomastique

sémitique, et répond à un bloc de peuples qu'on peut mettre en face du bloc de peuples dont l'onomastique est sémitique ; c'est un recoupement qui se joint à ceux que nous fournissent l'art, la religion et certaines coutumes, pour affirmer la cohérence et la solidité de ce bloc asianique comme facteur de civilisation.

Enfin la rencontre de nombre d'éléments verbaux semblables, non seulement dans les dialectes asianiques, mais aussi dans l'Iranien ancien, est d'assez grande conséquence pour les rapports qu'on peut établir entre les deux groupes de peuples. Sans prétendre aller plus loin pour le moment, il semble que la recherche d'une étape antérieure dans la civilisation pourrait nous faire saisir le moment où les deux groupes étaient moins loin l'un de l'autre qu'ils le paraissent lorsque nous sommes en pleine histoire, pendant la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère.

Au moment de donner le « Bon à tirer » de cet article, j'apprends que les tablettes de Kerkouk, provenant des fouilles de M^r Chiera à Tar-Khelan (*Bull. of the Americ. School of Orient. Research*, n° 18, p. 4), seront bientôt publiées et que M^r Gadd édite les tablettes du Musée Britannique de cette série. Je souhaite que cet accroissement magnifique de notre matériel d'études n'apporte pas de trop importantes corrections aux conclusions de ce travail.

